

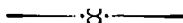
LA
BONNE NOUVELLE

annoncée aux enfants



QUARANTE-SIXIÈME ANNÉE

1906



VEVEY
IMPRIM. ED. RECORDON
— 1906 —

Yevey — Imprimerie Ed. Recordon

LA BONNE NOUVELLE

annoncée aux enfants

QUARANTE-SIXIÈME ANNÉE

A nos lecteurs.

Chers lecteurs de la *Bonne Nouvelle*,

Si jeunes que vous soyez, si courte que puisse être votre expérience de la vie, tous vous avez dû être frappés de la fuite rapide du temps et de l'extrême fragilité de l'existence humaine. La Parole de Dieu nous y rend attentifs : « Ma vie n'est qu'un souffle, » dit Job (VII, 7), et nous lisons en Jacques IV, 4 : « Qu'est-ce que notre vie ? car elle n'est qu'une vapeur paraissant pour un peu de temps et puis disparaissant. » « Notre vie s'en va bientôt, et nous nous envolons. » (Psaume XC, 10.)

Un souffle, une vapeur qui se dissipe aussi promptement qu'elle s'est formée : voilà ce qu'est votre existence terrestre aux yeux de Dieu, qu'elle se borne aux courtes années de l'enfance, ou qu'elle s'étende aux dernières limites de la vieillesse. Telle une belle prairie par un jour de printemps : l'herbe y pousse, drue et verdoyante ; des fleurs l'émaillent de leurs mille couleurs, exhalant des parfums suaves, et réjouissant tous les yeux. Mais bientôt surviennent les faucheurs : en quelques heures, ils accomplissent leur œuvre de destruction, et peu après on entasse dans une grange les fleurs fanées, l'herbe desséchée et jaunie. Écoutez encore la Parole de Dieu : « Toute chair est de l'herbe, et toute sa beauté comme la fleur des champs. L'herbe est desséchée, la fleur est fanée ; car le souffle de l'Éternel a souf-

flé dessus. Certes, la paille est de l'herbe. L'herbe est desséchée, la fleur est fanée, mais la parole de notre Dieu demeure à toujours. » (Ésaïe XL, 6, 8.) Et l'apôtre Pierre, après avoir cité ce passage, ajoute : « Or c'est cette parole qui vous a été annoncée. » (1 Pierre I, 25.)

Dans le cours de l'année qui vient de se terminer, que de vides se sont produits autour de vous ! Jeunes et vieux, malades et bien portants, nombreux sont ceux, même dans votre entourage immédiat, qui ont été appelés à quitter la scène de ce monde. Les uns pour être avec Christ, ce qui est « de beaucoup meilleur » (Philippiens I, 23), les autres, hélas ! pour attendre le terrible jour du jugement où retentira contre eux cette parole fatale, sortie de la bouche même du Seigneur : « Je ne vous connais pas. »

Vous avez donc bien sujet de rendre grâce à Dieu de ce qu'il vous a conservé jusqu'ici la vie, la santé, et vous a bénis richement de tous les dons qu'il se plaît à dispenser à ses créatures. Le Dieu fort et tout-puissant s'est occupé de vous en bonté : il a veillé sur vous, vous a procuré tout ce dont vous aviez besoin, vous a souvent donné plus que le nécessaire. Aucun de vous, si petit soit-il, n'a échappé à son regard d'amour. N'allez-vous pas en retour lui témoigner votre reconnaissance ? « Mais, » direz-vous, « je ne puis rien faire pour Dieu, moi, un enfant, faible et chétif. » Erreur profonde. Souvenez-vous de ce verset d'un cantique :

Pour un si grand amour, que te rendre, ô bon Père ?
 Ah ! donne-nous des cœurs obéissants.
 Qu'il brille sur nos fronts, le sacré caractère,
 Que ton Esprit grave sur tes enfants.

La soumission, l'obéissance : voilà ce que Dieu demande à chacun de ceux qui Lui appartiennent. La soumission à sa volonté tout d'abord, qui est bonne,

agréable et parfaite. « Sa colère vient sur les fils de la désobéissance. » (Éphésiens V, 6.) La soumission à vos parents ensuite, à la volonté desquels vous êtes appelés à vous plier. C'est ce qui caractérisait le Seigneur Jésus quand il était, dans ce monde, un jeune enfant comme vous, à part le péché, vous servant de modèle dans toute sa conduite. « Il était soumis à ses parents ; il croissait et se fortifiait, étant rempli de sagesse ; il avançait en sagesse et en stature, et en faveur auprès de Dieu et des hommes. » (Voir Luc II.) L'obéissance, vous dit encore la Parole, est à la fois une chose juste et agréable à Dieu. Chose bénie à vous rappeler sans cesse : *en obéissant à vos parents, vous obéissez à Dieu ; vous répondez à ce qu'il exige de vous.*

Mais il ne suffit pas de mener une vie juste et honnête. Il faut, avant tout, que le cœur soit régénéré. Le Seigneur lui-même veut faire cette œuvre en ceux qui ne le connaissent pas encore comme leur Sauveur, pourvu qu'ils tournent leurs regards vers Lui et mettent en Lui toute leur confiance. Il veut vous sauver ; il veut faire de vous ses enfants bien-aimés et vous rendre éternellement heureux. Il vous invite à venir à Lui. Écoutez donc ses appels ; ne fermez pas vos cœurs au message de grâce qu'il fait entendre encore maintenant. Mais écoutez encore cet avertissement solennel : « Souviens-toi de ton Créateur AUX JOURS DE TA JEUNESSE. » (Écclésiaste XII, 1.)

Nul enfant n'est trop petit
Pour la route étroite.

Et ainsi, ayant appris à connaître ce précieux Sauveur, puissiez-vous faire tous, pendant l'année qui s'ouvre aujourd'hui devant vous, des progrès dans sa connaissance et marcher d'une manière di-

gne de Lui, en cherchant à lui plaire à tous égards. Son joug est aisé et son fardeau est léger. Nourrissez vos âmes de sa bonne Parole, et, comme le dit l'apôtre aux Thessaloniens (2 Thessaloniens III, 13 :

NE VOUS LASSEZ PAS EN FAISANT LE BIEN.

QUE LA PAROLE DU CHRIST HABITE EN VOUS RICHEMENT.
(Colossiens III, 16.)

Tels sont les souhaits qu'exprime pour vous votre ami bien dévoué,

ED. RECORDON, professeur.



L'an nouveau.

De l'an mil neuf cent cinq la course est terminée,
Il s'efface à son tour dans la nuit du passé ;
Et maintenant pour nous une nouvelle année,
Aux jours pleins d'inconnu, vient de recommencer.

D'un œil plein de regrets regardant en arrière,
Pleurons-nous les beaux jours à jamais envolés ?
Ou bien, remplis d'espoir, en cette heure première,
Peuflons-nous l'avenir d'heureux rêves dorés ?

Ami, dans cet instant où, malgré ton étreinte,
Le temps qui fut à toi t'échappe pour jamais,
Fais taire dans ton sein et l'espoir et la plainte ;
Ton Dieu prend soin de toi. Que choisir désormais ?

Le Père tendre et bon dont la grâce nouvelle
Chaque matin revient éclairer ton chemin,
Lui, le Dieu Tout-Puissant, dans sa bonté fidèle,
Guidera tous tes pas, te tenant par la main.

Le sentier qui conduit en sa sainte demeure
Est rocailleux parfois ; suis-le sans te lasser ;
Tu pourras y marcher, éprouvant à toute heure
L'amour du Bon Berger qui pour toi l'a tracé.

Veut-il te dispenser la douleur ou la joie ?
Qu'importe ? puisqu'en Lui tu possèdes la paix ;
Jésus est avec toi, Lui qui connaît la voie
Dans laquelle il conduit chacun des rachetés.

Seigneur, en toi mon àme a trouvé toute chose ;
Que souhaiter encor puisque je suis à Toi ?
Dans ton amour divin en paix je me repose ;
Mon Sauveur bien-aimé, n'es-tu pas tout pour moi ?

M. R.

Histoire du peuple juif depuis la transportation à Babylone.

LE PROPHÈTE DANIEL. (Suite)

CHAPITRE VII

Avec ce chapitre commence la seconde partie du livre de Daniel. Elle contient les visions par lesquelles Dieu révéla au prophète l'histoire des quatre empires des nations dans leurs rapports avec le peuple d'Israël, jusqu'à ce que ces empires fussent détruits et remplacés par le règne de Christ.

La conduite de divers chefs de ces empires est présentée plus particulièrement en rapport avec les fidèles d'entre les Juifs, qui ont généralement souffert sous le pouvoir de ces rois ; et ils souffriront plus encore à la fin. Puis nous voyons ce peuple méprisé et souffrant recevoir le royaume avec le Fils de l'homme.

Comme vous le remarquerez aussi, chers enfants, dans cette seconde partie, les visions sont données au prophète lui-même, qui représente le peuple devant Dieu : ces révélations concernent ce peuple, tandis que, dans la première partie, c'étaient les

rois qui avaient les visions, parce qu'elles avaient trait plus particulièrement aux monarchies gentiles ; mais seul le prophète en avait l'intelligence et en faisait connaître l'interprétation.

Le chapitre VII nous présente l'apparition des quatre monarchies gentiles dans ce monde, sous la forme de bêtes qui surgissent successivement de la mer.

Vous vous rappelez, j'espère, ce que sont ces quatre empires des nations, dont nous nous sommes déjà entretenus à l'occasion de la statue que Nébucadnetsar vit en songe au chapitre II (1). Jérusalem ayant cessé d'être le centre du gouvernement de Dieu sur la terre à cause de l'idolâtrie du peuple, ce gouvernement est placé entre les mains des gentils, jusqu'au règne de Christ. Ce temps des gentils, durant lequel quatre monarchies se sont succédé, forme quatre périodes distinctes (2).

Vision des quatre bêtes.

« La première année de Belshatsar, roi de Babylone, Daniel vit un songe, et des visions de sa tête, sur son lit. Alors il écrivit le songe, et raconta la somme des choses. » (Verset 1.)

Le prophète voyait la grande mer, agitée par les quatre vents des cieux. La mer agitée dans les Écritures, symbolise la masse des peuples en confusion, en contraste avec l'état dans lequel ils peuvent se trouver, soumis ensemble à un pouvoir suprême. De cet état de choses, tels qu'étaient les peuples au

(1) Voir la *Bonne Nouvelle* d'août 1905.

(2) Durant le cours de la dernière, qui est l'empire romain, se trouve comme entre parenthèses, l'économie actuelle, celle de l'Église. Celle-ci enlevée, l'empire romain, qui a cessé d'exister pour un temps, réapparaîtra. Dieu reprendra alors ses relations avec son peuple terrestre, puis mettra fin, par le jugement, au pouvoir des nations.

moment où le pouvoir universel fut confié à Nébucadnetsar, Daniel voit surgir quatre bêtes, les unes après les autres. Les versets 4, 5 et 6, nous présentent les trois premières avec quelques détails caractéristiques, tandis que la description de la quatrième, et ce qui s'y rattache ensuite, fait le sujet du reste du chapitre.

Les trois premières bêtes.

La première bête était comme un lion, et elle avait des ailes de gypaète sur son dos. Puis ses ailes furent arrachées ; le prophète la vit debout sur ses pieds et un cœur d'homme lui fut donné. C'est l'empire de Babylone. Cette figure le représente dans sa force et ensuite sa déchéance. Nébucadnetsar est déjà représenté par un lion et un gypaète, en Jérémie XLIX, 19-22.

La seconde bête était semblable à un ours qui se dressait sur un côté. Elle avait trois côtes dans sa gueule, et on lui dit : « Lève-toi, mange beaucoup de chair. » Cette bête représente l'empire des Mèdes et des Perses, devant lequel disparut celui de Babylone. La voracité de l'ours symbolise bien la brutalité et la férocité des Mèdes et des Perses envers les peuples qu'ils soumirent, à l'exception des Juifs, paraît-il.

La troisième bête était semblable à un léopard ; elle avait quatre ailes d'oiseau sur son dos et quatre têtes, et la domination lui fut donnée. C'est l'empire grec. Le léopard, agile et rapide dans sa course, et auquel il est ajouté quatre ailes, est bien propre à représenter l'empire grec et la rapidité avec laquelle il fut formé par Alexandre le Grand, roi de Macédoine. Les quatre têtes indiquent la division de l'empire en quatre royaumes après la mort d'Alexandre, dont nous aurons l'occasion de parler au chapitre suivant, si Dieu le permet.

La quatrième bête.

Cette quatrième bête est l'objet d'une vision particulière, dans laquelle sont donnés beaucoup plus de détails. Nous voyons en elle l'empire romain. La Parole nous entretient plus longuement de cet empire important que des autres, à cause du rôle qu'il jouera dans l'histoire du peuple de Dieu à la fin.

Cette bête était « effrayante et terrible et extraordinairement puissante, et elle avait de grandes dents de fer : elle dévorait et écrasait ; et ce qui restait, elle le foulait avec ses pieds. Et elle était différente de toutes les bêtes qui étaient avant elle ; et elle avait dix cornes. » (Verset 7.)

L'aspect remarquable de cette bête présente à l'esprit la puissance cruelle et brutale des Romains lorsqu'ils soumièrent les peuples et étendirent leur domination dans le monde, écrasant ceux qu'ils ne pouvaient s'assimiler. C'est ce qui a caractérisé ce pouvoir dans le passé. Mais la bête présente aussi des formes que l'empire romain n'a jamais revêtues et qui n'existeront qu'au temps de la fin : elle avait dix cornes. Ces dix cornes sont dix royaumes qui constitueront cet empire lorsqu'il se reformera après l'enlèvement de l'Église. Une corne, dans la Parole, est le symbole d'un pouvoir. Nous voyons cette même bête décrite en Apocalypse XIII, 1-2, avec des traits qui appartiennent aux trois précédentes. Au chapitre XVII, 3, on la voit avec ses dix cornes ; au verset 12, il est dit que ce sont dix rois qui donnent leur puissance à la bête. De ces dix cornes, le prophète voit s'en élever une, c'est-à-dire un roi, et trois autres sont arrachées devant elle ; ces trois lui cèdent leur pouvoir. Cette petite corne avait comme des yeux d'homme, — une grande intelligence — et une bouche proférant de

grandes choses. Nous retrouvons cette bouche et ce qu'elle profère en Apocalypse XIII, 5-6. Elle blasphème contre Dieu et contre les saints qui sont auprès du Seigneur. Cette petite corne n'est nul autre que le chef de l'empire romain dans son état futur, blasphémateur et persécuteur des saints, comme nous le verrons plus loin. Le mal est arrivé à son apogée chez ceux auxquels Dieu a confié l'autorité ici-bas; le jugement va être exécuté.

L'Ancien des jours.

Le prophète voit ensuite comme les préparatifs d'une séance de tribunal. Des trônes furent placés et quelqu'un, appelé l'Ancien des jours, s'assit. « Son vêtement était blanc comme la neige, et les cheveux de sa tête, comme de la laine pure; son trône était des flammes de feu; les roues du trône, un feu brûlant... Mille milliers le servaient, et des myriades de myriades se tenaient devant lui. Le jugement s'assit, et des livres furent ouverts. » (Versets 9-10.)

C'est le trône du jugement qui est établi dans le ciel où siège « l'Ancien des jours, » nom qui désigne évidemment l'Éternel, mais aussi le Seigneur Jésus. En Michée V, 2, nous lisons : « De toi, Bethléem, sortira pour moi celui qui doit dominer en Israël, et duquel les origines ont été d'ancienneté, dès les jours d'éternité. » Voyez aussi Ésaïe IX, 6. Ici, il est présenté comme l'Éternel lui-même; plus loin, verset 13, nous verrons le Seigneur comme Fils de l'homme, distingué de l'Ancien des jours. En Apocalypse I, 13 à 15, vous verrez que les attributs de jugement donnés au Fils de l'homme ressemblent beaucoup à ceux de l'Ancien des jours. C'est donc bien la même personne. Il est important, chers enfants, de bien retenir que Christ est Dieu, Dieu le Fils, et que, jusqu'à sa manifestation comme Fils

de Dieu, Messie, Fils de l'homme, — ce qui eut lieu lorsqu'il vint ici-bas — tout ce qui est dit de Dieu dans l'Ancien Testament peut être attribué au Seigneur Jésus. Il est le Créateur (Jean I, 1-5; Colossiens I, 16-17; Hébreux I, 2-3, 10, etc.) Il est Éternel. (Voir Jean XII, 41, ainsi que les passages cités plus haut, en Michée V et Ésaie IX.) Devenu homme, il n'a jamais cessé d'être ce qu'il a toujours été comme Dieu. L'union de la divinité et de l'humanité du Fils de Dieu est insondable pour nous; c'est pourquoi le Seigneur dit en Matthieu XI, 27, « que personne ne connaît le Fils si ce n'est le Père. » C'est parce que c'est quelque chose d'impénétrable pour l'homme qu'il nous faut simplement recevoir cela par la foi. Il est nécessaire de croire pour comprendre et même ce que nous ne pouvons comprendre, il faut le croire encore, parce que la Parole qui nous révèle ces choses est celle de Dieu et que Dieu est digne d'être cru. De nos jours on rencontre souvent des personnes qui, tout en reconnaissant le Seigneur Jésus comme quelqu'un de parfait dans sa vie et sa marche, disant même que parce qu'il était tel, Dieu pouvait l'appeler son Fils, ne Lui reconnaissent cependant pas la « plénitude de la déité. » (Colossiens II, 9.) Aussi est-il de toute importance d'être bien fondé au sujet de ce que la Parole nous enseigne à cet égard, afin de pouvoir revendiquer la gloire et les droits de Celui qui est devenu homme afin de nous sauver.

Le jugement.

« Le jugement s'assit, et les livres furent ouverts. Je vis alors, à cause de la voix des grandes paroles que la corne proférait, — je vis jusqu'à ce que la bête fut tuée; et son corps fut détruit et elle fut livrée pour être brûlée au feu. » (Verset 11.)

Les « grandes paroles, » les paroles blasphéma-

toires contre Dieu, que prononce ce roi, le chef du dernier empire des nations, sont la cause de ce jugement terrible et final représenté par le feu. Dieu a pris patience pendant tout le temps que durèrent ces quatre empires. Le mal est venu à son comble, il ne peut le supporter plus longtemps.

Le verset 12 indique que, lorsque le gouvernement passa de Babylone aux Mèdes et aux Perses, de ceux-ci aux Grecs et des Grecs aux Romains, ces pays continuèrent d'exister, quoiqu'ils n'eussent plus la domination universelle. Babylone subsista comme province encore longtemps sous les empires qui lui succédèrent, la Perse et la Grèce existent encore aujourd'hui, tandis que le jugement exécuté sur l'empire romain sera radical et définitif.

(A suivre).

RÉPONSES AUX QUESTIONS SUR L'ÉTUDE BIBLIQUE DU MOIS DE DÉCEMBRE.

- 1° Pour agir selon ce que le roi Salomon avait exprimé en 1 Rois VIII.
- 2° Du résidu juif à la fin.
- 3° L'homme qui prend la place de Dieu.
- 4° L'homme de péché.
- 5° L'idolâtrie, l'orgueil, l'impiété et la déification de l'homme.

QUESTIONS

- 1° Enumérez les monarchies que représentent les quatre animaux.
 - 2° Que représentent les dix cornes et que forment-elles ensemble ?
 - 3° Quand cet empire sera-t-il constitué de cette manière ?
 - 4° Où seront les Juifs alors ?
-

Fidèle dans les petites choses.

Dans un des plus misérables quartiers d'une ville immense, au fond d'une chambre obscure et chétive, située sous le toit d'une maison délabrée, vivait un pauvre garçon infirme. Je dis « vivait, » mais c'est à peine si ce mot peut s'appliquer à l'existence que menait le malheureux. Il gisait sur un grabat, recouvert à peine de quelques guenilles ; depuis deux longues années, il n'avait devant lui d'autre horizon que les murs lézardés de sa mansarde et l'étroite bande de ciel bleu ou gris qu'il apercevait de sa couche. De bonne heure, il avait perdu ses parents et avait été laissé aux soins d'une parente âgée qui n'accueillit qu'en maugréant cette bouche supplémentaire à nourrir.

Depuis sa naissance, Pierre était infirme ; il n'avait jamais passé un jour sans souffrir ; mais aussi longtemps qu'il avait pu le faire, il avait continué à aller et venir sur deux béquilles. Il les maniait même avec tant d'adresse qu'il réussissait à gagner quelque argent comme commissionnaire ou comme balayeur de rue. Mais au bout de quelques années, son mal ayant empiré, Pierre dut s'aliter. De fort mauvaise grâce, sa vieille gardienne lui céda la mansarde où nous venons de pénétrer et que le petit malade ne devait plus quitter.

La mère de Pierre lui avait appris à lire et à écrire, mais, ne connaissant pas elle-même la vérité, elle n'avait jamais pu parler à son fils de Jésus et de son amour pour les pauvres pécheurs. Cependant, quelquefois, durant les longues soirées d'hiver, quand la bise soufflait, aigre et pénétrante, et que la neige tombait à flocons serrés, l'enfant avait cherché un refuge contre le froid dans une salle récemment ouverte dans le quartier et où l'Évangile était annoncé. Pierre se pelotonnait sur un banc tout près

du poêle bien chaud et, tout au bien-être physique qui l'envahissait, il ne prêtait que fort peu d'attention aux exhortations du prédicateur. Mais depuis que, terrassé par le mal qui peu à peu lui enlevait l'usage de ses membres, il était cloué sur un lit de souffrance, les paroles entendues lui revenaient à la mémoire, et peu à peu Pierre sentit grandir dans son cœur un ardent désir d'entendre parler de Dieu et de posséder une Bible. Il savait que c'était dans la Bible que les prédicateurs puisaient le sujet de leurs discours, mais là s'arrêtait sa connaissance.

Un jour, rassemblant tout son courage, il parla de son désir à grand'mère. Celle-ci ne fit que rire, — d'un mauvais rire brutal et moqueur. « La Bible! elle s'en inquiétait bien peu de la Bible! et qu'est-ce qu'un gamin comme lui pouvait savoir de la Bible? »

Pierre se tut, mais son désir ne fit qu'augmenter.

Un jour cependant quelqu'un monta quatre à quatre l'escalier branlant qui conduisait à la mansarde. C'était Martin, le seul ami du pauvre infirme...

« Bravo! bravo! mon vieux; j'ai trouvé du travail! une place superbe! je m'en vais demain, dans le nord. Je viens te dire adieu, pauvre copain! » Et Martin, tout essoufflé par sa tirade, s'assit sur le bord du lit en s'épongeant le front. « Mais regarde un peu ce que je t'apporte, Pierre, regarde vite! » En parlant ainsi, Martin tira de sa poche un minuscule paquet, enveloppé d'un fragment de papier graisseux.

Pierre se souleva péniblement sur son coude, les nouvelles que lui apportaient son ami étaient loin de le réjouir.

« Une belle pièce de deux francs toute neuve, Pierre. Et tu dois la garder jusqu'à ce que tu trouves quelque chose qui te fasse très envie. »

« Oh! Martin, comme tu es bon pour moi; j'ai

justement très envys de quelque chose dans ce moment. »

« Tiens, quelle distance! peut-on savoir ce que c'est? »

« Je voudrais avoir une Bible. »

« Une Bible! en voilà encore une idée! Dépenser deux francs pour une Bible! Mais, mon vieux, sais-tu qu'il m'a fallu des mois pour les économiser, sou par sou? »

« Je t'en prie, Martin, ne te fâche pas, supplia l'infirmier. Je voudrais tant avoir une Bible. Va me l'acheter ce soir, sois un bon garçon; la librairie sur la place n'est pas encore fermée. Grand'inère ne le ferait jamais; si je lui donnais mes deux francs, elle les dépenserait pour de l'eau-de-vie. »

« Mais, Pierre, que feras-tu d'une Bible? Tu n'es pas tant instruit que ça, mon garçon; il n'y a que les savants qui comprennent ces sortes de choses, » et Martin haussa les épaules d'un air dépité.

« Tu as peut-être raison, mais vois-tu, je désire tant en avoir une. »

(A suivre)

Martin Luther.

(Suite).

CHAPITRE XV. (fin)

Nouveaux progrès de la Réforme.

A vues humaines, les catholiques devaient forcément l'emporter à Spire. Leur parti, très nombreux, comprenait les princes les plus influents de l'Allemagne; pour affirmer leur puissance, ils se faisaient accompagner chacun d'une imposante escorte civile et militaire qui semblait devoir étouffer d'avance la moindre velléité de contradiction.

On interdit aux princes réformés toute prédication dans leurs hôtels; mais la population avait faim et

soif de vérité, et l'électeur de Saxe put écrire à son fils qu'en dimanche huit mille personnes avaient assisté aux services religieux dans sa chapelle privée. Outrés de voir l'Évangile se répandre malgré leurs efforts, les catholiques recoururent à une souveraine injustice et décrétèrent que les quelques droits, très restreints, il faut le dire, dont jouissaient encore leurs adversaires, leur étaient désormais retirés. Les réformés tentèrent vainement d'obtenir quelque adoucissement à cette mesure rigoureuse. « C'est une affaire réglée, » leur répondit l'archiduc Ferdinand, président de la diète, « il ne vous reste qu'à vous soumettre. »

Mais les pauvres opprimés savaient qu'il en est un plus puissant que l'empereur. Ils résolurent d'affirmer leur droit dans un acte célèbre auquel on a donné le nom de *protestation de Spire*, et qui a valu aux signataires le titre de *protestants*, appliqué dès lors aux chrétiens évangéliques pour les distinguer des catholiques. Dans ce document, les princes réformés commençaient par contester formellement à qui que ce fût le droit de briser une résolution prise antérieurement, sans le consentement de tous les intéressés ; agir comme venaient de le faire les catholiques, c'était enfreindre la loi de Dieu, révélée dans la Bible. « Si nous adhérons au nouvel édit, » disaient les princes, « nous déclarons par là-même qu'un homme n'est pas libre d'accepter la connaissance de Dieu, même quand Dieu offre de la lui révéler. » Et ils concluaient en ces termes, en s'adressant aux membres du parti adverse : « Si vous refusez de tomber d'accord avec nous, nous *protestons* devant Dieu et devant tous les hommes que ni nous, ni aucun de nos sujets, nous ne reconnaitrons votre décret qui est contraire à Dieu, à sa sainte Parole, à notre conscience ; mais nous nous

engageons à obéir à sa Majesté impériale en tout ce qui ne porte pas atteinte à nos principes. » C'est ainsi que les auteurs de cet important manifeste déclarèrent nettement que l'autorité de la Bible est supérieure à celle de l'Église et que tous les enseignements humains doivent dériver de ceux de Dieu seul. Immédiatement après, les princes protestants quittèrent Spire, du moment que la diète refusait de les entendre.

Pendant ce temps, la Réformation faisait des progrès rapides dans d'autres pays, en Suisse notamment, où Ulrich Zwingli avait été amené, par la lecture et la méditation de la Bible, à reconnaître les ténébreuses erreurs de l'Église à laquelle il avait été attaché. A sa voix éloquente, les magistrats de Zurich décrétèrent l'abolition de la messe et du culte des images, ainsi que la prédication de l'Évangile dans toute sa pureté. Zwingli en était donc arrivé au même point que Luther, sans que néanmoins ils eussent jamais entretenu de rapports l'un avec l'autre. Mais s'ils étaient d'accord en tout ce qui concerne les bases de la doctrine évangélique, en particulier le salut par la foi et non par les œuvres, des divergences profondes les divisaient sur certains points de détails ; ainsi ils comprenaient la cène de façons tout à fait différentes. Il en résultait un manque d'union entre les protestants, dont on souffrait beaucoup et qui, aux yeux de ceux dont la foi manquait de fermeté, risquait de compromettre tout progrès ultérieur de l'Évangile. Au nombre de ces âmes timorées, mais animées néanmoins d'intentions excellentes et d'un ardent désir de paix, il faut ranger le pieux landgrave Philippe de Hesse. Il crut qu'une conférence entre les réformateurs pourrait les amener à un accord et, dans ce but, il convoqua à Marbourg les principaux d'entre eux,

entre autres Luther, Mélancthon, Zwingli, et un grand ami de ce dernier, Œcolampade.

Luther s'y rendit volontiers, mais on vit bientôt, hélas ! que c'était surtout dans le but de convaincre d'erreur ses antagonistes. Dès le début du colloque, entraîné par l'ardeur de son tempérament, il se laissa aller à des expressions violentes et triviales, ce qui envenima immédiatement la discussion et la fit bientôt tourner en dispute. Le landgrave assistait aux séances, entouré de ses courtisans, mais vêtu si simplement qu'on ne pouvait le distinguer d'aucun d'entre eux. Navré de la tournure que prenait l'entretien, il fit tout ce qu'il put pour amener une note pacifique ; il obtint tout au moins qu'on ne se séparât pas brusquement sans avoir obtenu aucun résultat. Mais sur le fond de la question, Luther demeura intraitable : « Je ne vois, » disait-il, « qu'un moyen d'en sortir : c'est que nos adversaires se rangent à notre avis. » « Nous ne pouvons le faire, » répondirent les Suisses. « Eh bien ! » répliqua Luther, « je remets le jugement à Dieu, le priant de vous éclairer. » « Nous en faisons autant pour vous, » s'écria Œcolampade. Quant à Zwingli, il était si ému de tout ce qui s'était passé, si affligé surtout de l'issue négative de la conférence, qu'au moment où l'on allait se quitter, il fondit en larmes. Mais Luther refusa de lui tendre la main, en lui disant avec dureté : « Vous autres Suisses, vous êtes animés d'un autre esprit que nous. »

A peine Luther fut-il de retour à Wittemberg que la peste y éclata et y fit des victimes par centaines. On transféra l'université à Iéna, et l'électeur de Saxe invita Luther à s'y rendre pour continuer ses cours. Mais, seul de tous les professeurs, le vaillant réformateur refusa et demeura, avec sa famille, au poste que Dieu lui avait confié. Il put être ainsi en bénédiction à beaucoup d'âmes qui, sans les exhortations

qu'il leur adressa sur leur lit de mort, s'en seraient allées à la perdition éternelle. Le Seigneur soutint admirablement son serviteur dans sa tâche si pénible. Ni lui, ni aucun des membres de sa famille, ne furent atteints par le fléau et, malgré la fatigue écrasante, semblait-il, à laquelle Luther était astreint, il traversa aisément ces jours d'épreuve et reprit avec son entrain habituel ses cours, lorsque les étudiants rentrèrent à Wittenberg.

(A suivre)

Réponses aux questions du mois de décembre

- 1° Hors du camp. (Exode XXXIII, 7-9.)
- 2° Exode XXXIV, 29; 2 Corinthiens III, 7.
- 3° 2 Corinthiens III, 18.
- 4° Exode XXXVIII, 25-28. (Comp. avec Exode XXX, 11-16.) 1 Pierre I, 18-19.
- 5° Exode XXXVIII, 8-11.
- 6° Exode XXXIV, 23-24.

Questions pour le mois de janvier.

A lire : Lévitique 1-X et le ch. XXIII.

- 1° Enumérez les différentes sortes de sacrifices ?
- 2° Quel sacrifice devait appartenir *entièrement* à l'Éternel ?
- 3° Dans quel sacrifice le levain était-il admis ?
- 4° Dans les passages que vous avez lus, trouvez un exemple où le feu manifeste la présence de Dieu en miséricorde ; un autre, où il manifeste cette présence en jugement.
- 5° Qu'est-ce qui faisait la faiblesse de la sacrificature lévitique ? (Hébreux VII.)
- 6° En quoi le sacrifice de Christ a-t-il été plus excellent que ceux offerts sous la loi ? (Hébreux.)



Augsbourg : Hôtel de ville.

Martin Luther.

(Suite)

CHAPITRE XVI.

La diète d'Augsbourg.

Au moment où nous sommes parvenus dans notre récit, l'empereur Charles-Quint était encore un jeune homme. Agé d'une trentaine d'années et malgré son attachement à l'église de ses pères, malgré aussi les objurgations du pape qui cherchait à l'exciter contre les protestants, il se montrait accessible aux conseils de douceur que lui donnait son chancelier Gattinara. C'est pourquoi il résolut de tenter un nouvel effort pour ramener en Allemagne la paix religieuse et, dans ce but, il convoqua la diète impériale à Augsbourg, dans la Bavière actuelle. Cependant, hâtons-nous de le dire, Charles-Quint croyait

pouvoir mettre fin aux divisions en étouffant celui des deux partis qui refuserait d'entrer dans ses vues. Étrange erreur et fatale aveuglement que de prétendre s'élever contre un mouvement venant de Dieu lui-même!

Plusieurs princes protestants refusaient de croire à la sincérité des intentions de l'empereur; parmi eux l'électeur Jean de Saxe. Voyant déjà la guerre imminente, il demanda à Luther s'il ne valait pas mieux prendre les armes pour éviter l'imprévu. Mais le réformateur s'opposa formellement à toute résistance militaire, disant : « Si l'empereur nous attaque, qu'aucun prince ne nous défende. Dieu est fidèle et, s'il est pour nous, qui sera contre nous (1)? » Rassuré par cette attitude énergique, l'électeur cessa tous ses préparatifs guerriers et se contenta d'inviter les principaux réformateurs à rédiger un résumé de leurs doctrines, afin de bien faire voir à leurs adversaires quels étaient les principes en jeu.

C'est une belle figure que celle de l'électeur Jean, surnommé le Constant, qui avait succédé à son frère Frédéric. D'un caractère ouvert et loyal, il avait embrassé la Réforme avec chaleur, par conviction sincère. Un travail profond s'était effectué dans son âme; non seulement il avait pleinement accepté le salut par Christ, mais encore comprenait-il ce que doit être la marche chrétienne. On pouvait bien dire de lui qu'il se nourrissait de la parole de Dieu, dont il se faisait lire plusieurs chapitres chaque jour. Modeste, pacifique, il était néanmoins doué d'un courage extraordinaire quand il s'agissait de défendre la vérité, comme peu d'hommes en ont possédé depuis les temps primitifs de l'Église. Il nourrissait pour Luther en particulier une très haute estime et faisait de lui son conseiller de tous les instants.

(1) Romains VIII, 31.

Jean le Constant arriva à Augsbourg le premier de tous les princes allemands, avec une suite d'une centaine de personnes. Dix jours plus tard, on vit paraître un autre vaillant champion de l'Évangile, le landgrave Philippe de Hesse, dont les cent vingt soldats portaient brodées sur leurs pourpoints, les cinq lettres : VDMIA, initiales des mots composant cette phrase latine : *Verbum Dei manet in æternum*. (la parole de Dieu demeure éternellement) (1).

La plupart des réformateurs se trouvaient à Augsbourg ; Luther pourtant manquait à l'appel. L'électeur de Saxe avait jugé plus opportun de le laisser au château de Cobourg, soit afin de le soustraire à la malveillance de ses ennemis, soit aussi pour lui ménager une retraite paisible d'où il pût diriger de haut les débats, avec plus de sérénité que s'il y avait été directement mêlé. Luther ne demeura du reste pas inactif. Il employait ses moments de loisir à traduire les livres de Jérémie et d'Ézéchiel, mais il passait surtout beaucoup de temps en prière, sachant bien d'où il avait à attendre le secours.

Pendant ce temps, Charles-Quint, parti d'Italie, s'avancait à pas lents du côté de l'Allemagne. Il séjourna longuement à Insbruck où, malheureusement pour les protestants, le conciliaire chancelier Gattinara mourut. Il fut remplacé par Granvella, un des adversaires les plus acharnés des doctrines évangéliques. L'électeur de Saxe et le landgrave de Hesse mirent à profit les lenteurs de Charles-Quint pour faire annoncer l'Évangile à Augsbourg. Des foules immenses assistaient aux prédications. En apprenant cela, l'empereur ressentit une violente colère et intima l'ordre aux princes d'avoir à cesser immédiatement ce qu'il appelait leur propagande.

(1) Voir Ésaïe XL, 8 ; 1 Pierre I, 25.

L'électeur Jean demanda conseil à Luther : « L'empereur est notre maître, » répondit celui que ses ennemis représentaient comme un rebelle; « la ville lui appartient. Si votre Altesse donnait un ordre pareil dans ses propres états, elle s'attendrait à ce qu'on lui obéit. Je voudrais donc que l'on cherchât, par d'humbles et respectueuses sollicitations, à faire revenir l'empereur sur sa décision; mais, s'il s'y refuse, la force doit rester à la loi; nous avons fait notre devoir. » C'était là l'opinion de la plupart des autres réformateurs, et notamment de Mélanchton. Mais l'électeur se laissa gagner par l'avis de son chancelier Brück, qui fit preuve de plus d'audace que ceux-là même qui étaient à la tête du mouvement, et il répondit à l'empereur : « Vous exigez de nous que nous suspendions nos prédications; or on n'y annonce que la glorieuse vérité de Dieu et jamais ce ne fut plus nécessaire. Nous ne pouvons donc pas les interrompre. »

Cette réponse décida Charles-Quint à hâter son arrivée à Augsbourg et les protestants, de leur côté, s'empressèrent de mettre la dernière main à leur *Confession de foi* dont la rédaction fut confiée à Mélanchton. Il y travailla jour et nuit, pesant chaque expression de façon à rendre ce document aussi précis et aussi incisif que possible. Quand il l'eut achevé, il le soumit à Luther; celui-ci le lui renvoya sans la moindre correction, en le félicitant de l'excellence de son travail.

(A suivre.)



Histoire du peuple juif depuis la transportation à Babylone.

LE PROPHÈTE DANIEL. (Suite)

CHAPITRE VII

Le royaume du Fils de l'homme.

Dans ses visions, le prophète vit « quelqu'un comme un Fils d'homme venant avec les nuées des cieux, et il avança jusqu'à l'Ancien des jours, et on le fit approcher de lui. Et on lui donna la domination, et l'honneur, et la royauté, pour que tous les peuples, les peuplades et les langues, le servissent. Sa domination est une domination éternelle, qui ne passera pas, et son royaume, un royaume qui ne sera pas détruit. » (Versets 13-14.)

Ici, nous voyons le Fils de l'homme distinct de l'Ancien des jours. C'est celui auquel Dieu avait dit : « Assieds-toi à ma droite, jusqu'à ce que je mette tes ennemis pour le marchepied de tes pieds. » (Psaume CX, 1.) Lorsque les hommes l'eurent rejeté, Christ fut couronné de gloire et d'honneur par Dieu lui-même et établi comme Fils de l'homme sur les œuvres de ses mains. Aujourd'hui nous ne voyons pas sur la terre que toutes choses lui soient assujetties, mais nous le voyons, par la foi, investi de cette gloire dans le ciel. (Voir Hébreux II, 7-9.) Il est vu dans la vision venant sur les nuées des cieux, comme en Apocalypse I, 7, et il reçoit le royaume.

De Jérusalem, le gouvernement du monde a passé entre les mains des nations. Le résultat en sera la révolte ouverte contre celui qui avait confié le pouvoir à Nébucadnetsar, puis à d'autres, jusqu'au blasphémateur des derniers jours. Mais quand le Sei-

gneur Jésus prend le gouvernement, son royaume lui restera à lui seul. Enfin, lorsque le règne des mille ans sera accompli, le Fils de l'homme ayant gouverné ce monde selon la pensée de Dieu, détruit les ennemis, jugé tous les hommes, l'histoire de ce monde ayant pris fin, il remettra le royaume à Dieu le Père dans son état de perfection (1 Corinthiens XV, 24-28), et alors Dieu sera tout en tous.

Explications des visions.

Daniel fut effrayé par ces visions extraordinaires et il en demanda l'interprétation, qui lui fut donnée en ces termes : « Ces grandes bêtes sont quatre rois qui surgiront de la terre; et les saints des lieux très hauts recevront le royaume et posséderont le royaume à jamais, et aux siècles des siècles » (versets 17-18).

Nous avons déjà vu ce que représentent les quatre bêtes; nous avons vu aussi le Fils de l'homme recevant le royaume. Mais l'explication donnée ici attribue la possession du royaume aux « saints des lieux très hauts. » Qui sont-ils donc? Ce sont tous les saints qui seront au ciel à ce moment-là et qui seront associés à Christ dans son règne. Il est dit que si nous souffrons, nous régnerons aussi avec Christ. (2 Timothée II, 12.) Après l'enlèvement des saints, beaucoup de croyants d'entre les Juifs souffriront et seront même mis à mort pour le témoignage du Seigneur Jésus avant sa venue pour régner. Ils résistèrent à l'inique qui exerçait son pouvoir diabolique sur la terre, ne reconnaissant comme vrai roi que Celui que le ciel a reçu lorsqu'il fut rejeté; de là le titre qui leur est donné de « saints des lieux très hauts, » car c'est là qu'ils se trouvent.

Explication de la quatrième bête.

Le prophète désire savoir la vérité touchant la quatrième bête, tout particulièrement ce qui concerne les dix cornes et l'autre petite corne qui proférerait de grandes choses, qu'il voit faisant la guerre aux saints alors sur la terre et l'emportant sur eux jusqu'à ce que vienne l'Ancien des jours. Alors le jugement est donné aux saints des lieux très hauts et le temps arrive où ils possèdent le royaume (versets 19 à 22).

Avant d'entrer dans l'explication proprement dite, remarquons, chers enfants, que dans le v. 22, l'Ancien des jours désigne positivement le Seigneur Jésus. Il est dit qu'il *vint*, comme aussi le Fils de l'homme, au v. 13.

Quelqu'un dit au prophète : « La quatrième bête sera un quatrième royaume sur la terre, qui sera différent de tous les royaumes et dévorera toute la terre, et la foulera aux pieds et l'écrasera ». (v. 23.) C'est là, nous l'avons déjà dit, la description de l'ancien empire romain, jusqu'à sa destruction par les barbares. Ce qui suit nous le présente dans sa forme future et nous indique comment son chef agira envers Dieu et les Juifs fidèles, lorsque cet empire sera reconstitué après l'enlèvement des saints.

« Les dix cornes, est-il dit, ce sont dix rois qui surgiront du royaume. Et un autre surgira après eux ; et il sera différent des premiers ; et il abattra trois rois. » Nous avons déjà vu ce que cela signifie, dans les versets 7 à 11. Il est ajouté : « Et il consumera les saints des lieux très hauts, et il pensera changer les saisons et la loi, et elles seront livrées en sa main jusqu'à un temps et des temps et une

moitié de temps. Et le jugement s'assiéra; et on lui ôtera la domination, pour la détruire et la faire périr jusqu'à la fin. » (Versets 24-26.)

Il n'est donc question maintenant que de cette petite corne, qui est, souvenez-vous en, mes jeunes lecteurs, le futur chef de l'empire romain. Nous avons vu qu'il blasphémait contre Dieu, le Très-Haut. Il dirige aussi sa haine satanique contre les saints, les croyants d'entre les Juifs qui seront rentrés dans leur pays. Il les *consumera*; il les persécutera à outrance et en fera mourir un grand nombre. Puis, s'arrogeant tout pouvoir au milieu des Juifs, il pensera changer les saisons et la loi, expressions qui désignent les fêtes juives et la loi réglant le culte rendu à Dieu, qu'ils auront rétabli en rentrant en Palestine. Cet homme inique ne voudra pas supporter que l'on adore un autre que lui-même. C'est ce que l'on retrouve aussi au chapitre XIII de l'Apocalypse, versets 8, 12. Vous reconnaissez là, chers enfants, les caractères qui nous ont été présentés dans l'histoire des rois Nébucadnetsar, Belshatsar et Darius. Ces fêtes et ce qui constitue le culte juif seront livrés en sa main, c'est-à-dire qu'il les fera cesser pendant trois ans et demi; période qui est désignée ici par : « un temps et des temps et la moitié d'un temps. » Nous retrouvons cette même désignation en Apocalypse XII, 14.

Cette période est encore désignée par quarante-deux mois, en Apocalypse XI, 2, et XIII, 5; par 1260 jours, au verset 3 du chapitre XI, et au chapitre XII, 6. Diverses désignations prouvent bien qu'il s'agit de trois ans et demi. C'est un temps de terribles persécutions qu'endurera le résidu d'Israëli et dont les prophètes ont parlé, ainsi que le Seigneur, en Matthieu XXIV, 15-18, lorsque, dans sa bonté, il donna les directions nécessaires aux fidèles pour recon-

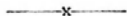
naître ces jours-là et fuir, afin d'être conservés vivants sur la terre jusqu'au moment de son retour.

C'est au moment de ce retour que le jugement s'assiera (voyez verset 9), et on ôtera la domination à la corne pour la détruire et la faire petit jusqu'à la fin (verset 26). « Et le royaume, et la domination, et la grandeur des royaumes sous tous les cieux, seront donnés au peuple des saints des lieux très hauts. » Le résidu demeuré fidèle sur la terre, ayant été préservé de la destruction à laquelle la petite corne les vouait, est appelé ici le *peuple* des saints des lieux très hauts ; il reçoit le royaume après avoir été horriblement persécuté. Mais ce royaume, c'est celui du Fils de l'homme, car il est dit (verset 27) : « Son royaume est un royaume éternel, et toutes les dominations le serviront et lui obéiront. »

Nous trouvons donc dans ce chapitre VII, après l'énumération des quatre monarchies des nations, l'empire romain tel qu'il sera reconstitué après l'enlèvement des saints, la manière dont son chef agira envers Dieu et envers le résidu de son peuple, la destruction de cet empire et de son chef, le royaume donné au Fils de l'homme qui remplacera à toujours les royaumes des nations (c'est ce qu'on appelle le règne des mille ans), royaume que les saints qui sont sur la terre reçoivent, quand Christ le reçoit, et dans lequel les saints qui sont au ciel, « les saints des lieux très hauts, » sont associés à Christ.

On voit la place que le peuple de Dieu occupe dans Son cœur. Dieu donne au prophète, alors en captivité avec ce pauvre peuple, toutes les descriptions relatives aux nations, dans le but d'arriver à la fin à ce qui concerne son peuple. Afin d'encourager sa foi, il lui montre comment, après avoir passé par l'assujettissement aux nations et avoir enduré tous ces maux, conséquences de sa désobéissance, ce

peuple recevra les bénédictions promises en connexion avec Christ, à cause duquel seul le peuple terrestre peut être bon. C'est en Lui et à cause de Lui que nous sommes bénis de toutes bénédictions spirituelles dans les lieux célestes. Nous l'attendons aujourd'hui pour être enlevés auprès de Lui et revenir avec Lui en gloire, faisant partie de ces saints des lieux très hauts qui (avec Lui) recevront le royaume. Sera-ce votre heureuse part, chers jeunes lecteurs ?



RÉPONSES AUX QUESTIONS SUR L'ÉTUDE BIBLIQUE DU MOIS DE JANVIER.

1^o Babylone, les Mèdes et les Perses, l'empire d'Alexandre, Rome.

2^o Dix rois ou royaumes qui constituent l'empire romain.

3^o Après l'enlèvement des saints.

4^o Ils seront rentrés en Palestine.

QUESTIONS :

1^o Que désigne la petite corne ?

2^o Pourquoi la Parole s'occupe-t-elle tout particulièrement de ce personnage ?

3^o Qui sont les saints des lieux très hauts ?

4^o Qui est le peuple des saints des lieux très hauts ?



En Chine.

(Tiré de *One of China's Christians*, par G. H. T.)

Le récit que je désire vous présenter, nous transporte en Chine, en l'année 1883. Au cœur du vaste empire, dans la province de Shan-Si, loin de toute communication avec le monde occidental, s'élève la ville de Hung-Tung. Tout autour de ce centre commerçant, des bourgs populeux et de grands villages se cachent dans les rizières ou escaladent les pentes inférieures des montagnes; d'autres cités importantes jalonnent le cours du fleuve rapide qui arrose la plaine. Souvent les regards des missionnaires européens, établis dans d'autres localités de la province, s'étaient portés vers cette région, et leurs cœurs avaient soupiré en pensant à ces millions d'âmes qui n'avaient pas encore été mises en contact avec l'Évangile; mais, au moment où commence notre histoire, aucun effort n'avait été tenté pour répandre la lumière de la grâce de Dieu dans cette partie de l'empire.

Abandonnés pour ainsi dire par l'Église chrétienne, les habitants de Hung-Tung cherchaient à leur manière à satisfaire les besoins de leurs âmes. Ils étaient absolument ignorants, mais non indifférents quant aux choses spirituelles. Quelque cinquante ans auparavant, un réformateur s'était élevé dans le nord-est de la province, un homme sérieux et sincère, qui consacra sa vie à la tâche de réveiller ses concitoyens et de les ramener à une conduite pure et honnête. Il poursuivit ce but avec un zèle remarquable. Ne cherchant rien pour lui-même, cet homme parcourait le pays en tous sens, supportant le froid et la chaleur, les intempéries et les privations, vi-

vant dans la pauvreté et dans l'isolement, toujours prêt à donner son dernier liard à de plus misérables que lui, et prêchant partout la nécessité de l'abnégation et d'un dévouement complet au service des dieux. Dans des discours imprégnés d'un brûlant enthousiasme, il adjureit hommes et femmes à se repentir et à renoncer à leurs vices et à leur égoïsme.

« Cultivez la vertu, s'écriait-il, pratiquez la bienfaisance, prenez soin de votre prochain, employez votre temps et votre argent à soulager la souffrance. Accumulez les bonnes œuvres, — c'est ainsi seulement que vous pourrez espérer de régler le compte de votre âme au jour terrible du jugement. »

De telles exhortations trouvaient un écho favorable dans le cœur de ses auditeurs. En effet, le Chinois possède à un haut degré le sentiment du devoir et de plus il est hanté par la crainte de la mort et de la juste rétribution due au péché; il sait que nul ne peut échapper au jugement, et sa conscience coupable et chargée tremble devant le terrible inconnu qu'il sent au delà de la tombe.

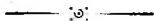
Le prédicateur n'avait que fort peu de lumières et encore moins de consolations à offrir aux âmes travaillées et chargées. Cependant des foules accouraient pour l'entendre. Pauvres gens! ils ne connaissaient rien de mieux. Il eut des disciples, pris dans tous les rangs de la société et aussi dans toutes les religions qui se partagent la Chine. Confucianistes, Bouddhistes, Taoïstes des deux sexes s'organisèrent en sociétés et s'unirent en un effort commun pour rétablir le culte des idoles et l'observation régulière des cérémonies régulières, car de l'avis de tous, la province de Shan-Si était tombée à un niveau des plus bas.

Cette influence réformatrice se fit sentir spécialement dans la plaine de Hung-Tung et dans les dis-

tricts voisins. La région tout entière devint le centre de ces associations idolâtres. L'instigateur du mouvement mourut peu avant l'arrivée des premiers missionnaires protestants à Shan-Si. Mais ses disciples continuèrent son œuvre. Les plus zélés parmi eux refusèrent toute nourriture animale et se firent végétariens; d'autres se vouèrent au célibat; d'autres encore menèrent une vie de pénitence et de sévères austérités. On vit des fidèles réciter leurs prières pendant un temps déterminé d'avance, agenouillés sur des clous de fer dont la pointe acérée leur déchirait la chair. Parfois aussi ils partaient pour de lointains pèlerinages, donnant leur fortune aux pauvres et vivant de mendicité; ces malheureux « accumulaient » littéralement les bonnes œuvres, espérant ainsi apaiser le juste courroux des divinités.

L'un des principaux adeptes des nouvelles doctrines était un nommé Fan, homme intelligent et enthousiaste, qui habitait un village situé à quelques kilomètres de Hung-Tung. Fan se consacrait « au culte de la vertu. » Mais, malgré ses efforts constants, il était découragé et malheureux; son cœur soupirait après de meilleures choses, mais ne savait où les chercher.

(A suivre).



Fidèle dans les petites choses.

(Suite).

La voix du pauvre malade se faisait si triste, si suppliante, que le bon cœur de Martin prit le dessus sur son désappointement.

« C'est bon, c'est bon, mon petit, j'irai tout droit chez le libraire ce soir; mais souviens-toi que je ne m'y connais pas du tout. »

« Ça ne fait rien, Martin; je sais qu'il y a des Bi-

bles à deux francs ; je les ai vues en montre dans le magasin quand je pouvais encore sortir. »

Martin descendit l'escalier moins lestement qu'il ne l'avait grimpé, mais son visage ne portait plus aucune trace de mauvaise humeur, lorsqu'il reparut portant une belle Bible neuve.

« Le libraire m'a dit que je ne pouvais pas te laisser un meilleur ami, Pierre, et que tu n'aurais pas pu mieux employer mon argent. « Ça peut lui être » plus utile que cent mille francs ! » qu'il a ajouté. Faut donc croire qu'il y a par là-dedans quelque chose de bien spécial. »

La joie et la reconnaissance de Pierre ne connaissent pas de limites. « Je sais qu'il avait raison, Martin, je le sais, » et il serrait le précieux volume contre sa poitrine. « Oh ! comme tu as été bon de me donner ce beau cadeau ! »

Ce fut ainsi que Pierre se procura sa Bible, c'est ainsi qu'il l'apprécia, c'est ainsi qu'il se mit à la lire.

Et vous, lecteurs, jeune garçon ou jeune fille, appréciez-vous la Parole de Dieu et la lisez-vous ? Si vous le faites, vous y trouverez ce que le pauvre infirme y découvrit bientôt. Il vit qu'il n'était qu'un pécheur perdu et qu'il avait besoin d'un Sauveur, et ce Sauveur, il le trouva en Jésus. Il crut en Lui, le confessa, l'aima, et dans son âme naquit le grand désir de faire quelque chose pour Celui qui avait tout fait pour lui. Mais comment s'y prendre ? Cloué sur un lit de douleur, il ne savait que rester tranquille et souffrir en silence. Mais l'amour est ingénieux à découvrir le moyen de servir Celui qui a pris possession du cœur ; aussi, après avoir cherché auprès de Dieu la direction et le secours, Pierre se dit : « Je ne puis garder pour moi seul toutes ces bonnes nouvelles, » et à force de réfléchir il trouva un moyen bien simple de travailler pour le Maître.

Pierre fit pousser son lit tout près de la fenêtre qui était basse ; il se procura du papier et un crayon et se mit en devoir de copier différents versets de la Bible. Puis, ayant plié soigneusement chaque feuille, il inscrivait sur le verso :

« Au passant. Lisez, s. v. p. »

et le laissait tomber dans la rue bruyante et encombrée.

Jamais le petit infirme n'oubliait d'accompagner son billet d'une prière ; il espérait que, par ce moyen, quelqu'un apprendrait à connaître Jésus et son grand salut.

Habituellement Pierre choisissait des versets très simples, se rapportant à l'Évangile, mais d'autres fois il transcrivait ceux que le Seigneur avait adressés à sa propre âme. Ce service d'amour continua pendant plusieurs semaines, puis un soir l'enfant entendit sur l'escalier un pas qui lui était étranger, et bientôt après un monsieur de haute taille et mis avec élégance ouvrit la porte et entra dans la mansarde. Il s'approcha du lit de Pierre et s'assit sur un escabeau branlant.

— Ainsi c'est toi qui laisses tomber des versets bibliques de ta fenêtre, mon garçon ? demanda-t-il avec bonté.

— Oui, Monsieur, répondit Pierre, s'animant aussitôt. Est-ce que, par hasard, vous auriez entendu parler de quelqu'un qui en ait ramassé un ?

— Sans doute, mon ami. J'en ai ramassé un moi-même hier au soir, et Dieu l'a béni pour mon âme. Voilà plusieurs années que je suis un chrétien, mais depuis quelque temps mon âme se refroidissait et Dieu s'est servi de ton texte pour me ramener à Lui.

— Je puis bien croire que la Parole de Dieu peut faire n'importe quoi, fit l'infirme humblement.

— Je suis venu, continua l'étranger, pour te remercier personnellement.

— Il ne faut pas me remercier, Monsieur. Je ne fais rien qu'écrire, c'est Lui qui bénit.

— Es-tu heureux en faisant ce travail pour Christ ? demanda le visiteur.

— Je ne pourrais être plus heureux, Monsieur. Je ne pense plus à mon mal de dos, tellement je suis content de me dire que bientôt je verrai Jésus. Je ne puis pas faire grand'chose pour Lui ; mais dès qu'il m'a montré son grand amour, j'ai eu un tel désir que d'autres le connaissent aussi. Je pense que vous avez une foule d'occasions de travailler pour Lui, Monsieur.

— Hélas ! mon garçon, je les ai terriblement négligées, mais, Dieu aidant, j'essayerai de mieux faire dès aujourd'hui. J'habite la campagne et à la maison j'ai un fils mourant. J'ai dû le quitter pour quelques heures, afin de régler une affaire en ville. Quand je l'embrassai au moment de partir, il me dit : « Papa, si seulement j'avais fait quelque chose pour Jésus. » Ces paroles m'ont poursuivi toute la journée ; puis, hier soir, comme je passais dans la rue, ton texte est venu tomber à mes pieds. Je dépliai le papier et je lus : « Il me faut faire les œuvres de Celui qui m'a envoyé, tandis qu'il est jour ; la nuit vient, en laquelle personne ne peut travailler. » (Jean IX, 4.) Ces paroles furent pour moi comme un ordre de la part de Dieu Lui-même.

Des larmes de joie coulaient le long des joues de l'infirmes.

— Dieu est trop bon pour moi, murmurait-il tout bas.

— Dis-moi comment tu as réussi à te procurer du papier, mon garçon ?

— Oh ! je n'ai pas eu beaucoup de peine à en

trouver, Monsieur. Grand'mère m'achète pour un sou de lait presque chaque jour; je lui ai dit que je ne passerais de lait si elle voulait me procurer du papier. Vous savez, Monsieur, ça ne peut plus durer bien longtemps. Le docteur dit que quelques mois d'hiver me finiront sûrement; ainsi ce n'était pas difficile de renoncer à une goutte de lait pour l'amour du Seigneur Jésus. Dites-moi, Monsieur, ne sont-ils pas très heureux les gens qui peuvent Lui donner des masses de choses ? »

Le visiteur soupira : « Ah ! mon petit, tu es bien plus heureux dans cette misérable mansarde, où tu fais des sacrifices pour l'amour de Jésus, que ne le sont des milliers de personnes qui professent de Lui appartenir, qui ont des loisirs, des talents, de l'argent, et qui pourtant ne Lui donnent rien du tout.

— C'est que pour sûr ils ne le connaissent pas, Monsieur. Si on le connaît, on l'aime, et si on l'aime, on essaye de lui faire plaisir. Autrement, ce ne serait pas de l'amour.

— Tu as raison, Pierre. Mais, maintenant, parlons de toi. N'aimerais-tu pas à finir tes jours dans un établissement où l'on soigne les infirmes ? Tu serais bien nourri et entouré d'affection; de ta fenêtre tu verrais les arbres, les prairies, les fleurs; tu entendrais chanter les petits oiseaux. Je pourrais facilement te faire recevoir dans une de ces maisons tout près de chez moi.

Le malade fixa ses yeux brillants de fièvre sur le visage bienveillant qui se penchait vers lui; il eut un moment d'hésitation, puis il répondit d'une voix un peu tremblante :

— Merci, Monsieur; j'ai entendu parler de ces maisons, mais je ne veux pas mourir si confortablement, quand Lui a tant souffert. Et puis, je risquerais de l'oublier, Lui, au milieu de tant de belles choses,

tandis qu'ici je l'attends tous les jours en faisant le tout petit travail qu'il m'a confié.

— Comme tu voudras, mon petit. Je veillerai du moins à ce que tu aies régulièrement une bonne nourriture et tout le papier dont tu peux avoir besoin. Je m'arrangerai pour cela avec une des dames visitantes du quartier. Maintenant, avant de nous séparer, veux-tu prier avec moi, Pierre ?

Sans hésiter, l'enfant joignit ses mains amaigries et en quelques mots remercia le Seigneur Jésus de lui avoir envoyé ce nouvel ami. « Et je t'en prie, Seigneur, ajouta-t-il, permets-lui d'aller dire à d'autres combien tu les aimes ; bénis-le et conduis le, pour l'amour de ton Nom. Amen. »

Alors le monsieur se leva et prit congé. Avant de quitter la ville, il fit tous les arrangements nécessaires afin que l'enfant ne manquât de rien, puis il retourna dans sa magnifique maison de campagne, le cœur heureux, et dès ce jour-là, il vécut pour Christ. Il fit construire une salle de réunions dans son domaine et se mit à annoncer l'Évangile aux villageois des environs.

La dame visitante lui envoyait de temps en temps des nouvelles du petit malade, mais ce fut seulement lorsque l'hiver eut commencé et que la neige recouvrit la terre de son blanc manteau qu'il apprit que le cher garçon s'en était allé auprès du Seigneur.

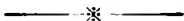
Le même courrier apporta un paquet contenant la Bible de Pierre. Quel trésor que ce volume dans cette riche maison ! Le père le prêta à son plus jeune fils et lorsque celui-ci vit les nombreux passages soulignés par le pauvre infirme, lorsqu'il lut sur la première page la simple dédicace écrite trois jours avant sa mort, souhaitant que « ce saint Livre soit aussi précieux à quelqu'un d'autre qu'il l'a été pour moi, » son cœur fut touché, il se tourna vers le Sei-

gneur et trouva la paix. Maintenant il travaille pour Christ au centre de l'Afrique, et souvent il montre aux pauvres nègres la Bible de Pierre.

Lecteurs, connaissez-vous le Seigneur Jésus comme *vo*tre Sauveur? Il vous attend, Il vous aime, Il veut vous faire grâce; Il veut être pour vous ce qu'il a été pour le pauvre infirme.

Si vous le connaissez, cherchez-vous à le servir?

Assurément vous ne resterez pas en arrière et, même s'il vous en coûte quelque léger sacrifice, vous serez heureux de travailler pour ce tendre Sauveur qui vous a aimé et s'est donné Lui-même pour vous.



A l'Etranger.

Oh ! qu'est beau mon pays, que j'aime ses montagnes,
Son lac au flot dormant, ses coteaux, ses forêts,
Ses villes, ses hameaux et ses vertes campagnes !
Ils me laissent ici les plus tendres regrets.

Mais ton ciel, ô Jésus, est plus beau que la terre,
Ét vers toi, de ces lieux, j'élève mon regard :
Là tout est pureté, bonheur, paix et lumière,
Là-haut, divin Sauveur, là tu fixas ma part.

Ici-bas étranger, je poursuis mon voyage,
Soutenu par ta main, de moment en moment.
Tu me dis : « Ne crains pas, sans cesse bon courage,
Mon retour est certain et je viens promptement.

» Marche donc, pèlerin, accomplis ton service
Pendant qu'il en est temps et que dure le jour ;
Ma grâce te suffit, pense à mon sacrifice :
Et que toujours ton cœur éprouve mon amour ! »

Oh ! qu'est beau mon pays, que j'aime ses montagnes,
Son lac au flot dormant, ses forêts, mon hameau,
Ses villes, ses coteaux et ses vertes campagnes !
Mais le pays promis, Seigneur, est le plus beau.

L. P.

Réponses aux questions du mois de janvier.

1° L'holocauste, l'offrande du gâteau, le sacrifice de prospérité, le sacrifice pour le péché, le sacrifice pour le délit. (Lévitique I-VII.)

2° L'holocauste. (Lévitique I, 9.)

3° Lévitique VII, 11-13.

4° Lévitique IX, 23-24; X, 2.

5° Hébreux VII, 28.

6° Hébreux IX, 11-14.

Questions pour le mois de février.

A lire: Nombres I-X.

1° Qu'est-ce qui se trouvait au centre du camp d'Israël ?

2° Où se trouvaient les tentes de Moïse, d'Aaron et de ses fils ?

3° A qui appartenaient les Lévites ? Pourquoi ? Illustrez vos réponses par un verset dans 1 Pierre.

4° Qu'est-ce qui caractérisait un Nazaréen ? Donnez des exemples dans l'Ancien Testament.

5° Quel jour la Pâque devait-elle se faire ? Y avait-il une exception possible ? Citez-en un exemple sous un roi de Juda.

6° Qui est-ce qui cherchait un lieu de repos pour Israël ?

L'abeille et le papillon.

(Aux jeunes croyants.)

L'hiver vient de nous quitter; la neige a disparu sous les rayons du soleil. De tièdes effluves, annonçant le printemps, font place aux vents après de la saison froide et réveillent la nature engourdie.

Les prés commencent à verdier et sont parsemés de mignonnes pâquerettes aux corolles frangées. Sous les grands noyers éclosent des crocus blancs et lilas d'une incomparable fraîcheur, formant de vrais parterres; c'est le paradis de la diligente abeille à ce moment de l'année.

La forêt participe aussi à ce renouveau; des chantres ailés divers l'animent déjà de leurs mélodieux concerts. Ça et là se montrent de jolies touffes d'hépatiques et de primevères qui contrastent agréablement avec la teinte terne du sous-bois.

Partout la vie et le mouvement, dans le règne animal, comme dans le règne végétal : le coq, juché sur la palissade du jardin, semble jeter dans l'air des notes plus gaies, comme pour annoncer le réveil de la nature et avertir le campagnard qu'il ait à se préparer en vue de son labeur annuel.

Voici un papillon qui voltige déjà autour de nous, ranimé par la chaleur de cette belle journée; il essaie ses ailes fragiles et va se poser sur quelque fleur fraîchement éclos. Regardez maintenant; une abeille vient lui tenir compagnie.

Allons jeter un coup d'œil à notre parterre de crocus; en ce moment, nous le trouverons couvert d'agiles travailleuses. Elles s'y délectent et s'en donnent à l'envi, comme si c'était leur dernière journée de travail. C'est avec cette ardeur coutumière qu'elles butinent quand le nectar abonde.

Chers jeunes amis, ces insectes, si laborieux, nous donnent à tous une importante leçon. La comprenez-

vous? J'aimerais vous proposer, comme exemple de savoir-faire et d'activité dans le domaine des choses de Dieu, non le joli et léger papillon qui vole de fleur en fleur toujours dans l'espoir d'un meilleur butin, et qui finit par perdre son temps, sans avoir recueilli grand'chose, mais la prévoyante et laborieuse abeille qui, pensant à l'avenir, s'empresse de ramasser un riche et délicieux trésor. Celle-ci semble nous dire, à la jeunesse en particulier : « Travaillez de tout cœur pour recueillir, sans relâche et pendant qu'il en est temps, ce que Dieu, dans sa grâce, a mis si abondamment à votre disposition. »

* * *

« Ce trésor, quel est-il? » me direz-vous peut-être. C'est la Parole de notre Dieu, n'est-ce pas? Elle renferme des richesses mille fois plus précieuses que toutes celles que le monde entier peut offrir, les seules que l'on puisse emporter avec soi en quittant la scène présente, et les seules aussi qui procurent le bonheur véritable. Souvenez-vous, chers jeunes amis, que les jours de la jeunesse sont les plus favorables pour apprendre avec profit; ne perdez pas un temps si précieux en vains exercices, il ne se retrouvera assurément jamais. Combien de ceux qui n'en ont pas profité pour apprendre l'ont amèrement regretté!

J'aime à penser que vous ne négligez pas la lecture de votre Bible. Vous le comprenez : « Comment un jeune homme rendra-t-il pure sa voie? Ce sera en y prenant garde selon la parole. » (Psaume CXIX, 9.) Il faut nécessairement que le jeune homme connaisse sa Bible pour prendre garde à sa voie, conformément à ses enseignements.

Mais je vous demanderai : « Comment la lisez-vous? » Faites-vous comme le papillon qui se pose

à son gré, ici et là, sur des fleurs de son choix, ou imitez-vous l'abeille qui butine, avec suite, le nectar à mesure qu'il se forme dans les fleurs?

Pour retirer un réel profit de vos lectures journalières, il est indispensables de lire avec suite le saint volume dès le commencement. J'ajouterai ce conseil : prenez pour votre lecture du matin l'Ancien Testament, et le Nouveau pour celle qui termine la journée, n'omettant rien du contenu de la Bible, sachant qu'il nous faut vivre « de tout ce qui sort de la bouche de l'Éternel. » (Deutéronome VIII, 3.)

Un fidèle et vénéré serviteur du Seigneur posait une fois la question suivante : « De quelle manière nourrissez-vous votre âme? Est-ce à la façon des chèvres, ou comme les moutons? » Voyant l'étonnement se peindre sur le visage de son ami, le vieillard continua en disant : « Les moutons sont des animaux généralement bien portants; lorsqu'ils sont au pâturage, ils broutent constamment devant eux, en avançant insensiblement, tandis que les chèvres, qui sont presque toujours maigres, courent un peu partout, sans cesse en quête d'une meilleure pâture. »

Ainsi, chers jeunes croyants, nourrissez-vous diligemment de la Parole de Dieu chaque jour. C'est par elle que nous avons été rendus participants d'une vie nouvelle : la vie éternelle. Cette vie, comme celle de notre corps, a besoin d'être soigneusement entretenue, sachant que « l'homme ne vit pas de pain seulement, mais... de tout ce qui sort de la bouche de l'Éternel. » (Deutéronome VIII, 3.) Et l'apôtre Pierre adressait aux croyants, ses contemporains, et à nous maintenant, cette pressante recommandation : « Désirez ardemment, comme des enfants nouveau-nés, le pur lait intellectuel, afin que vous croissiez par lui à salut, si toutefois vous avez goûté que le Seigneur est bon. » (1 Pierre II, 2, 3.)

L'histoire d'Israël au désert est remplie d'enseignements salutaires pour nous : le peuple devait, chaque matin, recueillir la manne pour se nourrir. (Exode XVI, 13-36.) La manne nous rappelle la personne du Seigneur Jésus, venu ici-bas dans l'abaissement. (Jean VI, 31-59.) C'est de Lui que la Bible nous entretient, de la Genèse jusqu'à l'Apocalypse.

Cherchez donc le Seigneur dans les Écritures, vous rappelant qu'il ne s'agit pas tant de vouloir enrichir beaucoup votre intelligence, que de chercher Christ; et le résultat en sera la communion avec Lui (Jean VI, 56), pour l'entière bénédiction de vos âmes. Puissiez-vous avoir pour constante devise de chercher Christ dans les Écritures; et faites-le surtout dès le matin, à l'exemple de l'Israélite qui recueillait sa provision journalière de manne avant la chaleur du jour.

A un certain moment de ma jeunesse, je ne retirais que peu de profit de la lecture et de la méditation de la Parole de Dieu. Je me vois encore placé devant un vieux bureau qui se trouvait dans une chambrette, chez mes parents. J'avais sous les yeux le commencement de l'épître aux Romains, et mon cœur était desséché comme le désert sous un soleil brûlant. Pourquoi donc? La chose resta une énigme pour moi jusqu'au moment où j'entendis un serviteur du Seigneur parler d'une expérience de sa jeunesse assez semblable à celle que je viens de rappeler. J'ai compris, plus de trente ans après, que je cherchais alors, comme lui, quelque chose qui satisfît mon intelligence, sans chercher à connaître le Seigneur personnellement : *Lui* et sa *volonté*, pour lui plaire et le glorifier. Je voulais chercher à comprendre par moi-même, me laissant guider par mes pensées, ignorant que mon affaire était de

croire et croire le témoignage de Dieu au sujet de son Fils. Il faut lire la Parole sans chercher à vouloir tout comprendre, en comptant sur le Seigneur et le secours de son Esprit.

Aussi, avec le bien-aimé serviteur de Dieu dont nous avons parlé, nous vous dirons : « Lisez et cherchez Christ dans vos lectures quotidiennes, » vous en retirerez, une fois ou l'autre, un grand profit, à n'en pas douter.

Le psalmiste disait à son fidèle berger : « Tu as dressé devant moi une table, en la présence de mes ennemis. » (Psaume XXIII, 5.) Nous la possédons aussi, chers jeunes croyants, cette table dressée : elle est chargée de mets exquis. Les Écritures sont un vrai banquet pour celui qui est né de nouveau : *le Seigneur et sa volonté* s'y présentent sans cesse à l'âme : le Seigneur pour que nous jouissions de Lui, et sa volonté pour que nous l'accomplissions ; et les deux sont inséparables dans la vie du chrétien. Rien ne manque à son bonheur, si cela se réalise.

À la lecture de la Parole, il est important d'ajouter la prière. L'exemple de Daniel à Babylone est des plus encourageants. (Daniel VI, 10.) Le Seigneur, le parfait Serviteur de Dieu, ainsi que nous le présente l'évangile de Marc, commençait ses journées par la prière (Marc I, 35), et nous lisons ailleurs (Ésaïe L, 4) à son sujet : « Le Seigneur l'Éternel .. me réveille chaque matin, il réveille mon oreille pour que j'écoute comme ceux qu'on enseigne. » Il est notre parfait modèle, notre bien-aimé Sauveur : puissions-nous marcher sur ses traces toujours, et cela dès le début de la course chrétienne, pour sa gloire et notre bénédiction !



Histoire du peuple juif depuis la transportation à Babylone

LE PROPHÈTE DANIEL. (Suite)

CHAPITRE VIII.

Le Béliet et le Bouc.

La troisième année de Belshatsar, Daniel eut encore une vision. Il n'était plus à Babylone, mais à Suze, capitale de la province d'Elam, située au nord du golfe Persique.

Dans sa vision, Daniel était près du fleuve Ulaï, qui se jette dans ce même golfe ; il est connu aujourd'hui sous le nom de Kérah. Le prophète vit un béliet se tenant devant le fleuve ayant deux grandes cornes, de hauteur inégale ; la plus haute s'éleva la dernière. Le béliet fonça vers occident, le nord et le midi ; aucune hôte n'avait la force de lui résister et personne ne pouvait lui échapper ; il agit selon son gré et devint grand. Daniel vit ensuite un bouc venant du couchant ; il couvrait toute la terre, mais ne la touchait pas ; il avait entre ses yeux une corne de grande apparence. Arrivé près du béliet, il l'attaqua dans la fureur de sa force, et s'acharna sur lui, le jeta par terre et le foula aux pieds sans que personne pût le délivrer. (Versets 1-7.)

Le béliet représente le second empire, celui des Mèdes et des Perses (voyez le verset 20) ; les deux cornes, le pouvoir de ces deux nations régnant ensemble. La plus grande, qui s'éleva la dernière, désigne les Perses qui, arrivés au pouvoir après les Mèdes, eurent sur eux la prépondérance. On voit leur domination s'étendre dans toutes les directions, assujettir les royaumes et enlever à Babylone la

suprématie universelle. Le bouc venant du couchant est le roi de Javan, la Grèce (verset 21), troisième empire représenté par un léopard dans le chapitre VII, dont le fondateur fut, ainsi que nous l'avons déjà dit, Alexandre le Grand. La rapidité avec laquelle il conquiert le monde et mit fin à l'empire Mède-Perse est bien désignée dans les versets 6 et 7. Deux rois de Perse ayant mené contre la Grèce des expéditions désastreuses, les Grecs à leur tour songèrent à user des représailles. Lorsque Alexandre de Macédoine, jeune roi entreprenant et belliqueux, fut arrivé au pouvoir, il envahit l'Asie et tout l'Orient jusqu'aux Indes, de la manière décrite en figure dans les versets cités plus haut.

Le prophète vit le bouc devenir très grand. Lorsqu'il eut atteint la plénitude de sa force, la grande corne fut brisée, et quatre cornes de haute apparence s'élevèrent à sa place vers les quatre vents des cieux (verset 8).

La petite corne dans le passé.

L'empire grec arrivé à un développement aussi grand que rapide, eut sa grande corne brisée. Le roi Alexandre mourut à Babylone, âgé de 33 ans, sans laisser de successeur. L'empire fut donc partagé définitivement entre ses quatre généraux quelques années plus tard. C'est ce que dit le verset 8.

Au verset 9 paraît encore une petite corne, comme au chapitre précédent, mais qui est loin d'être la même. C'est aussi un personnage sur lequel l'attention est particulièrement attirée. Il est dit : « De l'une d'elles sortit une petite corne, et elle grandit extrêmement vers le midi, et vers le levant, et vers le pays de beauté. » Cette orientation a pour centre, comme dans tout le reste du livre, la Palestine, ap-

pelée ici « le pays de beauté. » Il était tel pour le cœur du prophète, alors éloigné de sa patrie; l'Éternel l'appelle « un ornement entre tous les pays. » (1)

Cette petite corne est un des descendants des quatre rois qui se partagèrent l'empire d'Alexandre. D'après l'orientation donnée au verset 9, c'est le souverain qui régnait au nord de la Palestine, sur la Syrie et d'autres contrées; car il s'étendit vers le midi et le levant. Ce que la Parole dit de ce personnage fait reconnaître en lui Antiochus Épiphane, huitième roi de Syrie et ennemi implacable des Juifs. Nous le retrouverons encore au chapitre XI.

Le peuple de Dieu, appelé (verset 10) « l'armée des cieux, » a été persécuté et outragé par ce roi. Il fit tomber une partie de l'armée et des étoiles; « les étoiles » désignent ceux qui avaient une position élevée parmi le peuple. Il s'éleva contre « le chef de l'armée », qui est l'Éternel lui-même. Les sacrifices offerts à l'Éternel furent abolis pour un temps. La vérité, que le peuple devait garder fidèlement, fut aussi abandonnée, « jetée par terre. » Ce méchant roi fait de grandes choses: « il agit et prospère. »

Un saint demanda: « Jusqu'où va la vision du sacrifice continu et de la transgression qui désole, pour livrer le lieu saint et l'armée pour être foulés aux pieds? » Il lui fut répondu: « Jusqu'à 2300 jours » (versets 11-14). On pense que ces jours se rapportent à un temps écoulé, pendant lequel le temple fut profané et abandonné, jusqu'au moment où un vaillant chef des Juifs le restaura et le sanctifia.

Daniel désira comprendre cette vision. Il entendit au milieu du fleuve la voix d'un homme qui criait à l'ange Gabriel, disant: « Fais comprendre à celui-ci la vision. » Arrivé vers le prophète, qui, à sa vue,

(1) Ézéchiel XX, 6.

tomba sur sa face tout effrayé, l'ange lui dit : « Comprends, fils d'homme, car la vision est pour le temps de la fin » (versets 15-17).

La petite corne au temps de la fin.

Ce que nous venons de voir dans les versets 8-14 a donc eu son accomplissement sous le règne d'Antiochus Épiphane (176 à 164 avant Jésus-Christ) et cela comme type de ce qui aura lieu à la fin. C'est ce que Dieu veut faire connaître à Daniel dans l'explication suivante.

L'ange toucha le prophète, le fit tenir debout et lui dit : « Voici, je te fais connaître ce qui aura lieu à la fin de l'indignation, car à un temps déterminé sera la fin » (verset 19). Nous avons déjà compris l'explication donnée aux versets 20-22. « L'indignation est un terme employé par Ésaïe pour désigner les terribles jugements que l'Éternel, dans sa colère, fera tomber sur les Juifs aux derniers jours, à cause de leur idolâtrie. En Ésaïe X, nous voyons que l'instrument dont Dieu se servira pour cela est appelé l'Assyrien ; c'est le même personnage que la petite corne de notre chapitre.

Aux derniers temps, des royaumes naîtront de l'empire grec (versets 23 et suivants) sur le territoire même où régnait Antiochus, au nord de la Palestine. Ce sera lorsque les Juifs incrédules, appelés « les transgresseurs, » auront comblé la mesure de leur péché contre l'Éternel en acceptant le culte idolâtre introduit par la petite corne du chapitre VII, c'est-à-dire le dernier chef de l'empire romain. Alors il s'élèvera un roi au visage audacieux, et entendant les énigmes ; et sa puissance sera forte ; mais non par sa propre puissance ; et il détruira merveilleusement, et il prospérera et agira ; et il détruira les hommes

forts et le peuple des saints ; et par son intelligence, il fera prospérer la fraude dans sa main ; il s'élèvera dans son cœur ; et par la prospérité il corrompra beaucoup de gens ; et il s'élèvera contre le prince des princes, mais il sera brisé sans mains (versets 23-25). Ce roi sera donc un homme rusé et intelligent autant que puissant, quicque recevant son pouvoir d'un autre. Mortel ennemi des Juifs contre lesquels il emploiera toutes ses facultés et sa prospérité afin de les détourner de Dieu, les corrompre et les détruire, il s'élèvera aussi contre le Seigneur, le Prince des princes, qui apparaîtra alors comme Roi des rois et Seigneur des seigneurs ; mais il périra sans mains, c'est-à-dire par la puissance du Seigneur lui-même.

Le verset 26 montre de nouveau que ces choses auront lieu à la fin. Le prophète devait les serrer dans son cœur, « car la vision est pour beaucoup de jours. »

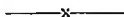
Stupéfié de ce qu'il avait vu, Daniel en fut malade et personne ne la comprit. « Le secret de l'Éternel est pour ceux qui le craignent » (1). Le prophète représentait le peuple devant Dieu ; c'est à lui seul que son avenir était révélé. Ceux qui seront présents au moment de l'accomplissement de cette prophétie comprendront.

Nous voyons donc, dans ces chapitres VII et VIII, les deux plus grands ennemis de Dieu et de son peuple à la fin. Le premier, en occident, est le futur chef de l'empire romain. Le second se trouve en orient, sur le territoire appartenant autrefois à l'empire grec, aujourd'hui Turquie d'Asie. Les prophètes parlent beaucoup de ce dernier, surtout Ésaïe, le nommant « l'Assyrien, » parce que le premier type de ce roi du nord de la fin était le roi d'Assyrie. Ces

(1) Psaume XXV, 4.

rois font partie de ceux dont il est parlé au Psaume II, qui s'élèvent contre l'Éternel et contre son Oint (Christ).

Rappelez-vous aussi que le premier persécutera le résidu pieux seulement, tandis que le second est ennemi de toute la nation et se trouve être la verge par laquelle Dieu exécutera le jugement final sur le peuple apostat, quand le règne de Christ s'établira. Nous aurons encore l'occasion de reparler de ces deux personnages dans les chapitres suivants, si Dieu le permet.



RÉPONSES AUX QUESTIONS SUR L'ÉTUDE BIBLIQUE DU MOIS DE FÉVRIER.

- 1^o Le futur chef de l'empire romain.
- 2^o A cause de sa conduite envers Dieu et envers son peuple.
- 3^o Les saints qui sont au ciel lorsque Christ vient en gloire.
- 4^o Ceux qui sont sur la terre à ce moment-là.



QUESTIONS :

- 1^o Que représentent le bélier et le bouc ?
- 2^o Que désignent les quatre grandes cornes qui s'élèvent à la place de la première corne du bouc ?
- 3^o Où a régné le roi représenté par la petite corne ? Quel est son nom ?
- 4^o Qu'est-ce que l'armée des cieux et les « étoiles » ?



Martin Luther.

(Suite)

C'est le 15 juin 1530 que l'empereur fit, en grande pompe, son entrée solennelle à Augsbourg, entouré d'une brillante escorte. Ses vêtements, brodés d'or, étincelaient de pierres précieuses; il était monté sur un superbe cheval blanc et six hauts dignitaires supportaient un dais au-dessus de sa tête. Il fit halte aux portes de la ville, où l'attendaient les princes arrivés avant lui; à tous sans exception il fit l'accueil le plus gracieux. Mais quand le légat du pape, Campeggi, donna à la foule la bénédiction pontificale et que chacun, même Charles-Quint, tomba à genoux, seuls les princes protestants — ils étaient au nombre de sept — restèrent immobiles et debout.

Le soir même, l'empereur les manda devant lui et les invita derechef à cesser leurs prédications, mais il essuya de nouveau un refus positif : « Nous supplions votre Majesté, » dit le landgrave de Hesse, « de retirer sa défense, car nos prédicateurs n'annoncent que la pure vérité selon Dieu. Nous ne pouvons, à aucun prix, nous passer de la Bible, ni renier l'Évangile. » L'empereur chercha à insister, mais ce fut pour recevoir cette réponse : « Sire, votre conscience n'a aucun droit de commander à la nôtre. » La discussion semblait devoir être sans issue quand le margrave de Brandebourg, ne pouvant plus se contenir, s'écria en allemand, sans passer par l'interprète (1) : « Ah! sire, plutôt que de permettre qu'on m'enlève la Bible, plutôt que de

(1) Charles-Quint, d'origine flamande, ne parlait que sa langue maternelle et l'espagnol. Il comprenait l'allemand, mais ne le parlait qu'avec peine.

renier mon Dieu, j'aimerais mieux m'agenouiller devant votre Majesté et me laisser couper la tête. » Ému par ces paroles prononcées avec une conviction profonde, l'empereur répondit vivement, en mauvais allemand : « Cher prince, pas la tête, pas la tête ! »

Le lendemain devait avoir lieu la procession du Saint-Sacrement. Charles-Quint aurait désiré que les princes protestants y assistassent, par égard pour lui, car, disait-il, on ne pouvait, d'un acte pareil, accompli par pure déférence, faire une question de principe. Combien peu l'empereur comprenait ce que c'est que la profession chrétienne ! Il se figurait qu'un enfant de Dieu peut prendre part, même si son cœur n'y est pas, à un acte de pur blasphème au nom du Seigneur. L'attitude des jeunes Hébreux vis-à-vis de la statue d'or élevée par Nébucadnetsar est pleine d'instruction à cet égard. Le Seigneur accorda aux princes protestants la fermeté nécessaire dans cette nouvelle épreuve à laquelle leur foi se trouvait soumise. Ils répondirent, par l'organe du margrave de Brandebourg : « Votre majesté n'ignore pas que, nos ancêtres et nous, nous avons maintes fois, au péril de nos vies, défendu votre auguste maison. Mais, dans les choses de Dieu, Dieu lui-même nous contraint de faire fi de toutes les ordonnances humaines. Nous apprenons que tous ceux qui se montreront fidèles à la saine doctrine sont passibles de la mort : nous nous déclarons prêts à l'affronter. Nous ne saurions, en aucune manière, sanctionner, par notre présence, des traditions humaines et impies, en opposition formelle à la parole de Dieu. Au contraire, nous déclarons tous, d'un même accord et sans la moindre hésitation, qu'on doit les extirper, crainte de voir infestés par leur venin les membres de l'Église qui sont encore sains. »

La ferme attitude des princes produisit un tel effet sur la population d'Augsbourg qu'une centaine de bourgeois seulement prirent part à la procession. Rempli de colère, l'empereur interdit donc formellement toute prédication évangélique.

Mais la vérité n'en fit pas moins son chemin, grâce en particulier au courage de l'électeur de Saxe, qui offrait un contraste frappant avec la pusillanimité de Mélanchton. Ce dernier aimait la paix à tel point qu'il se déclarait prêt à faire aux catholiques les concessions les plus larges; on ne reconnaissait déjà plus en lui le rédacteur énergique et éclairé de la *Confession*. Luther le ranima par des lettres véhémentes : « Grâce et paix te soient en Christ ! » lui écrivait-il, « en Christ, te dis-je, et non dans le monde. Amen ! Je hais d'une haine violente ces soucis qui te rongent. Si la cause que tu défends est injuste, abandonne-la ; si elle est juste, pourquoi ne pas nous remettre à Celui en qui sont toutes les promesses et qui veut que nous dormions sans effroi ? Le diable peut-il faire plus que de tuer notre corps ? Le Seigneur vit ; il règne ; quel motif avons-nous de craindre ? Dieu peut relever notre cause si elle succombe, la faire progresser si elle subit un temps d'arrêt ; mais, si nous n'en sommes pas dignes, il la confiera à d'autres... J'ai reçu ton *Apologie* ; je ne comprends pas ce que tu entends, quand tu parles de concessions à faire aux papistes. Nous avons déjà trop cédé. Je médite cette affaire jour et nuit, tout en sondant diligemment les Écritures à ce sujet, et chaque jour je me sens plus vivement saisi par la vérité qu'elles renferment. Tu te tourmentes de l'issue de ces événements, parce que tu ne la comprends pas ; mais même si tu la comprenais, tu ne saurais y avoir aucune part. Cette issue dépend d'un « lieu commun » que tu ne trouveras ni dans

la rhétorique, ni dans la philosophie ; ce lieu commun s'appelle la *foi*... Ayons la foi, de peur que la cause de la foi ne se trouve être sans foi... J'aimerais mieux succomber avec Christ que de rester debout avec l'empereur. Il ne saurait intervenir aucun accord entre Christ et Bélial. Quant à moi, je ne céderai pas d'une ligne. Plutôt que de céder, j'aimerais mieux endurer les pires calamités. Cédez d'autant moins que vos adversaires demandent plus. Dieu ne viendra à notre secours que lorsque tous nous auront abandonnés. »

Luther savait aussi où puiser la force nécessaire pour mener ce terrible combat. Chaque jour il passait en prière trois heures, choisies parmi celles qui auraient le mieux convenu à ses travaux, mais il voulait réserver à ces moments de communion avec Dieu, les instants où son esprit était le plus dégagé. Il priait souvent à haute voix, si profonde était l'émotion qui l'étreignait ; un jour, d'une chambre voisine, on l'entendit s'écrier : « O Dieu, je sais que tu es notre Dieu et notre Père, et tu mettras fin à ces persécutions qui sévissent contre les enfants, car leur cause est la tienne. Toute cette affaire te concerne ; si nous nous y trouvons engagés, c'est Toi qui nous y a contraints. Défends-nous donc, ô notre Père ! »

La diète continuait à délibérer sur la position à faire aux protestants, en prenant pour la base la *Confession de foi*, rédigée par Mélanchton. Certes c'était là un spectacle remarquable, qui témoignait, d'une façon saisissante, de la puissance avec laquelle Dieu agissait. Neuf ans auparavant, on avait vu un moine, seul, défendre la même cause, et triompher, dans la ville de Worms. En 1530, il avait à ses côtés des princes illustres, parmi les premiers de l'Allemagne, des électeurs, des villes entières. Il est vrai

de dire aussi qu'à Augsbourg la bataille fut plus acharnée. A Worms Charles-Quint s'était flatté d'avoir imposé silence à Luther et d'avoir ainsi étouffé pour toujours le mouvement de la Réformation; mais il dut se convaincre de l'inutilité de sa tentative. Aussi le nouvel assaut qu'il dirigeait maintenant contre la vérité était-il mené avec un art consommé. Tour à tour les adversaires des protestants employèrent la ruse, la douceur, les menaces, mais en vain. Les réformés purent faire l'expérience de la réalité profonde, pour le chrétien, des beaux versets en Éphésiens VI, 10-20. Les plus faibles d'entre eux, ceux qui paraissaient privés de tout courage, trouvaient, dans la discussion, une hardiesse et une fermeté, toujours unies à une parfaite douceur, qui ne pouvaient leur venir que du Seigneur seul et qui contrastaient hautement avec la violence de langage et l'acrimonie du parti adverse.

L'issue de la discussion ne pouvait rester douteuse. Voyant les protestants demeurer inébranlables, Charles-Quint congédia l'assemblée après une longue session, qui avait duré plus de trois mois. Pendant toute la durée de la diète, il avait fait preuve d'un calme qui ne lui était pas habituel; mais une fois les princes partis, il s'écria, avec une violence extraordinaire : « Ah! ils se sont figuré qu'ils allaient m'enseigner une nouvelle foi, mais ce n'est pas à des questions de doctrine que nous allons nous arrêter. On veut que nous tirions l'épée : eh bien! nous verrons qui sera le plus fort. » L'empereur ne tarda pas du reste à constater combien réelle était la défaite qu'il avait essuyée. Ayant sollicité l'appui des états allemands contre les Turcs, qui menaçaient l'Autriche, la plupart refusèrent de lui accorder aucun secours jusqu'à ce que la paix religieuse eût été rétablie.

(A suivre).

En Chine.

(Tiré de *One of China's Christians*, par G. H. T.)

(Suite).

Un de ses amis, un citadin, l'aborda un jour en lui annonçant d'étonnantes nouvelles. Des étrangers, disait-il, étaient arrivés dans le voisinage et vendaient des livres religieux; ils parlaient d'un Dieu qu'ils appelaient le Dieu vivant et vrai et qui, selon eux, pardonnait les péchés. Pour lui-même, l'ami n'avait pas trop bonne opinion de ces gens-là; mais, pensant que Fan serait peut-être désireux de connaître leurs doctrines, il lui apportait un petit traité, reçu de la main d'un des prédicateurs.

Fan n'hésita pas longtemps. Cette nouvelle religion méritait d'être étudiée. Les étrangers, disait-on, avaient quitté Hung-Tung pour aller s'établir dans une autre ville importante, située plus au sud. S'y rendre n'était l'affaire que d'une journée de voyage. Fan se décida à aller voir pour lui-même et à s'enquérir plus exactement quant à la portée de ces doctrines étranges.

Mais avant de se mettre en route, notre homme prépara un présent. Ceci était, pensait-il, d'une importance capitale. Comme Fan n'était pas riche, il lui fallut un certain temps pour arriver à rassembler une somme convenable. Puis il s'agissait de vaincre l'opposition de ses parents et de ses amis, et d'organiser le travail de la ferme pendant son absence. Enfin tous les obstacles furent écartés; Fan prit congé de sa femme et de ses enfants et se mit en route pour la ville de Ping-Yang.

Il n'eut pas de peine à découvrir le domicile des étrangers, mais ce jour-là les missionnaires étant

occupés ailleurs, Fan fut reçu par des chrétiens chinois qui lui firent les honneurs de la maison et écoutèrent ses récits avec bienveillance. Bientôt un lien sympathique se forma entre ces hommes, nés dans la même province et parlant le même langage. Les nouveaux amis de Fan semblaient comprendre à merveille les difficultés de leur hôte et trouvaient des réponses à la plupart des questions qu'il leur posait. De leur côté, ils parlaient à Fan des nombreux Chinois qui avaient accepté les nouvelles doctrines, entre autres un savant, disciple de Confucius, nommé Hsi, qui déjà était un vrai conducteur parmi les chrétiens. Ceci étonna vivement Fan qui ne s'attendait pas à trouver des hommes cultivés parmi les adeptes de la religion nouvelle.

Enfin les missionnaires parurent. Ils portaient le costume chinois et s'exprimaient avec aisance dans la langue du pays. Ils accueillirent Fan avec une grande cordialité et se mirent à lui parler aussitôt de la vie éternelle, du pardon des péchés et du grand salut que Christ nous a acquis en mourant sur la croix. Mais leurs discours semblaient mystérieux et incompréhensibles à leur auditeur; il ne pouvait en saisir la portée. L'heure avançait, il fallait partir.

Malgré une cordiale invitation à prolonger sa visite, Fan prit congé, promettant de revenir un autre jour. Son cœur était lourd; il se sentait amèrement déçu.

Comme il gagnait la porte, un soldat converti, nommé Chang, l'arrêta.

« Ne partez pas ainsi, s'écria-t-il, en le retenant par la manche de sa robe. C'est à peine si vous avez entendu les premiers mots de la merveilleuse doctrine. Venez avec moi; je vous mènerai chez Hsi. Il demeure dans le village de Western Chang, à quelques kilomètres d'ici. Il sera charmé de vous voir. »

(A suivre.)

Retour.

Un voyageur lassé, non loin de sa patrie,
 Par ses ardents désirs gévance le moment
 Qui verra son retour à la terre chérie,
 Au sein de sa famille où le repos l'attend.

Oh ! qu'il est réjoui lorsque le jour arrive
 Où tout s'apprête enfin pour cet heureux retour :
 De son pays bientôt il va toucher la rive
 Et revoir tous les siens, objets de son amour.

Rachetés du Seigneur, bienheureux que nous sommes,
 Pour nous le vrai repos n'est pas en ces bas lieux.
 Ne vivons donc jamais comme vivent les hommes,
 Mais attendons toujours Jésus qui vient des cieux.

Tournons donc nos désirs vers le jour qui s'avance ;
 Appelons, avec foi, Celui qui vient bientôt,
 L'objet de notre amour et de notre espérance.
 De notre vrai bonheur il garde le dépôt.

Nous t'attendons, Jésus, de la gloire suprême :
 Nous sommes étrangers, voyageurs ici-bas.
 Pour enlever les tiens, tu reviendras toi-même,
 Ton retour est certain et tu ne tardes pas.

Quel instant désiré que celui qui s'apprête,
 Où glorieux, du ciel, Seigneur, tu descendras !
 Ah ! quel moment béni, ah ! quel beau jour de fête
 Quand pour toujours enfin vers toi tu nous prendras !

Le bonheur est parfait, l'allégresse profonde !
 Enfin je te verrai, bien-aimé Rédempteur !
 Sur toi seul, ô Jésus, tout mon espoir se fonde ;
 Tu combleras alors les désirs de mon cœur.

Réponses aux questions du mois de février.

1° Le tabernacle. (Nombres II, 2.)

2° Devant le tabernacle. (Nombres III, 38.)

3° Nombres III, 41 ; 1 Pierre II, 5, 9.

4° Il devait s'abstenir de boisson forte, laisser croître ses cheveux, être consacré à l'Éternel. (Juges XIII, 7 ; 1 Samuel I, 11.)

5° Le quatorzième jour du premier mois. Le quatorzième jour du second mois. (Nombres IX, 3, 11 ; 2 Chroniques XXX, 15.)

6° L'arche. (Nombres X, 33.)

Questions pour le mois de mars.

A lire : Nombres XI-XXI

1° Combien de fois dans ces chapitres est-il question de murmures, et combien de fois voyons-nous Moïse prier ?

2° Définir en quelques mots d'après ces chapitres le caractère de Moïse.

3° Quel souvenir Caleb garda-t-il de Hébron ? (Josué.)

4° Quel type frappant du Seigneur Jésus relevez-vous dans votre lecture ? Citez à l'appui un verset de l'évangile de Jean.

5° Contre qui furent livrées les batailles de Jahats et de Édréhi ?

6° Quels hommes de Dieu épousèrent des femmes étrangères ?

N. B. — Nous rappelons à nos jeunes lecteurs que toute réponse, pour être valable, doit être appuyée par un verset de la Bible.

Ils peuvent commencer à nous envoyer leurs réponses à n'importe quel moment de l'année.



Alfred.

« Papa, viens à la réunion avec moi ce soir, » suppliait le petit Alfred.

« Non, mon garçon, j'y suis allé une fois pour te faire plaisir et depuis tu ne m'as jamais laissé une minute de repos. »

« Mais, papa, une fois n'est pas assez. Tu sais que j'y suis allé bien souvent avant de comprendre que Jésus m'aime et qu'il a porté mes péchés. »

« Voyons, Alfred, quels péchés as-tu à porter, je t'en prie? Ta mère et moi pouvons dire qu'il n'y a pas dans tout le village de plus gentil garçon que toi. Là, va vite, mon petit; peut-être que je t'accompagnerai dimanche prochain. »

Alfred dut se contenter de cette demi-promesse et il s'éloigna tout triste, eu se rappelant combien il

avait déjà reçu d'assurances semblables, qui n'avaient amené aucun résultat.

Alfred était l'enfant chéri de ses parents; ils avaient longtemps désiré avoir un fils et quand Dieu le leur avait enfin envoyé, il se trouva seul à la maison, sa sœur, de bien des années plus âgée que lui, ayant déjà quitté son village natal. Son père, un ouvrier de campagne, cherchait sans cesse, dans la mesure où ses moyens le lui permettaient, à satisfaire tous les désirs de son fils, et sa mère ne savait rien refuser au charmant blondin, qu'elle chérissait comme la prunelle de ses yeux.

Ils jouissaient ainsi du don que Dieu leur avait fait, mais sans connaître la Source de tous les biens, et aucun accent de louanges ne montait de leurs cœurs vers le Seigneur. Cependant le Dieu auquel ils ne pensaient pas, aimait leur fils bien plus qu'ils ne le faisaient eux-mêmes; et tandis qu'ils ne cherchaient qu'à rendre l'enfant heureux ici-bas, le Seigneur attirait doucement ce jeune cœur vers des joies plus hautes et plus pures et lui montrait les perfections du Jésus-Christ, Celui qui est « plus beau que les fils des hommes. »

Le travail de la grâce dans l'âme d'Alfred se fit si graduellement que personne n'aurait pu dire quand il fut converti. Dès sa plus tendre enfance, il aimait à entendre parler du Seigneur Jésus; et à mesure qu'il grandissait, il fréquentait volontiers l'école du dimanche et les réunions où il pouvait apprendre quelque chose de Christ. A l'âge de douze ans, il avait confessé Jésus comme son Sauveur, car la bonne semence avait germé dans son cœur et portait du fruit en abondance. Son grand désir était de parler à d'autres du trésor qu'il possédait et Alfred demanda à avoir une classe dans l'école du dimanche.

Les moniteurs ne purent résister aux supplications de l'enfant, et, malgré sa jeunesse, on lui confia un groupe de « petits. » C'était touchant de voir le jeune garçon, entouré de ses élèves, leur parlant avec un profond sérieux de l'amour de Christ qui dépasse toute connaissance.

Mais une heure par semaine consacrée au service du Maître, ne satisfaisait pas encore le cœur ardent de l'enfant. Il avait remarqué aux réunions du soir de jeunes garçons de son âge qui, n'ayant jamais appris à lire, ne prenaient que peu d'intérêt à la Parole de Dieu ou aux cantiques que l'on chantait. Alfred, qui en jouissait si profondément lui-même, se dit qu'il devait faire quelque chose pour venir en aide à ses camarades. Il s'adressa donc à son père.

« Papa, permets-moi d'inviter quelques garçons à venir ici le soir ; je veux leur apprendre à lire ; c'est si triste de voir qu'ils ne peuvent suivre ni dans la Bible, ni dans le livre de cantiques. »

« Tu n'y penses pas, mon garçon ! Un tas de gamins apporterait trop de saleté dans la maison ; ta maman ne serait pas contente. Tu devrais les rassembler dans la salle des réunions, si tu y tiens absolument. »

« Mais, papa, nous ne pouvons rien faire dans l'obscurité, et je sais qu'on n'allumerait pas les lampes exprès pour nous. Maman dit que le bruit et la poussière ne l'ennuieront pas du tout, si seulement tu es d'accord. »

« Eh bien ! fais comme tu voudras, mon petit, pourvu que tu sois content. C'est un drôle de goût, tout de même, de te faire maître d'école, quand tu pourrais l'amuser toute la soirée. » Le père ne connaissait pas l'amour de Christ qui éteignait le cœur de son enfant.

Ainsi l'école du soir commença, et, sans aucun

doute, Alfred enseigna autre chose à ses élèves que la lecture toute simple.

Pendant trois ans, l'enfant travailla ainsi, gai et heureux tout le jour et n'ayant qu'un seul nuage dans son ciel — l'indifférence continuelle de ses parents quant aux choses de Dieu. Parfois le père, cédant aux prières d'Alfred, consentait à l'accompagner dans une réunion d'évangélisation; mais la mère, absorbée par les soins du ménage, trouvait toujours quelque excuse pour rester à la maison. Est-ce que Dieu demeurerait donc sourd aux prières de son jeune serviteur? Oh! non. Il allait les exaucer, mais d'une manière bien différente de celle qu'Alfred avait supposée.

C'était par un beau jour du mois de juillet. La maisonnette où habitaient Alfred et ses parents était baignée de lumière; le soleil dardait ses plus chauds rayons sur la campagne. Les abeilles elles-mêmes semblaient s'assoupir et bourdonnaient paresseusement autour des bouquets de chèvre-feuille qui ombrageaient le porche. La mère cependant, toujours active, allait et venait avec son entrain habituel, vaquant à ses occupations, sans paraître le moins du monde incommodée par la chaleur. Bientôt le gravier de l'allée grinça sous un pas léger et Alfred entra en coup de vent.

« Maman, dit-il, je cours vite en ville chercher une potion pour la voisine. La pauvre créature est plus mal ce matin et n'a personne à envoyer. Ça ne me prendra pas une demi-heure, si je me dépêche. »

« Tu auras bien chaud, mon petit, sur cette longue route poussiéreuse, mais il faut toujours que tu rendes service à quelqu'un. »

(A suivre.)

Histoire du peuple juif depuis la transportation à Babylone.

LE PROPHÈTE DANIEL. (Suite)

CHAPITRE IX.

La Parole.

La première année du règne de Darius, Daniel comprit, en lisant les écrits de Jérémie, que le temps de la captivité du peuple et de la désolation de Jérusalem était de soixante-dix années.

Daniel était un homme de Dieu qui profitait des deux grandes ressources données au croyant dans tous les temps : la *Parole de Dieu* et la *prière*. Nous l'avons vu en prière ; ici c'est de la Parole qu'il reçoit l'intelligence nécessaire pour discerner les temps où il se trouve. Il en est de même pour nous aujourd'hui, chers jeunes lecteurs. Dans les temps fâcheux où nous nous trouvons, nul ne peut reconnaître leur caractère et agir en conséquence, si ce n'est ceux qui demandent à Dieu la lumière, et qui la trouvent dans sa Parole. C'est ce que nous avons déjà remarqué à propos de l'Écriture sur la muraille, au festin de Belshatsar. Il est de toute importance de lire la Parole avec foi et prière. J'aime à croire que c'est ce que vous faites tous, mes chers enfants, afin d'être gardés du mal qui, sous toutes ses formes, envahit si facilement les jeunes cœurs. Ainsi vous pourrez résister aux artifices de tous genres que l'ennemi emploie de nos jours pour détourner les âmes de la vérité, en cherchant à amoindrir ou à nier l'autorité de la Bible.

Vous vous demanderez peut-être, chers enfants, comment Daniel pouvait connaître les écrits de Jérémie, ce prophète étant resté à Jérusalem dix-huit ans après Daniel. Nous apprenons que c'est dans

L'année qui suivit la transportation de Daniel, que Jérémie apprit combien de temps le peuple serait retenu captif à Jérusalem. (Lisez Jérémie XXV, 1, et Daniel I, 1.) Puis, sept ans plus tard, soit après la transportation de Jéconias, nous lisons en Jérémie XXIX, que ce prophète envoie aux captifs à Babylone un message que l'Éternel leur adressait spécialement et dans lequel il était dit : « Lorsque soixante-dix ans seront accomplis pour Babylone, je vous visiterai, et j'accomplirai envers vous ma bonne parole, pour vous faire revenir en ce lieu » (1). C'est ainsi que, par les soins de Dieu qui avait envoyé des paroles d'encouragement à ces pauvres captifs, Daniel avait eu connaissance de cette prophétie.

La prière de Daniel.

Au lieu de se laisser aller à des transports de joie en voyant arriver la fin de la captivité, Daniel, pénétré des causes affligeantes qui l'avaient amenée, tourna sa face vers le Seigneur Dieu, est-il dit, « pour le rechercher par la prière et la supplication, dans le jeûne, et le sac, et la cendre. » (Verset 3.)

Nous voyons là, chers lecteurs, l'effet profond que produit la Parole de Dieu sur le cœur et la conscience d'un homme pieux. Puissions-nous tous être pénétrés aussi profondément du sérieux des Écritures, lorsque nous nous plaçons devant elles !

Daniel s'identifie avec le peuple, confesse la méchancelé, l'iniquité, qui avaient amené les jugements de Dieu dont il reconnaît la justice, comme s'il eût été personnellement coupable des péchés commis. Il dit : « Nous avons péché, nous avons commis l'iniquité, nous avons agi méchamment, nous nous sommes rebellés, et nous nous sommes détournés

(1) Lisez en entier ce chap. XXIX de Jérémie.

de tes commandements et de tes ordonnances ; et nous n'avons pas écouté les serviteurs les prophètes... » Ce peuple coupable était le peuple de Dieu, dont Daniel faisait partie ; il ne veut donc pas ou être séparé dans son triste état lorsqu'il s'agit de le confesser, pas plus qu'il n'avait voulu participer aux péchés qui avaient amené les châtements.

Il confesse le péché des rois, des princes, de tout le peuple de Juda, et même de tout Israël, car, pour Dieu et le prophète, Israël était toujours vu dans son unité. Ils avaient transgressé la loi, n'écoutant pas la voix de Dieu, de sorte qu'ils étaient atteints par tout ce dont cette loi les menaçait. (Lisez Lévitique XXVI, et Deutéronome XXVIII.) Daniel confesse qu'ils n'ont pas imploré l'Éternel pour revenir de leur iniquité et comprendre la vérité. Puis il supplie Dieu de détourner sa colère de Jérusalem et du peuple qui sont en opprobre au milieu des nations à cause de leurs péchés, et de faire luire sa face sur son sanctuaire désolé, faisant valoir que cette ville est appelée de Son nom. Les motifs qu'il présente ne sont autres que la gloire du grand nom de Dieu. Il termine cette touchante confession en disant : « Seigneur, écoute ; Seigneur, pardonne ; Seigneur, sois attentif et agis ; ne tarde pas, à cause de toi-même, mon Dieu ; car la ville et ton peuple sont appelés de ton nom. » (Versets 1-19.)

Réponse à la prière.

La réponse à une prière qui n'a en vue que la gloire de Dieu et le bien de son peuple est assurée pour Daniel, et elle ne se fait pas attendre. Mais quelle réponse, chers enfants, et quelle merveilleuse révélation nous y trouvons ! Comme nous l'avons vu dans les chapitres précédents, la réponse ou l'explication donnée au prophète, va jusqu'à la fin. On au-

rait pu penser que Dieu allait entretenir Daniel du retour imminent du peuple à Jérusalem et des bénédictions dont il jouirait. Au contraire. La bénédiction n'était plus possible sur le pied de l'obéissance à la loi. Le peuple est bien rentré dans son pays, comme l'avait annoncé Jérémie ; mais ce ne fut que pour rejeter son Messie, par lequel seul la bénédiction aurait pu lui être accordée. La réponse montre à Daniel que la ville serait rebâtie ; que le Messie viendrait à un temps déterminé ; mais qu'au lieu de régner, il serait rejeté, et que, jusqu'à la fin, il n'y aurait que désolation pour ce malheureux peuple qui ajouterait à ses forfaits le crime inouï de mettre à mort le fils de David, lorsqu'il se présenterait en grâce.

Voyons un peu quelques détails de cette triste, mais intéressante réponse.

Lé prophète parlait encore, lorsqu'il vit l'ange Gabriel volant avec rapidité, et venant à lui pour lui dire : « Daniel, je suis maintenant sorti pour éclairer ton intelligence. Au commencement de tes supplications la parole est sortie, et je suis venu pour te la déclarer, car tu es un bien-aimé. Comprends donc la parole, et sois intelligent dans la vision. » (Versets 21-23.)

Combien il est vrai que si nous demandons quelque chose selon la volonté de Dieu, il nous écoute (1). Ce dut être bien encourageant pour Daniel de s'entendre appeler « un bien-aimé, » et de recevoir, à ce titre, les révélations divines. Le Seigneur dit à ses disciples : « Je vous ai appelés amis, parce que je vous ai fait connaître tout ce que j'ai ouï de mon Père (2). »

(A suivre).

(1) 1 Jean V, 14-15.

(2) Jean XV, 14-15.

RÉPONSES AUX QUESTIONS SUR L'ÉTUDE
BIBLIQUE DU MOIS DE MARS.

- 1^o L'empire médio-perse et l'empire grec.
- 2^o Le partage de l'empire d'Alexandre entre quatre de ses généraux.
- 3^o En Syrie. — Antiochus Épiphanie.
- 4^o L'Assyrie.

QUESTION :

1^o Quelles sont les deux grandes ressources du croyant ?



En Chine.

(Tiré de *One of China's Christians*, par G. H. T.)

(Suite).

Enchanté de cette proposition, Fan n'hésita pas à l'accepter, et voilà nos deux compagnons se mettant en route à travers la plaine, dans la direction de la montagne. Chemin faisant, Chang expliquait à son nouvel ami quel était l'homme qu'ils allaient rencontrer. Fan écoutait avec satisfaction. Un savant, un disciple de Confucius, un prédicateur populaire ! Sûrement avec cet homme-là il ne tarderait pas à s'entendre. De plus, Fan ne portait-il pas avec lui le meilleur des talismans, une bourse bien garnie ?

Assis dans la salle de réception de Hsi, Fan se sentait tout à fait à son aise. Il est vrai qu'il ne voyait, suspendues aux murs, ni devises, ni images dédiées aux dieux. La salle ne contenait ni idoles,

ni cassolettes où brûlait l'encens, ni tablettes votives. Au lieu de ces choses, il remarquait des rouleaux portant des inscriptions qu'il ne pouvait comprendre. Sans doute des citations tirées des classiques chrétiens. Et réfléchissant à tout cela, Fan attendit patiemment l'apparition de son hôte.

Avant par Chang des circonstances de nouvel arrivant, Hsi reçut l'étranger avec cordialité et le pria de passer la nuit sous son toit, afin qu'ils eussent le temps de parler à leur aise des sujets importants qui les intéressaient tous deux.

Cette demande enchantait Fan, sans du reste lui causer le moindre étonnement. Il ne s'attendait pas à moins. Dans ce moment, il se sentait à son désavantage, Hsi ne lui ayant laissé aucune occasion de présenter l'argent dont il s'était muni. Mais évidemment il n'était pas le seul qui fût venu là pour apprendre. D'autres hommes, qui paraissaient être des familiers de la maison, allaient et venaient dans le vestibule. Mais il n'était pas probable qu'aucun de ces disciples eût apporté une aussi belle somme que celle que lui, Fan, s'appropriait à présenter. Se sentant ainsi maître de la situation, Fan ne se hâtait nullement, attendant le moment propice.

Enfin, abandonnant d'autres devoirs, Hsi engagea son hôte à le suivre dans une chambre écartée, et alors Fan sortit des replis de sa robe la somme qu'il tenait en réserve et la présenta au chrétien, en s'excusant de la petitesse de son offrande. Comprenant la situation en un clin d'œil, Hsi protesta :

« Quoi ! vous imaginez-vous que la grâce de Dieu puisse être achetée avec de l'argent ? Vous devez vous repentir sur-le-champ, afin que vos péchés vous soient pardonnés et que votre cœur soit renouvelé par la foi aux vérités du Sauveur. »

Surpris et perplexe, Fan reprit son argent et pria

son ami de lui expliquer comment et sous quelles conditions il pourrait embrasser la religion chrétienne. Une pareille question demandait une réponse détaillée. Hsi retint donc son hôte auprès de lui pendant quelques jours.

Leurs entretiens furent longs et sérieux. Fan avait soif d'apprendre et il saisit la vérité avec une clarté extraordinaire. Enfin, sentant qu'il en avait dit assez, Hsi se leva de son siège, s'approcha de Fan, et posant ses mains sur sa tête, se mit à prier pour lui en silence.

« Alors, raconta Hsi, le cœur de Fan sembla se fondre. Il sanglotait à haute voix tout en rendant grâces à Dieu. Ceux qui étaient présents s'en alarmèrent, mais je les rassurai, en disant : Ne vous effrayez pas ; c'est la puissance du Saint-Esprit agissant en lui. »

L'avenir montra qu'il avait raison.

Le lendemain matin, à son réveil, Fan manifesta de nouveau une grande joie et confessa qu'il était un croyant.

« Je comprends enfin, s'écria-t-il ; les idoles ne sont que fausseté et mensonge. Notre Père céleste est le Dieu vivant et véritable, et Jésus est le seul Sauveur. »

Hsi l'engagea à rester encore auprès de lui pendant quelques jours, afin qu'il se familiarisât avec la prière et avec les enseignements de la doctrine chrétienne ; mais bientôt Fan voulut partir, rempli qu'il était du désir de porter la bonne nouvelle aux siens. En s'en retournant, il passa par la ville afin de revoir les missionnaires qui lui remirent un Nouveau Testament et l'invitèrent à revenir dès qu'il le pourrait. Fan promit de le faire, espérant engager quelques-uns de ses amis à l'accompagner. Il s'attendait à rencontrer de l'opposition parmi les siens,

sans doute; mais il était persuadé qu'avec le temps, ils accepteraient, eux aussi, l'honneur du salut. Hélas! il se doutait bien peu de ce qui l'attendait.

Vers le soir il atteignit l'entrée de son village et aperçut de loin la ferme où il avait laissé sa femme et ses enfants quelques jours auparavant. Mais que se passe-t-il donc? Personne ne vient à sa rencontre; personne ne répond à son salut; les voisins paraissent l'éviter. L'air semble lourd, le ciel même se fait menaçant. Quelque malheur doit être arrivé. Il perçoit un son lointain de pleurs et de gémissements; le bruit devient plus distinct à mesure qu'il s'approche de sa demeure. C'est chez lui qu'on se lamente ainsi!

Hélas! ce n'est que trop vrai. La réalité dépasse en horreur ses pires appréhensions. Durant son absence, son fils, un petit garçon plein de force et de santé, a été déchiré par un loup affamé! Il ne peut croire à pareille calamité. Mais tandis que le pauvre homme cherche à comprendre l'étendue de son malheur, sa femme et ses parents déversent sur sa tête toute leur indignation.

« Voilà, disent-ils, la conséquence de ton péché. Les dieux sont irrités; quoi de plus naturel? Tout avait bien été dans la maison jusqu'au jour où tu as commencé à t'occuper de ces nouvelles idées. La religion de tes pères n'était-elle pas assez bonne pour toi? Et fallait-il encore qu'un pauvre innocent souffrit à cause de ta folie et qu'une mère eût le cœur brisé? Quant à toi, tu n'as que ce que tu mérites. Du reste, dès le commencement, nous t'avons averti que tu t'engageais dans une mauvaise voie. »

(A suivre).



Les deux pommiers.

(Aux jeunes croyants)

II

Dans le voisinage de notre demeure se trouve un grand verger, planté d'arbres fruitiers de toutes sortes. Dans le nombre, il y a deux jeunes pommiers l'un à côté de l'autre. Je suivais leur développement avec un intérêt particulier. C'est avec plaisir que je les voyais grandir et étendre en tous sens leurs branches flexibles. Croissant dans un bon terrain et copieusement arrosés, ils promettaient, avec le temps, de prospérer et de donner des fruits abondants et savoureux.

Quel ne fut pas mon étonnement de voir l'un de ces arbres cesser de prospérer, tandis que l'autre, placé dans les mêmes conditions, continuait à se développer à merveille. Qu'est-ce qui empêchait la croissance du premier? Je m'en approchai un jour, l'examinai et découvris la cause du mal : c'était un vilain chancre qui l'avait attaqué depuis un certain temps déjà, et qui menaçait de s'étendre. Il absorbait la sève de l'arbre et entravait ainsi d'une manière fatale sa prospérité.

Ce pommier m'a donné une leçon, ou plutôt Dieu me l'a donnée par son moyen. J'aimerais, chers jeunes lecteurs, vous en faire part, dans l'espoir qu'elle vous sera utile.

. . .

Vous avez probablement été en rapport, d'une façon ou de l'autre, avec d'anciens croyants ; n'avez-vous pas été frappés de voir quelle était leur piété et leur fidélité au Seigneur? Ayant été amenés à la

connaissance du Père, comme les fidèles de Thessalonique, ils vivaient, comme eux, journellement aussi dans son intimité et douce communion; se nourrissant avec soin de la bonne Parole de Dieu par laquelle ils avaient été engendrés, ils pouvaient dire, comme le Psalmiste : « J'ai caché ta parole dans mon cœur, afin que je ne pêche pas contre toi. » (Psaume CXXIX, 11.) Leurs cœurs étaient tournés franchement vers le Seigneur pour la suivre et le servir : ils n'avaient qu'une pensée, celle de glorifier Celui qui les avait sauvés et amenés à Lui.

Ils ne se contentaient certes pas de savoir que leurs péchés étaient pardonnés et d'avoir été amenés, par la grâce de Dieu, à faire partie de sa famille; mais ils sentaient, d'une façon particulière, le besoin de glorifier, par leur marche ici-bas, celui auquel ils appartenaient et qui les avait tant aimés.

Ayant le sentiment habituel de leur profonde faiblesse, ils avaient aussi constamment recours à la grâce et à la force si nécessaire de leur Seigneur et Sauveur. C'étaient — selon l'expression de l'Écriture — des arbres verdoyants et fertiles plantés près des eaux courantes : « Béni l'homme, » est-il écrit, qui se confie en l'Éternel, et de qui l'Éternel est la confiance! Il sera comme un arbre planté près des eaux; et il étendra ses racines vers le courant; et il ne s'apercevra pas quand la chaleur viendra, et sa feuille sera toujours verte; et dans l'année de la sécheresse il ne craindra pas, et il ne cessera de porter du fruit. » (Jérémie XVII, 7-8.) Et encore : « Bienheureux l'homme... qui a son plaisir en la loi de l'Éternel, et médite dans sa loi jour et nuit! Et il sera comme un arbre planté près des ruisseaux d'eaux, qui rend son fruit en sa saison, et dont la feuille ne flétrit point; et tout ce qu'il fait prospère. » (Psaume I, 1-3.)

D'où vient qu'il y a, hélas ! entre leur témoignage et le nôtre, une différence aussi grande ? Le pommier dont je vous ai parlé m'a rappelé la chose : nous nous sommes malheureusement laissés attaquer d'un chancre plus terrible que celui de notre arbre et qui a pour effet de nous faire dépérir spirituellement : c'est l'amour du monde et des choses qui sont dans le monde.

L'apôtre Jean dit (Jean I, 14-17) : « Je vous ai écrit, jeunes gens, parce que vous êtes forts, et que la Parole de Dieu demeure en vous, et que vous avez vaincu le méchant. »

Combien il est précieux de constater un état aussi prospère ! N'en était-il pas ainsi pour bon nombre d'entre vous, chers jeunes lecteurs ? et d'où vient qu'au lieu d'aller en s'accroissant, il a fatalement périclité ? Nous avons oublié, d'une façon coupable, cette recommandation si importante : « N'aimez pas le monde, ni les choses qui sont dans le monde » : l'amour du monde, tel est le chancre qui a arrêté court notre développement spirituel et nous a, pour ainsi dire, fatalement étiolés.

Reconnaissons-le franchement, nous jugeant, à cet égard, sans tarder. Soyons d'accord avec Celui qui veille sur nous pour nous bénir, et revenons de cœur à Lui ! Le jardinier diligent enlève le premier chancre qu'il aperçoit, et souvent le mal guérit presque complètement. Alors l'arbre reprend sa vigueur première et se couvre, avec le temps, de fleurs et de fruits.

Ne l'oubliez pas, chers jeunes amis, « si quelqu'un aime le monde, l'amour du Père n'est pas en lui, » parce que le Père et le monde sont en opposition directe l'un avec l'autre. Il est écrit : « N'aimiez pas le monde, » ce vaste système formé et arrangé par Satan, son prince, depuis la chute, et dirigé par lui pour s'opposer à Dieu et à l'accomplissement de ses

desseins. Comment serait-il possible, à un enfant bien élevé, de trouver son plaisir dans la compagnie des ennemis de son père et de jouir en même temps de l'affection de ce dernier ? Il jouira de l'amour de son père en faisant ce qui lui est agréable, en lui obéissant.

Nous lisons ensuite (Jean II, 15) : « N'aimez pas... les choses qui sont dans le monde. » Nous pourrions nous demander de quelles choses il est ici question. L'explication se trouve dans le passage suivant : « tout ce qui est dans le monde, la convoitise de la chair, la convoitise des yeux, et l'orgueil de la vie, n'est pas du Père, mais est du monde. » Prenons garde à cette solennelle et double recommandation ! Il y a non seulement l'esprit du monde, sa manière de faire dont nous avons à être gardés, mais encore les choses qu'il renferme et par lesquelles Satan domine sur l'homme et le conduit à son gré.

Ces trois choses : la convoitise de la chair, la convoitise des yeux et l'orgueil de la vie, se sont formées par ses paroles mensongères dans le cœur d'Ève qui, abandonnant malheureusement la parole de Dieu, écouta celles du tentateur.

Délivrés par grâce de son pouvoir et de son influence, au prix du plus grand des sacrifices, voudrions-nous nous y replacer pratiquement ?

Pourrions-nous, en de telles conditions, jouir de l'amour du Père et lui être agréables ? Assurément pas !

Le danger est là pour chacun de nous ; évitons-le soigneusement en gardant nos cœurs de toutes les choses qui ne sont pas du Père : le Père nous conduit par son amour et nous fait jouir de lui-même pour notre joie et notre bénédiction parfaite. Satan domine sur l'homme, son esclave, par les convoitises et lui donne pour sa part le monde qui s'en va. A

L'ouïe de ces derniers mots, il nous semble entendre le glas funèbre d'un ensevelissement.

Gardons-nous donc de nous laisser guider par les tendances de notre propre cœur, de rechercher la satisfaction coupable de nos passions. Évitions ce que nos yeux, ouverts sur ce monde et ce qu'il renferme, peuvent nous faire désirer. Ne souhaitons point d'y occuper un certain rang, ni de nous élever au-dessus de ceux qui nous entourent.

Puisse le constant besoin de notre cœur être au contraire celui de nous appliquer avec ardeur à être agréables au Seigneur, à faire sa volonté en toutes choses ! C'est l'unique chemin de bénédiction pour nous et dans lequel nous pouvons glorifier, comme il en est digne, Celui que le Père a glorifié à sa droite. Il doit nous suffire d'avoir accompli notre volonté dans le temps de notre inconversion pour faire maintenant la volonté de Dieu, nous souvenant « que celui qui fait la volonté de Dieu demeure éternellement. »

Puissions-nous marcher dans cette voie joyeusement et avec des cœurs dévoués !

L. P.

Ciel étoilé.

Sous le ciel assombri s'endormait la montagne ;
 La brise se laissait.
 Dans l'air planait la paix qui toujours accompagne
 Un beau soir de juillet.

Le sinistre « Pleureur, » (*) masse rude et glacée,
 Devant moi se dressait.
 Silencieux et fier, surplombant la vallée.
 Dans l'ombre il sommeillait.

Les siècles ont passé sur sa tête chenue,
 Sur son front de rocher ;
 Il s'élève hautain jusqu'au sein de la nue
 Qui ne peut le cacher.

Mon regard hésitant cherchait à percer l'ombre,
 Sondant sa profondeur,
 Quand sur les noirs rochers, muraille abrupte et sombre,
 Paraît une lueur.

Elle est faible d'abord, puis soudain triomphante
 Elle chasse la nuit ;
 La lune, avec splendeur, se lève éblouissante,
 L'obscurité s'enfuit.

Les remparts escarpés du mont au front austère
 En sont illuminés.
 Les rochers, les sapins et la vallée entière
 Sont baignés de clartés.

(*) Sommité des Alpes valaisannes (3706 m.)

Une étoile a paru, puis bien d'autres encore.
 L'azur illimité
 Resplendit maintenant; une nouvelle aurore
 Luit dans l'immensité.

Spectacle incalculable à mon âme il rappelle
 Un mystère plus grand ;
 Je pense à l'amour dont la source est éternelle,
 Le pouvoir tout puissant.

Dieu qui disait jadis, quand il créait le monde :
 « Que la lumière soit ! » et la lumière fut,
 A relui dans nos cœurs par la grâce profonde
 Du Seigneur Jésus-Christ, apportant le salut.

Sa divine clarté dissipa nos ténèbres ;
 La mort et le péché ne pèsent plus sur nous.
 C'en est fait pour jamais de leurs ombres funèbres,
 La lumière a paru ! Que ses rayons sont doux.

Océan de clarté ! radieuse lumière !
 Amour pur et parfait, resplendissant des cieux !
 Conduis-nous, pèlerins, qui traversons la terre,
 Attendant du Sauveur le retour glorieux !

M. R.



Réponses aux questions du mois de mars.

1^o Marmures : Nombres XI, 1. Verset 4. Ch. XIV, 1-5. XVI, 3, etc. Versets 41-42. XX, 2-5. XXI, 3. Versets 4, 5. — Six prières de Moïse : XI, 2. Versets 11, etc. XII, 13. XIII, 13-19. XVI, 22. XXI, 7.

2^o Moïse était très doux, plus que tous les hommes. (Nombres XII, 3.)

3^o Jésus XIV

4^o Nombres XXI, 8 ; Jean III, 14.

5^o Jahats, contre Sïhon, roi des Amoréens. (Nombres XXI, 23-24.) Edréhi, contre Og, roi de Basan. (v. 33.)

6^o Joseph. (Genèse XLI, 45) ; Moïse (Nombres XII) ; Samson (Juges XV, 6) ; David (2 Samuel III, 3) ; Salomon (1 Rois XI, 4.)

Questions pour le mois d'avril.

A lire : Nombres XXII-XXXI

1^o Trouvez dans le Nouveau Testament trois mentions de Balaam. Comment mourut cet homme ?

2^o Laquelle de ses prophéties montre Israël comme un peuple *séparé* des autres ? Laquelle le montre comme un peuple *justifié* ? Laquelle le montre comme un peuple *béni* ?

3^o Quelle prophétie de Balaam a trait à Christ ?

4^o Quel fut le sort des fils de Coré ?

5^o Que devinrent-ils dans la suite et quel Psaume a été écrit pour eux ?

6^o Qui était Phinées et quel rôle joua-t-il dans ces chapitres ?



Le port de Tyr.

Tyr. (1)

La *Bonne Nouvelle* a entretenu récemment (2) ses lecteurs des prophéties relatives à Tyr et des jugements que Dieu fit tomber sur cette ville, à cause de son orgueil et des péchés sans nombre dont elle s'était rendue coupable. Il vaut la peine de revenir sur son histoire et de voir ce que la Parole de Dieu nous apprend à son sujet.

Tyr se trouvait en Phénicie, pays situé au nord de

(1) Nous engageons nos lecteurs à chercher attentivement dans leur Bible *tous* les passages cités dans cet article, soit ceux auxquels ils sont simplement renvoyés, soit même ceux qui sont reproduits tout au long, cela afin de voir comment ils se rattachent à ceux qui les précèdent et les suivent.

(2) Voir *Bonne Nouvelle* 1905, pages 63 à 66

la Palestine et resserré entre la montagne du Liban et la mer. Construite primitivement sur la côte, elle ne tarda pas à occuper encore une île, séparée de la ville ancienne par un chenal d'environ un kilomètre de largeur. On comprend ainsi l'expression : « habitants de l'île, » employée deux fois par Ésaïe à l'adresse des Tyriens. (Chap. XXIII, 2, 6.) Ézéchiel dit de même : « Tyr, qui demeure aux avenues de la mer » (XXVII, 5), et, en parlant du prince de Tyr : « Tu as dit... Je suis assis... au cœur des mers. » (XXVIII, 2.) Faute d'espace, les maisons, serrées les unes contre les autres, avaient toutes sept à huit étages. Deux ports, aujourd'hui ensablés, contenaient à peine les innombrables vaisseaux de la commerciale cité. Cependant, jusqu'à l'époque de Nébucadnetsar, la vieille Tyr demeura toujours la ville principale. Dans l'enceinte de ses murs énormes, dont la hauteur atteignait quarante-cinq mètres, se dressaient des monuments splendides, qui tous ont disparu, mais dont la renommée est parvenue jusqu'à nous : tel ce temple du dieu Melkarth où se trouvaient, disait-on, deux colonnes, l'une d'or pur, l'autre d'émeraude, qui, même la nuit, brillaient d'un vif éclat. Et de fait, la « beauté » de Tyr est une des choses qui frappent le plus les prophètes, appelés à prononcer sur elle les châtiments qu'elle s'attira par son arrogance et son impiété.

De bonne heure, les Tyriens se hasardèrent sur la mer. Très à l'étroit chez eux, ils se virent obligés de chercher fortune au dehors. Ils créaient ainsi, en pays étrangers, des comptoirs ou colonies qui conservaient avec la Phénicie des rapports étroits, alimentaient son commerce et lui servaient d'intermédiaire avec des peuples lointains.

Les superbes forêts du Liban fournissaient en abondance des bois excellents pour la coque des

navires ; la Bible parle souvent des cédres qui couvraient les flancs de cette chaîne de montagnes.

C'est sur le Liban que Salomon fit couper le bois nécessaire à la construction du temple (1 Rois V) ; les Tyriens étaient réputés pour leur habileté à abattre les gros arbres. « Je sais, » fit dire Salomon à Hiram, « que tes serviteurs s'entendent à couper le bois dans le Liban. » (2 Chron. II, 8.) Outre les cédres, on trouvait encore sur ces montagnes des cyprès et du bois d'almuggim (peut-être bois de santal (1).

Les Tyriens n'excellaient pas moins dans l'art de construire des bateaux, aptes même à tenir la haute mer. Ces embarcations étaient à la fois solides et luxueuses. Le chapitre XXVII d'Ézéchiel nous les décrit avec une exactitude remarquable. Les bordages étaient de bois de cyprès, provenant du Senir (2), connu pour sa dureté et passant, chez les anciens, pour complètement inattaquable à la pourriture. On employait les cédres du Liban pour les mâts, les chênes de Basan (3) pour les rames. Les ponts ou les bancs, — détail frappant qui caractérise bien le luxe des Tyriens, — étaient d'ivoire, enchâssé dans du hui ; on tirait ce bois des îles de Kittim, nom qui paraît désigner l'île de Chypre ou bien, d'une manière collective, les îles et les côtes de la Méditerranée. On confectionnait les voiles en fin lin d'Égypte, qu'on se donnait même la peine de broder. Plusieurs passages

(1) Ce bois, très dur, est presque incorruptible ; il exhale en outre un parfum agréable.

(2) Le mont Senir, le même que l'Hermon (voir Deutéronome III, 9), est une sommité très élevée (2770 mètres), au nord de la Palestine.

(3) Le pays de Basan, situé à l'est de la mer de Galilée, était célèbre par sa fertilité et sa puissance. La Bible y fait de fréquentes allusions. Aujourd'hui, comme autrefois, cette contrée abonde en chênes superbes.

nous montrent le prix que l'on attachait à ces tissus égyptiens dont on a, de nos jours, retrouvé quelques échantillons enveloppant des momies et aussi fins que la mousseline. Sur le pont des navires, pour se mettre à l'abri de l'ardeur du soleil, on dressait des tentes, teintes en bleu ou en pourpre.

Quant aux hommes sages, à Tyr on ne considérait point comme tels ceux qui possédaient la vraie sagesse selon Dieu (voir Proverbes VIII, par exemple), ni même ceux que les hommes désignent en général comme sages : ainsi les savants, les inventeurs, les écrivains, etc. Non; les sages de Tyr dirigeaient ses navires, leur servaient de pilotes; en un mot, hélas! ils contribuaient, eux surtout, à réunir ces richesses dont s'enorgueillissait la ville et qui détournaient la population, de plus en plus, du vrai Dieu. « Ses négociants étaient des princes, ses marchands étaient les nobles de la terre. » (Ésaïe XXIII, 8.)

C'est qu'en effet la principale ressource de Tyr résidait dans son vaste commerce (1), qui s'étendait soit sur tout le bassin de la Méditerranée et même au delà, soit, sur terre, jusqu'aux contrées les plus lointaines que l'on connût alors. « Par les débouchés de tes marchés au delà des mers, » lisons-nous en Ézéchiel XXVII, 33, « tu as rassasié beaucoup de peuples; par l'abondance de tes richesses et de ton trafic tu as enrichi les rois de la terre. » Elle était « le marché des nations. » (Ésaïe XXIII, 3.)

Jadis vassaux des Égyptiens, les Phéniciens, une fois Tyr arrivée à l'apogée de sa puissance, profitèrent à leur tour de l'Égypte. « Sur les grandes eaux (c'est-à-dire la mer) la semence du Shikhor, la mois-

(1) Pour tous ces détails sur le commerce de Tyr, voir Ézéchiel XXVII, 12-25.

son du Nil, était son revenu. (1) » (Ésaïe XXIII, 3.) Tarsis, une ville d'Espagne, la fournissait de métaux : argent, cuivre et étain. Javan, c'est-à-dire la Grèce, ainsi que Tubal et Méséc, soit la Russie actuelle, lui apportaient de l'airain travaillé et entretenaient son marché d'esclaves. Ceux-ci provenaient aussi, hélas ! du pays d'I-raël. « Que me voulez-vous, Tyr et Sidon ? dit l'Éternel... Vous avez vendu aux fils de Javan (aux Grecs) les fils de Juda et les fils de Jérusalem, afin de les éloigner de leurs confins. » (Joël III, 6.) Juste punition sur le peuple de Dieu qui ne craignait pas de trafiquer avec les Tyriens, malgré tous les péchés qu'ils commettaient envers l'Éternel, et de leur fournir du blé de Minith (ville du pays d'Ammon), des pâtisseries, du miel, de l'huile et du baume. Ce dernier produit était propre à la Palestine, notamment au pays de Galaad (voir entre autres Jérémie VIII, 22 ; XLVI, 11 ; Genèse XXXVII, 25) ; on l'employait beaucoup en médecine à cause de ses propriétés adoucissantes. D'autres parfums encore abondaient sur le marché de Tyr, ainsi l'encens et la myrrhe que l'on faisait venir soit de la Grèce, soit de Rahma et de Sheba, à l'entrée du golfe Persique. D'une ville située vraisemblablement dans la même région et rommée Dedan, les Tyriens tiraient de l'ivoire, du bois d'ébène, des draps magnifiques. Les caravanes qui venaient de ces contrées lointaines traversaient la Syrie où elles se chargeaient de pierres précieuses et de fines étoffes. Quant aux étoffes de Mésopotamie — c'est le pays désigné par les villes de Charan, Canné et Éden — on les estimait à tel point que,

(1) Ce mot, qui signifie *noir* en égyptien, se retrouve en Jérémie II, 18, pour désigner le Nil. Il se rapporte sans doute au teint foncé des Égyptiens, dû à la chaleur intense qui règne dans leur pays.

pour ne pas les endommager pendant le transport, on les emballait dans des coffres de bois de cèdre. D'autres caravanes visitaient l'Asie Mineure et emmenaient de la Cappadoce, qu'Ézéchiel nomme Togarma, des chevaux et des mulets. Damas fournissait des vins estimés (1) et de la fine laine blanche. Kedar, dans la lointaine Arabie, entretenait avec Tyr un grand commerce de menu bétail. Si vaste était le trafic des Tyriens que leurs propres vaisseaux n'y suffisaient pas et qu'ils devaient recourir à ceux de Tarsis. (Ézéchiel XXVII, 25.)

L'industrie de Tyr n'avait pas moins d'importance. Au début de son règne, Salomon eut recours, lors de la construction du temple, au Tyrien Hiram (qu'il ne faut pas confondre avec le roi du même nom), homme « rempli de sagesse et d'intelligence, et de connaissance pour faire tous les ouvrages en airain. » (I Rois VII, 14.) C'est lui qui fit tous les ornements des colonnes, les grenades et l'ouvrage de lis, ainsi que la mer de fonte, les cuves d'airain et tous les ustensiles nécessaires au service du temple.

Tyr fabriquait encore nombre d'objets en métal dont on a retrouvé des échantillons, enfouis sous terre : des plats d'argent ciselés, des tasses d'argent, des aiguières, de la bijouterie, des anneaux pour la chevelure, des épingles d'argent, des pendants d'oreilles, des colliers. Sa poterie jouissait d'une réputation bien méritée, et l'industrie du verre avait pris chez elle une importance extraordinaire. Quant à la pourpre, Tyr en possédait pour ainsi dire le monopole. Les coquillages qui servaient à la préparer provenaient d'Elisha (Ézéchiel XXVII,

(1) Helbon (Ézéchiel XXVII, 18) est peut-être la ville actuelle d'Alep qui se trouve en Syrie, à peu de distance de l'Euphrate.

7), nom qui paraît désigner l'Élide sur la côte occidentale du Péloponnèse ; les coquillages à pourpre abondent aujourd'hui encore dans ces parages et l'on en trouve de vrais monceaux sur tout le littoral de la Phénicie : après les avoir utilisés, on les jetait au bord de la mer où ils ont fini, en s'accumulant, par former comme des dunes. La matière colorante tirée de ces coquillages valait, dit-on, son poids en argent. Ce qui lui donnait surtout son prix, c'étaient les nuances diverses qu'elle reflétait : d'abord jaunecitron, elle devenait verdâtre et ensuite, sous l'influence des rayons du soleil, elle passait au rouge et au violet.

Grâce à leur commerce si étendu et à leur florissante industrie, les Tyriens avaient amassé des richesses énormes ; l'argent était chez eux « comme de la poussière, et l'or comme la boue des rues. » (Zacharie IX, 3.) Cet or provenait du pays d'Ophir (1), avec lequel ils entretenaient des relations suivies. Pour s'y rendre, ils s'embarquaient sur la mer Rouge, que leurs matelots connaissaient (1 Rois IX, 27) ; le voyage aller et retour durait trois ans (1 Rois X, 22), et ils en rapportèrent, en une seule fois, à Salomon quatre cent cinquante talents d'or (2) (2 Chroniques VIII, 18) ; on tirait aussi, du pays d'Ophir, de l'argent, de l'ivoire, des singes et des paons.

(A suivre).



(1) Le pays d'Ophir est probablement l'Inde.

(2) Le talent d'or pouvant être évalué à fr. 150,000, on voit que 450 talents représentent la somme énorme de plus de 67 millions de francs.

Histoire du peuple juif
depuis la transportation à Babylone.

LE PROPHÈTE DANIEL. (Suite)

Le prince qui viendra.

La seconde moitié du verset 26 nous parle cependant de ce qui arrivera aux Juifs pendant ce long intervalle. Après avoir dit que le Messie n'aurait rien, nous lisons : « Et le peuple du prince qui viendra, détruira la ville et le lieu saint, et la fin en sera avec débordement; et jusqu'à la fin il y aura guerre, et un décret de désolation. » Le peuple dont il est question dans ce passage, est celui auquel les Juifs étaient assujettis lorsqu'ils rejetèrent le Sauveur en disant : « Nous n'avons point d'autre roi que César. » Ce sont donc les Romains. Ils marchèrent contre Jérusalem, la détruisirent et brûlèrent le temple, quarante ans environ après la mort du Seigneur. Depuis ce moment-là jusqu'à la fin, qui est bien proche, Jérusalem et le pays sont dans la désolation, et le peuple, dispersé par toute la terre, est méprisé et constamment persécuté. « Le prince qui viendra, » la petite corne du chapitre VII, est celui des Romains qui, sous la direction de Titus, détruisirent la ville et le lieu saint. Nous voyons ici ce que ce prince fera à la fin. (Verset 27.) Au lieu de détruire la ville, il fait alliance pour une semaine avec « la multitude, » c'est-à-dire les Juifs. C'est ici donc que notre dernière semaine prend place. Mais au milieu de la semaine, il fait cesser le sacrifice et l'offrande, et accomplit ce qui est dit au chap. VII, 25 (1). Il pense changer les saisons et la loi, elles

(1) Voyez la *Bonne Nouvelle* de Février 1906, page 28.

sont livrées en sa main pendant un temps, des temps et une moitié de temps, les trois ans et demi qui terminent les soixante-dix semaines, à la fin desquelles nous savons que le Seigneur doit arriver pour délivrer le résidu et pour anéantir ce terrible personnage.

Le désolateur.

La seconde partie du verset 27 annonce une chose qui ne concerne pas ce roi; mais qui arrive dans le même temps. Nous lisons : « Et à cause de la protection des abominations (ou idoles), il y aura un désolateur, et jusqu'à ce que la consommation et ce qui est décrété soit versé sur la désolée. » Une idole, pour Dieu, est une abomination; rien ne peut être plus atroce que de voir un démon mis à la place de Dieu. (Voyez I Corinthiens X, 20-22.) Aussi ce verset 27 nous dit que, parce que l'idolâtrie est établie dans le temple même à Jérusalem, et que les Juifs ont cherché par son moyen à être protégés, Dieu enverra un « désolateur » pour accomplir les jugements sur Jérusalem, qui est désolée depuis qu'elle a crucifié son roi. Ce désolateur, la petite corne du chapitre VIII, vient contre le peuple apostat, « quand les transgresseurs ont comblé la mesure de leur péché, » en acceptant l'idole établie par le prince de notre chapitre qui est la petite corne du chapitre VII. Nous retrouverons ce « désolateur, » appelé « roi du nord, » au chapitre XI, 40-45, et comme nous l'avons déjà dit, c'est l'Assyrien d'Ésaïe.

Nous voyons donc dans ce chapitre que la réponse à la supplication de Daniel relativement à la ville et au peuple (verset 19), au lieu de prédire ce qui allait s'accomplir à la rentrée immédiate du peuple en Judée, fait connaître qu'il s'écoulera quatre cent quatre-vingt-dix ans jusqu'à l'établissement de la bénédiction millénaire pour le peuple, mais qu'a-

près quatre cent quatre-vingt-trois ans de cette période, le Messie serait rejeté ; que la conséquence en serait la destruction de la ville et un décret de désolation pendant un temps indéterminé qui se terminerai t par la dernière semaine d'année ; que la seconde moitié de cette semaine, soit trois ans et demi, serait un temps de terrible affliction pour le résidu et que, pendant ce temps-là, un autre personnage viendrait consommer les jugements de Dieu sur le peuple apostat.

J'espère, chers jeunes lecteurs, que vous avez bien compris que tout le temps que l'Église est sur la terre se trouve intercalé entre les quatre cent quatre-vingt-trois ans et les sept dernières années qui précèdent l'établissement du règne de Christ. Mille neuf cents ans de cet intervalle sont bientôt écoulés ; au début de ce temps, le Seigneur dit : « Je viens bientôt » (1). Mille ans sont devant lui comme un jour et un jour comme mille ans. Le Seigneur est donc bien près de venir chercher son Église pour régner avec elle. Est-ce que tous mes jeunes lecteurs attendent le Seigneur aujourd'hui ?

(A suivre.)

RÉPONSE A LA QUESTION SUR L'ÉTUDE BIBLIQUE DU MOIS DE MARS.

La parole de Dieu et la prière.

QUESTIONS :

1^o Quel nombre d'années représentent les 70 semaines ?

2^o Que s'est-il passé après la 483^{me} année ?

3^o Comment appelle-t-on généralement le temps qui s'écoule entre la 69^{me} et la 70^{me} semaine ?

(1) Apocalypse XXII, 20.

En Chine.

(Tiré de *One of China's Christians*, par G. H. T.)

(Suite).

La situation était difficile, et un chrétien plus avancé que Fan se serait trouvé perplexe en face d'une pareille épreuve. Mais dans cette heure d'angoisse, il ne fut pas laissé seul.

« Dieu me fortifia par sa grâce, dit-il lui-même, et, par son Saint-Esprit, il me donna de trouver mon Père céleste et de me confier en Lui. »

Mais les voisins ne pouvaient comprendre son calme, et n'en jugeaient son égarement que plus complet. Ils insistèrent pour que Fan renonçât à ses hérésies et offrit des sacrifices pour apaiser les dieux.

« Le malheur nous poursuit, s'écrièrent-ils. Jusqu'ici tu as été seul à souffrir. Mais maintenant viendra la sécheresse, puis la famine. Les dieux exerceront leur vengeance sur toute la communauté et comment échapperons-nous? Mais ne pense pas que tu t'en tires facilement. Nous détruirons ta maison et ravagerons les cultures. »

« Je ne crains rien, répondit paisiblement le chrétien; le Dieu que j'adore est le Dieu vivant, qui a fait les cieux et la terre. Il peut empêcher la sécheresse et la famine. Il est plus puissant que vos idoles. Je ne les crains plus, et je vais supplier Celui qui est plus fort que les mauvais esprits, de protéger notre village. »

Quelque chose de sa confiance sembla gagner les paysans qui, du reste, avaient eu l'habitude de consulter Fan sur toutes les questions religieuses. Ils cessèrent leurs menaces et attendirent les événements. « Mais, souviens-t'en, répétaient-ils souvent;

si quelque malheur nous arrive, c'est toi qui en supporteras la peine. »

Les jours d'été passaient et tous les regards se tournaient vers le torrent de la montagne qui alimentait les sources de la plaine. Fan avait enlevé les idoles de son habitation et précipité publiquement Christ. Sa femme elle-même avait trouvé quelque apaisement à sa douleur. Peut-être observait-elle le changement qui s'était opéré en son mari ; peut-être son cœur commençait-il à être touché par l'amour du Sauveur ; en tous cas son opposition s'affaiblissait, et elle consentit même à recevoir chez elle Hsi, l'ami de Fan.

Plein de sympathie pour la famille affligée, Hsi vint passer quelques jours dans le village. Les voisins se montrèrent intéressés et curieux. Impressionnés par l'érudition du nouveau venu, ils accoururent en foule pour l'entendre parler de la nouvelle doctrine, et même les plus hostiles durent rendre hommage à sa sincérité et à sa puissance. Fan jubilait et cela d'autant plus que toute crainte de sécheresse se trouvait écartée. La rivière avait plus d'eau que d'habitude et la campagne verdoyante faisait plaisir à voir. Fan se fortifiait de jour en jour dans la prière. Parmi ses anciens coreligionnaires, il s'en trouvait plus d'un qui commençait à manifester de l'intérêt pour l'Évangile, et à la fin de la visite de Hsi, la femme de Fan et quelques membres de sa famille se déclarèrent chrétiens.

Ce fut alors que l'épreuve les atteignit, un coup si terrible qu'il semblait impossible que leur foi pût y résister. Fréquemment on remarque ces mystérieux assauts de l'ennemi, dirigés contre les nouveaux convertis qui émergent seulement des ténèbres de l'idolâtrie. Satan ne lâche pas facilement sa proie. Mais, Dieu soit béni, il y a un lieu de refuge.

« Celui qui est né de Dieu se conserve lui-même, et le méchant ne le touche pas. » (1 Jean V, 18)

Fan était absent de chez lui. Il s'en était allé une seconde fois voir les missionnaires à Ping-yang. Ses deux enfants survivants jouaient dans le village, sans aucun souci, quand tout à coup un loup affamé se précipita dans la rue comme la première fois, et emporta le petit garçon, un enfant de cinq ans à peine, le tuant et le dévorant à quelques pas de la maison paternelle. Les villageois étaient consternés. Le second fils de Fan mourait d'une façon si terrible! La sécheresse n'était pas venue, il est vrai, mais le châtement avait atteint le vrai coupable. Lui seul avait été désigné à la vengeance des dieux.

Les parents pleuraient, le cœur brisé; avoir perdu leurs deux fils en moins de six mois, quel tragique mystère! En Chine, le fait d'être privé de fils est regardé comme le plus grand des malheurs; aussi les cruels reproches ne leur manquaient-ils pas, de la part de leurs amis et de leurs voisins. Mais ils n'étaient pas abandonnés dans leur affliction. De leurs âmes angoissées montait le cri: « Je crois, Seigneur; aide-moi dans mon incrédulité! » Et ils trouvèrent le secours dont ils avaient besoin.

Fan surtout semblait fortifié par l'épreuve. « Que le diable fasse ce qu'il veut, disait-il; je sais que Jésus sauve. »

Avec une ferveur nouvelle, il se consacra à l'œuvre du Seigneur. L'ennemi des âmes l'avait rudement frappé; il voulait, en retour, vouer toute son énergie à en arracher d'autres à l'empire de Satan. Une telle ardeur, au milieu de ses circonstances pénibles, produisit une vive impression. Fan se mit à annoncer l'Évangile chaque dimanche, et de tous côtés on venait pour l'entendre. Les missionnaires aussi se

joignaient parfois au prédicateur indigène, ce qui lui était un puissant encouragement.

Mais plus le travail se développait et plus ses voisins témoignaient d'intérêt, plus aussi Fan se montrait préoccupé. Une difficulté nouvelle se présentait à lui. Il avait découvert que la plupart de ceux qui se montraient zélés pour l'Évangile étaient des fumeurs d'opium (1) endurcis. Pas un seul d'entre eux ne se serait avisé de se justifier. Les uns et les autres étaient d'accord pour qualifier cette habitude d'abrutissante et de dégradante. L'idée de rester fumeurs d'opium en devenant chrétiens, ne les abordait même pas. Mais ils ne savaient aucun moyen pour se délivrer du terrible ennemi qui les tenait enchainés. Pour eux, il n'y avait pas d'espoir, semblait-il; ils devaient à tout jamais renoncer à prendre place parmi les disciples de Jésus.

Fan ne pouvait accepter cette théorie. Il voyait clairement la difficulté, mais il savait aussi que même ces fumeurs d'opium pouvaient être sauvés. Le Fils de Dieu n'était-il pas venu tout exprès pour chercher et sauver ce qui est perdu?

(A suivre.)

(1) L'opium se tire du suc de plusieurs espèces de pavots, surtout du pavot blanc. Il possède la propriété de produire un sommeil des plus agréables; aussi les Chinois le fument-ils beaucoup. Mais l'usage prolongé de l'opium exerce sur l'intelligence une influence néfaste et finit par amener un état de complet abrutissement.



Alfred.

(Suite et fin).

« En tout cas, cette fois-ci c'est un bien petit service, maman, » répondit Alfred en riant, et, après un tendre baiser d'adieu pour sa mère, il descendit en courant l'allée ombreuse qui s'en allait rejoindre la grande route.

Debout sous le porche, abritant ses yeux de sa main, la mère regardait son enfant s'éloigner. Pourrions-nous la blâmer si elle se sentait heureuse et fière en le voyant si svelte et si fort pourtant, plein de vigueur et de santé ?

« Comme il a grandi, se disait-elle, et comme il a bonne mine ! Et avec tout cela, c'est un cœur d'or que mon Alfred ! »

Alfred n'avait pas fait la moitié du chemin jusqu'à la ville, lorsqu'il entendit derrière lui un bruit de ferraille et se retournant, il vit arriver à fond de train un lourd chariot chargé de grosses pierres, et trainé par quatre chevaux.

« Tiens, quelle chance, pensa-t-il, voilà qui va raccourcir le chemin, avec ça qu'il fait joliment chaud. On peut monter ? » cria-t-il au conducteur du véhicule.

Celui-ci fit signe que oui sans ralentir pour cela l'allure de son attelage ; Alfred, tout essoufflé par sa course rapide, fit un bond en avant pour s'accrocher au char. Hélas ! son pied, si sûr d'habitude, glissa ; il tomba en arrière sous les roues du chariot qui, poursuivant sa route, écrasa sans pitié le jeune corps si vigoureux et si fort un instant auparavant.

On rapporta l'enfant mourant à la maisonnette qu'il avait quittée depuis une demi-heure à peine.

Des bras robustes, qui cherchaient à se faire tendres et caressants, la déposèrent dans le grand fauteuil du père.

« Oh! ce n'est pas mon Alfred! ce n'est pas mon Alfred! » criait la mère, presque folle de douleur, en contemplant le corps brisé et la figure décomposée de son fils. « Ne me dites pas que c'est lui; croyez-vous que je ne reconnaitrais pas mon garçon! Non, ce n'est pas lui! »

« Maman, articula faiblement Alfred, maman, c'est bien moi. Ne pleure pas ainsi. Peut-être que je serai mieux bientôt; sans cela je m'en vais vers Jésus, — à la maison; — tout va bien, maman. » Et, de sa main gauche qui n'avait pas été écrasée, il cherchait à caresser les cheveux de sa mère, agenouillée à ses côtés.

Le père, qu'on avait fait appeler à la hâte, se montrait plus calme, quoique sa douleur ne fût pas moins poignante que celle de sa femme. Sa première pensée fut de donner à son fils les meilleurs secours médicaux qu'il put se procurer.

« Nous devons le conduire à l'hôpital, dit-il; si on peut faire quelque chose pour lui, c'est là qu'il sera le mieux soigné. »

On se procura une civière, et les voisins compatissants portèrent à la ville, avec mille précautions, le pauvre petit corps brisé. Ce fut seulement lorsque le triste cortège eut presque disparu sur la route poussiéreuse que la pauvre mère réalisa qu'on lui enlevait son enfant mourant. Alors elle se leva et se précipita sur ses traces, sans prendre garde aux passants qui la regardaient avec surprise. Les vêtements en désordre, échevelée, hors d'elle-même, elle courait toujours et ne s'arrêta qu'à la porte de l'hôpital où elle rejoignit enfin la civière et son précieux fardeau,

Alfred fut aussitôt transporté sur un lit et docteurs et gardes se groupèrent autour de lui. La pauvre mère se montrait si déraisonnable dans sa douleur qu'on dû l'éloigner de force et lui administrer une potion calmante. Sans connaissance, elle gisait dans une pièce voisine, tandis que les forces de son fils déclinaient visiblement. Un examen sommaire avait suffi aux chirurgiens pour se convaincre qu'il n'y avait pas d'espoir de guérison. Une garde compatissante, se penchant sur l'enfant, lui dit tendrement :

« Cher petit, espères-tu aller au ciel? »

« Je ne l'espère pas, » répondit Alfred; puis s'arrêtant pour reprendre haleine, il ajouta distinctement : « Je sais que j'y vais. »

Puis prenant dans la sienne la main de son père, il murmura : « Papa, ne pleure pas, ce n'est rien de mourir quand on a Christ; c'est la vallée de l'ombre de la mort, mais elle n'est pas sombre; Jésus est avec moi. Dis à maman de ne pas être triste; tout est bien; je vous attendrai tous deux au ciel... Console maman. »

La voix devenait faible et indistincte et les paupières appesanties se fermèrent. Personne ne bougeait, ni ne parlait; le calme de la nuit régnait dans la chambre. Mais, tout à coup, les yeux d'Alfred se rouvrirent, un sourire illumina ses traits; sa main s'éleva comme pour montrer quelque chose, puis de ses lèvres s'échappa une exclamation triomphante : « Jésus! Seigneur Jésus! » et l'âme heureuse quitta le pauvre corps souffrant pour s'en aller auprès de Celui qui l'avait aimée.

La maisonnette, au porche fleuri de chèvre-feuille, est désolée maintenant. Le joyeux garçon, qui en était l'idole et la vie, l'a quittée pour toujours. Les roues cruelles qui écrasèrent les membres d'Alfred,

ont creusé de profonds sillons dans les cœurs de ses parents. Pour eux, ce monde ne peut être à l'avenir qu'un désert sans eau et sans joie; la lumière de leurs yeux leur a été enlevée.

Avant que l'année eut achevé son cours, les cheveux du père avaient blanchi et sa haute taille s'était courbée, tandis que le pas alerte de la mère était devenu lourd et trainant. Dieu leur avait donné des bénédictions en abondance, et ils en avaient joui loin de Lui; aussi dans son amour les leur avait-il retirées, afin que leurs cœurs fussent dirigés en haut vers des biens meilleurs et permanents. Jour après jour les parents d'Alfred parlaient ensemble de leur bien-aimé, se rappelant chaque trait de cette jeune vie qui exhalait « la bonne odeur de Christ, » et leurs pensées s'habituaient à chercher leur enfant auprès de Celui en qui il avait mis sa confiance; puis peu à peu le Jésus qu'Alfred avait connu, devint aussi pour leurs cœurs le Sauveur bien-aimé.

Bien des étés se sont écoulés depuis cette matinée de juillet où le jeune garçon quitta ce monde; la blessure est toujours fraîche et pourtant c'est avec un sourire que le père parle maintenant du moment du revoir. Il s'est tourné des idoles vers Dieu et aujourd'hui il cherche dans sa mesure à servir le Dieu vivant et vrai, tout en attendant son Fils des cieux

Le nom de Jésus.

Oh ! quel beau nom — j'aime à l'entendre —
 Le nom de Jésus, mon Sauveur ;
 Car son amour fidèle et tendre
 Est la source de mon bonheur.

Il me tira de ma misère,
 Au prix de son sang précieux,
 Pour m'amener à Dieu, le Père,
 Et me donner accès aux cieus.

Et maintenant, Berger fidèle,
 Il me garde dans son amour :
 Je suis à l'abri de son aile,
 Pendant la nuit, comme de jour.

A chaque instant, devant sa face,
 J'éprouve aussi les tendres soins
 De sa bonté que rien ne lasse :
 Il prévient mes nombreux besoins.

Bientôt il reviendra lui-même
 Pour rassembler ses chers agneaux,
 Et dans ce jour — grâce suprême !
 Je jouirai de son repos.

Oh ! quel beau nom — j'aime à l'entendre —
 Le nom de Jésus, mon Sauveur ;
 Il est l'Ami fidèle et tendre ;
 Son nom seul fait tout mon bonheur.

Réponses aux questions du mois d'avril.

- 1° 2^e Pierre II, 15; Jude II; Apocalypse II, 14; Nombres XXXI, 8.
 2° Nombres XXIII, 9; verset 21; XXIV, 9.
 3° Nombres XXIII, 17.
 4° Nombres XXVI, 9-10.
 5° 1^{er} Chroniques VI, 31-47. Psaume LXXXVIII.
 6° Nombres XXV, 7. Voir le chapitre entier et le chapitre XXXI, 1-12.



Questions pour le mois de mai.

A lire: Nombres XXXII-XXXVI et Deutéronome I-IV.

1° Qu'est-ce qui retint les fils de Ruben et ceux de Gad en deçà du Jourdain ?

2° Que devaient être pour les Israélites les habitants de Canaan, s'ils ne les dépossédaient pas ? Citez un exemple.

3° Trouvez dans l'histoire d'Israël trois exemples illustrant Deutéronome I, 29-30.

4° Relevez dans votre lecture deux passages faisant ressortir les tendres soins de Dieu pour son peuple. Citez à ce sujet un passage du Nouveau Testament.

5° Qu'est-ce qui devait faire la sagesse du peuple vis-à-vis des autres nations ?

6° Combien y avait-il de villes de refuge ?





Ruines de Tyr.

Tyr.

(Suite et fin).

Cependant ces richesses fabuleuses ne tardèrent pas à produire dans le cœur des Tyriens leurs effets habituels. Absorbés par leur souci continu d'acquiescer toujours davantage, ils se laissèrent aller à toutes sortes de pratiques injustes, afin d'accroître leurs revenus, et s'attirèrent ainsi la haine de tous. Leur avidité était proverbiale, tellement est vraie cette parole de l'Écclésiaste V, 10 : « Celui qui aime l'argent n'est point rassasié par l'argent, et celui qui aime les richesses ne l'est pas par le revenu. »

Nulle pitié pour les peuples vaincus. Tyr répandait sa « terreur sur tous ceux qui habitaient en elle. » (Ézéchiel XXVI, 17.) Elle avait assujéti toute

la Phénicie à son autorité. Sidon, jadis reine et maîtresse, dont Tyr n'était même qu'une colonie, devait courber la tête devant son orgueilleuse rivale et la fournir de rameurs. (Ézéchiel XXVII, 8.) « Les marchands de Sidon qui passent par la mer l'ont remplie » (Ésaïe XXIII, 2.) Les habitants de la ville voisine de Gebai, excellents marins eux aussi, et dont le port, ensablé aujourd'hui, manifeste pourtant encore l'antique importance, en avaient été réduits à servir comme ouvriers chez les Tyriens qui les employaient à réparer leurs navires. (Ézéchiel XXVII, 9.) Même les nations les plus belliqueuses, depuis les Perses jusqu'aux habitants de l'Afrique et d'Arvad en Phénicie, avaient dû se mettre au service de l'opulente cité pour contribuer à sa défense.

Il en était résulté chez les Tyriens un orgueil démesuré. « Je suis parfaite en beauté, » faisaient-ils dire à leur ville. (Ézéchiel XXVII, 4.) Leur roi, rempli d'arrogance à la vue de sa puissance et de ses richesses, osait se dire Dieu. (Voir Ézéchiel XXVIII, 1-6.) Fatal aveuglement, en tout pareil à celui de Nébucadnetsar qui, lui aussi, se laissa aller à une vanité excessive, jusqu'à attribuer tout ce dont il jouissait à la seule puissance de sa propre force. L'orgueil caractérise l'homme naturel, l'homme sans Dieu, qui, ne reconnaissant aucune autorité au-dessus de lui-même, se considère comme le centre de l'univers et le maître de tout ce qu'il contient.

Si l'orgueil des Tyriens les poussait à s'élever contre Dieu, il ne les excitait pas moins contre les Israélites. Il est frappant de constater que la première raison indiquée pour expliquer la chute prochaine de la ville est la joie qu'elle avait témoignée à l'ouïe de la destruction de Jérusalem : « Tyr a dit touchant Jérusalem : Ha ha ! elle est brisée, la porte des peuples ! elle est tournée vers moi ; je serai

remplie ; elle a été rendue déserte. » (Ézéchiel XXVI, 2.) Néanmoins, les Tyriens venaient à Jérusalem, du temps de Néhémie, pour y « vendre du poisson et toutes sortes de marchandises, le jour du sabbat, aux fils de Juda. » (Néhémie XII, 16.) Ils incitaient ainsi le peuple à violer le quatrième commandement : « Souviens-toi du jour du sabbat, pour le sanctifier. » (Exode XX, 10.) En Jérémie XVII, 22, nous lisons : « Ainsi dit l'Éternel : Ne portez pas de fardeau hors de vos maisons, le jour du sabbat, et ne faites aucune œuvre, et sanctifiez le jour du sabbat, comme j'ai commandé à vos pères. »

Nous avons vu plus haut que les Tyriens n'avaient pas craint, tout en trafiquant avec les Israélites, d'en vendre aussi comme esclaves, mais un terrible châtimeut devait les atteindre en retour de leur cruauté à l'égard du peuple de Dieu : « Voici, » dit l'Éternel en parlant de ces malheureux captifs, « je les réveillerai du lieu où vous les avez vendus, et je ferai retomber votre récompense sur votre tête ; et je vendrai vos fils et vos filles en la main des fils de Juda, et ils les vendront aux Sabéens, à une nation lointaine ; car l'Éternel a parlé. » (Joël III, 7-8.) Cette prophétie est d'autant plus remarquable que ces mêmes Sabéens, peuple de l'Arabie, sont désignés en Ézéchiel XXVII, 22, comme des négociants avec lesquels Tyr entretenait un commerce actif d'aromates, de pierres précieuses et d'or ; elle allait donc devenir l'esclave de ceux qui avaient jadis alimenté ses marchés.

L'ennemi qui devait être, dans la main de Dieu, l'instrument de la destruction de la ville coupable, est désigné par Ésaïe d'abord, et plus tard par Ézéchiel. Ce sont les Chaldéens, « un peuple qui n'existait pas » (Ésaïe XXIII, 13), c'est-à-dire un peuple jusqu'alors inconnu. Les Tyriens s'attendaient d'autant moins à une attaque de ce côté-là que, vers 717,

soit environ 140 ans avant Nébucadnetsar, ils furent assiégés par Salmanassar, roi d'Assyrie. Il bloqua la ville par terre pendant cinq ans, mais sans succès, et finit par rentrer dans ses états. Sur mer, ses soixante navires furent mis en déroute par douze vaisseaux tyriens qui firent cinq cents prisonniers.

Les détails concernant le siège de la ville par Nébucadnetsar sont trop connus pour que nous les rapeliions ici. Remarquons seulement avec quelle précision le siège et ses résultats sont annoncés par la Parole de Dieu : « Ils (les Chaldéens) ont élevé leurs tours (1), ils ont renversé ses palais ; il en a fait des ruines. » (Ésaïe XXIII, 13.) Et encore : « Ainsi dit le Seigneur, l'Éternel : Voici, je fais venir du nord, contre Tyr, Nébucadnetsar, roi de Babylone, le roi des rois, avec des chevaux, et des chars, et des cavaliers, et un rassemblement et un peuple nombreux. Tes filles qui sont dans la campagne (2), il les tuera par l'épée ; et il établira contre toi des tours ; et il élèvera contre toi des terrasses (3) ; et il lèvera le bouclier contre toi ; et il placera ses machines de siège contre tes murailles, et démolira les tours avec des pointes de fer (4). » (Ézéchiel XXVI, 7-9.)

Les troupes du farouche souverain de Babylone restèrent treize ans devant Tyr, et encore Nébucadnetsar ne réussit-il pas à s'en emparer de vive force, mais il traita avec le roi Ithobaal III, ce qui ne l'em-

(1) Il s'agit ici des tours mobiles en bois, au moyen desquelles l'assaillant cherchait à s'approcher de la ville assiégée et à dominer les ouvrages de défense.

(2) C'est-à-dire les villes qui dépendaient de Tyr, en Phénicie.

(3) Ces terrassements, comme les tours dont il a été question ci-dessus, servaient à mettre les assaillants au même niveau que les assiégés.

(4) Grands et puissants crochets de fer qu'on employait pour démolir à distance les ouvrages de défense.

pêcha pas de détruire de fond en comble tout au moins la ville continentale. « Ils renverseront les murs, et abattront les maisons de plaisance ; et ils mettront les pierres, et ton bois, et la poussière, au milieu des eaux. » (Ézéchiel XXVI, 12) Nébucadnetsar ne retira pas de profit de toute la peine qu'il s'était donnée ; dans son armée, lisons-nous en Ézéchiel XXIX, 18-20, « toute tête était devenue chauve, et toute épaule en avait été écorchée ; » mais, ajoute le prophète, « il n'a eu de Tyr aucun salaire, ni pour lui, ni pour son armée, pour le travail qu'il a fait contre elle. » C'est pour cette raison que Dieu lui abandonna le pays d'Égypte, « en récompense de son travail contre Tyr, parce qu'ils ont travaillé pour moi, » dit le Seigneur. En effet, se voyant serrés de près, les Tyriens avaient entassé leurs richesses sur leurs navires et s'étaient réfugiés dans quelqu'une de leurs nombreuses colonies, à Carthage peut-être. C'est ce qu'Ésaïe avait annoncé, en disant de Tyr (XXIII, 7) : « Ses pieds la porteront pour demeurer au loin en étrangère. »

Néanmoins, bien des années plus tard, les Tyriens occupèrent de nouveau leurs anciennes demeures, et Tyr redevint prospère et florissante. Il ne paraît pas que l'état moral de la population se soit amélioré en quoi que ce soit. Les châtements terribles qui l'avaient frappée n'avaient point parlé aux consciences coupables, pour les amener à se repentir et à chercher le vrai Dieu. Tel le Pharaon d'Égypte dont le cœur ne faisait que s'endurcir après chacune des plaies dont lui et son peuple étaient frappés. C'est pourquoi Dieu suscita un nouvel adversaire contre Tyr, le roi de Macédoine, Alexandre le Grand, qui vint l'assiéger. La vieille ville ne s'était pas relevée de ses ruines. Alexandre employa les décombres à établir une gigantesque chaussée destinée à lui per-

mettre d'arriver à pied sec jusque sur l'île. En vain les assiégés se défendirent-ils avec vigueur, faisant pleuvoir sur leurs ennemis de la poix, de l'huile bouillante, de grosses pierres. La constance des Macédoniens l'emporta. Deux mille prisonniers furent crucifiés sur le rivage et un très grand nombre d'autres vendus en esclavage. Ainsi se réalisa la parole prononcée par Joël.

Sous les successeurs d'Alexandre, Tyr eut un regain d'importance, sans cependant jamais atteindre à sa splendeur d'autrefois. Elle demeura célèbre à cause de la grandeur et de la beauté de ses maisons. Quand le Seigneur était sur la terre, on venait à Lui de Tyr et de Sidon pour trouver le soulagement de ses maux. Il y avait même, dans ces contrées, des âmes remplies de foi ; ainsi, cette pauvre Syrophénicienne qui vint supplier le Seigneur de chasser le démon hors de sa fille ; et Jésus put lui dire : « O femme, ta foi est grande ; qu'il te soit fait comme tu veux. » (Matthieu XV, 28.) Au temps de l'apôtre Paul, il se trouvait à Tyr une assemblée qui lui était très attachée. (Actes XXI, 3-6.)

Dès lors la ville ne fit que décliner. Elle changea souvent de maîtres. Les croisés la disputèrent avec acharnement aux Turcs, mais sans succès ; ceux-ci l'emportèrent, occupèrent Tyr, la saccagèrent et la rasèrent de fond en comble, crainte de la voir servir de base d'opérations à une armée chrétienne. C'est ainsi que la prophétie d'Ézéchiel (XXVI, 4-6) a reçu son accomplissement littéral : « Les nations détruiront les murs de Tyr et renverseront ses tours ; et je balayerai d'elle sa poussière et je ferai d'elle un rocher nu. Elle sera un lieu pour étendre les filets (1),

(1) Comme le savent les lecteurs de la *Bonne Nouvelle* (voir année 1905, p. 64), cette prédiction s'est réalisée au pied de la lettre.

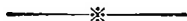
au milieu de la mer ; car j'ai parlé, dit le Seigneur, l'Éternel ; et *elle deviendra la proie des nations.* » Et plus loin (v. 14) : « Et je ferai de toi un rocher nu ; tu seras un lieu pour étendre les filets ; et tu ne seras plus bâtie. » « Voici, le Seigneur s'emparera de Tyr et brisera sa force dans la mer, et elle sera dévorée par le feu. » (Zacharie IX, 4.)

. . .

Cependant, quelque intérêt qu'il y ait pour nous à reconstituer ainsi l'histoire de cette ville déchue ; si remarquable aussi qu'il soit de voir comment tout ce que l'Éternel avait annoncé s'est accompli, nous devons nous rappeler que ces choses nous ont été dites pour notre instruction. Ainsi qu'il a été montré précédemment, Tyr est une figure du monde dans son activité et son orgueil. Or nous lisons en 1 Jean II, 15, 16 : « N'aimez pas le monde, ni les choses qui sont dans le monde : si quelqu'un aime le monde, l'amour du Père n'est pas en lui, parce que tout ce qui est dans le monde, la convoitise de la chair, et la convoitise des yeux, et l'orgueil de la vie, n'est pas du Père, mais du monde ; et le monde s'en va et sa convoitise, mais *celui qui fait la volonté du Père demeure éternellement.* » Sans doute, nous sommes tous appelés à cheminer dans le monde, à nous mêler même, à certains égards, à son activité, mais nous n'avons pas à lui donner une autre place dans nos cœurs que celle que le Seigneur y a rencontrée : Il n'y a pas trouvé un lieu pour y reposer sa tête. Apprenons donc de Lui à le traverser en pèlerins et en voyageurs, nous souvenant que ceux qui connaissent le Seigneur ne peuvent trouver qu'en Lui et auprès de Lui de quoi réjouir et rassasier leurs âmes. Les plaisirs du monde, ses attraits, ses beautés, ses

préoccupations : tout n'est que vanité et que rongement d'esprit. « Mais qui craint Dieu sort de tout. » (Ecclésiaste VII, 18.)

Or la crainte de Dieu est le commencement de la sagesse, mais la sagesse, où la trouverez-vous ? Vous trouverez la réponse à cette question importante en I Corinthiens I, 30 : « Le Christ Jésus nous a été fait sagesse de la part de Dieu, et justice, et sainteté, et rédemption. » Puissiez-vous tous, dès votre jeune âge, connaître le Seigneur comme votre Sauveur, apprendre à le servir et, de même que l'apôtre Paul, considérer comme des choses de néant toutes celles qui ne répondent pas à son désir, qui ne sont pas absolument telles qu'il veut et peut les voir.



Histoire du peuple juif depuis la transportation à Babylone.

LE PROPHÈTE DANIEL. (Suite)

Les soixante-dix semaines.

Nous apprenons, par le verset 24, que soixante-dix semaines doivent s'écouler avant l'établissement du règne de Christ. Ces semaines sont composées d'années et non de jours. C'est soixante-dix multiplié par sept ans, ce qui fait quatre cent quatre-vingt-dix ans. Le verset 25 indique depuis quand il faut compter ce temps et comment il se divise. Il se compte depuis que l'ordre de rebâtir Jérusalem a été donné, ce qui eut lieu sous le règne d'Artaxerxès et sous la direction de Néhémie, quatre-vingts ans au moins après le retour du peuple sous Zorobabel, selon l'édit de Cyrus. (Néhémie II.)

Ce temps se divise premièrement en sept semaines, soit quarante-neuf ans. C'est le temps employé pour rebâtir la ville et les murailles ; « cela en des temps de troubles, » car les ennemis du peuple cherchaient constamment à l'entraver dans son œuvre. (Voyez Néhémie IV, 15-18.) Après ces sept semaines, viennent soixante-deux semaines, soit quatre cent trente-quatre ans, après lesquels (verset 26), « le Messie est retranché et il n'a rien, » c'est-à-dire qu'étant rejeté, mis à mort, le Seigneur Jésus ne put établir son règne, il n'a rien eu ici-bas. Donc, depuis le temps où Néhémie est venu rebâtir Jérusalem, l'an quatre cent cinquante-cinq avant Jésus-Christ, il s'est écoulé quarante-neuf plus quatre cent trente-quatre soit quatre cent quatre-vingt-trois ans, au terme desquels le Messie a été rejeté.

Nous avons vu plus haut que quatre cent quatre-vingt-dix ans devaient s'écouler avant l'établissement du millénium ; nous venons de voir que quatre cent quatre-vingt-trois ans se sont écoulés exactement jusqu'à la croix. Il y a de cela environ dix-neuf siècles. Où faut-il donc placer la dernière semaine, ou sept ans, qui restent à accomplir ? Elle prend place après la durée de l'économie actuelle, pendant laquelle le peuple juif est mis de côté et l'Église, Épouse du Roi, est formée ; temps qui ne compte jamais dans la prophétie, parce que l'Église n'appartient point à la terre. Lorsque l'Église sera enlevée, nous l'avons déjà dit plus d'une fois, les voies de Dieu envers son peuple terrestre et ce monde, interrompues à la mort de Christ, reprendront leur cours, et la dernière semaine s'écoulera immédiatement avant l'arrivée de Christ pour régner. De sorte qu'entre la soixante-neuvième et la soixante-dixième semaine, il y a une parenthèse qui comprend tout le temps de la grâce, temps où se développe le

« mystère à l'égard duquel le silence a été gardé dès les temps éternels, mais qui a été manifesté maintenant » (1), mystère qui a été révélé seulement à l'apôtre Paul (2). C'est pourquoi les prophètes de l'Ancien Testament n'en parlaient jamais.

CHAPITRE X.

Depuis que Daniel avait eu les visions des chapitres précédents, la plupart des Juifs, transportés par Nébucadnetsar à Babylone, étaient rentrés dans leur pays par ordre de Cyrus, sous la conduite de Zerobabel (3). Nous voyons, au chap. X, que Daniel n'accompagna pas le peuple, puisqu'il date sa dernière prophétie de la troisième année de Cyrus, roi de Perse, donc deux ans après le retour des Juifs. Cela peut paraître étrange que le prophète n'ait pas profité du privilège accordé à ses compatriotes. Était-ce indifférence ? Assurément non ! Ou bien, pensait-il être mieux à la cour de Perse qu'au milieu des ruines de son pays ? Encore moins ! Ce qui dirigeait sa conduite, comme autrefois celle d'Abraham, étranger en Canaan, c'était la pensée de Dieu au sujet des bénédictions finales accordées à son peuple. Comme la foi d'Abraham regardait à la cité céleste et dépassait les bénédictions promises à ses descendants sur la terre de Canaan (4), Daniel, enseigné de Dieu, comprit, par la réponse à sa prière (chap. IX), que la plénitude de la bénédiction pour le peuple d'Israël ne se réaliserait pas à ce moment-là. Comme Abraham, Daniel, demeurant sur une terre étrangère, nourrissait sa foi des promesses

(1) Romains XVI, 25.

(2) Éphésiens III, 4-12.

(3) Esdras I-II.

(4) Hébr. XI, 9, 10, 13-16.

divines ; et il reçut la déclaration touchante mentionnée au dernier verset du chap. XII : « Et toi, va jusqu'à la fin ; et tu te reposeras, et tu te tiendras dans ton lot, à la fin des jours. »

Vision de Daniel.

Loin d'être indifférent à l'état du peuple, Daniel passa trois semaines dans le deuil, en jeûce et en prières en faveur des Juifs, ainsi que la réponse le fait comprendre.

Le prophète se trouvait au bord du Hiddekel (le Tigre) et un homme lui apparut, vêtu de lin, les reins ceints d'or d'Uphaz ; son corps était comme une chrysolithe, pierre précieuse qui présente un éclat vitreux et de couleur jaune verdâtre. Son visage avait l'aspect de l'éclair, ses yeux celui de flammes de feu ; ses bras et ses pieds paraissaient être de l'airain poli, et sa voix retentissait comme celle d'une multitude (v. 4-6).

Vous discernerez facilement, chers enfants, que Celui qui apparaît ici sous ces attributs de jugement n'est autre que le Seigneur Jésus lui-même. Comme l'apôtre Jean, en Apoc. I, 12-16, Daniel est presque anéanti par cette vision. C'est compréhensible, n'est-ce pas ? lorsqu'un mortel se trouve en présence de Celui dont les yeux sont trop purs pour voir le mal, de Celui aux yeux duquel les cieux même ne sont pas purs (1). Et il faut nécessairement que le croyant soit revêtu de son corps glorieux pour supporter la présence même du Seigneur. Les hommes qui étaient avec Daniel ne virent rien, mais ils coururent se cacher tout tremblants. Quant au prophète, il perdit toute sa force ; son teint s'al-

(1) Habakuk I, 13 ; Job XIV, 16.

léra; à l'ouïe de la voix, il tomba dans une profonde stupeur, la face contre terre. Mais alors une main le toucha; il s'agenouilla en s'appuyant sur les paumes de ses mains, et il entendit ces mots : « Daniel, homme bien-aimé, comprends les paroles que je te dis, et tiens-toi debout à la place où tu es; car je suis maintenant envoyé vers toi » Quand il s'entendit appeler bien-aimé, Daniel se leva en tremblant, et la voix continua, disant : « Ne crains pas, Daniel, car dès le premier jour où tu as appliqué ton cœur à comprendre et à t'humilier devant ton Dieu, tes paroles ont été entendues, et moi, je suis venu à cause de tes paroles; mais le chef du royaume de Perse m'a résisté vingt et un jours, et voici, Michaël, un des premiers chefs, vint à mon secours, et je restai là, auprès des rois de Perse. Et je suis venu pour te faire comprendre ce qui arrivera à ton peuple à la fin des jours, car la vision est encore pour beaucoup de jours. » (v. 13-14.)

Avec quelle honte Dieu encourage son bien-aimé serviteur et le fortifie, pour qu'il soit en état de recevoir ses communications! Nous voyons Daniel se tenir premièrement sur ses genoux, après avoir été à terre; ensuite il se lève en tremblant, puis il entend ces mots : « Ne crains pas. » Malgré cela, ces paroles le rendaient muet, car il avait encore à recevoir de Dieu la capacité de parler. Alors quelqu'un, « comme la ressemblance des fils des hommes » lui toucha les lèvres et il put parler à celui qui était devant lui. « Mon seigneur, dit-il, par la vision les douleurs m'ont saisi, et je n'ai conservé aucune force. Et comment le serviteur de mon seigneur, que voici, parlerait-il avec mon seigneur, que voici? Car pour moi, dès maintenant, aucune force ne subsiste en moi, et il ne reste plus en moi de souffle. Et comme l'aspect d'un homme me toucha

de nouveau, et me fortifia, et il dit : Ne crains pas, homme bien-aimé, paix te soit ! sois fort, oui, sois fort ! Et comme il parlait avec moi, je pris des forces, et je dis : Que mon seigneur parle, car tu m'as fortifié. » (v. 15-19.)

Daniel est maintenant à même de recevoir les communications divines qui comprennent les deux chapitres suivants.

Tout ce qui précède nous fait voir qu'il faut au serviteur de Dieu une préparation pour le mettre en état, soit de travailler, soit de comprendre les pensées de Dieu. La force et la sagesse humaines sont réduites à néant devant Dieu, et il faut réaliser sa propre nullité pour pouvoir agir ensuite par la puissance divine. C'est ainsi que sont les voies de Dieu vis-à-vis de tous ceux qu'il veut employer ; les moyens peuvent être différents, mais le résultat est le même. Moïse, instruit dans la sagesse des Égyptiens, puissant en œuvre et en parole, sort du palais du Pharaon avec son énergie charnelle pour travailler à la délivrance du peuple (1). Mais Dieu, avant de l'employer, permet qu'il séjourne quarante ans dans le désert à faire paître le menu bétail de Jéthro. David passa par une école d'un autre genre dans sa jeunesse et tant qu'il fut l'objet de la haine de Saül, avant de monter sur le trône. Esaïe apprit aussi la même leçon (2). L'apôtre Paul est terrassé sur le chemin de Damas et passe par toutes sortes de tribulations, après lesquelles il peut dire : « Je me glorifierai donc très volontiers plutôt dans mes infirmités, afin que la puissance du Christ demeure sur moi, ... car quand je suis faible, alors je suis fort » (3). Ce qui a

(1) Actes VII, 22-26.

(2) Esaïe VI, 1-7.

(3) 2 Cor. XII, 9-10 ; voyez aussi 1 Cor. II, 1-5.

formé tous ces éminents serviteurs de Dieu, est une chose nécessaire aussi pour chacun de nous ; car tous, jeunes ou âgés, petits ou grands, si nous appartenons au Seigneur, c'est pour le servir qu'il nous laisse dans ce monde. Nous avons à le faire dans l'accomplissement de nos devoirs de chaque jour ; et pour pouvoir nous acquitter de ce service avec bénédiction, il faut réaliser dans la présence du Seigneur que nous n'avons par nous-mêmes aucune capacité, et dépendre entièrement de Lui. Alors nous pourrions jouir de la puissance divine en notre faveur en disant, comme l'apôtre Paul : « Quand je suis faible, alors je suis fort, » et comme Daniel : « Que mon seigneur parle, car tu m'as fortifié. »

Service des anges.

Avant de considérer ce que Daniel a entendu dans les deux chapitres suivants, arrêtons-nous encore un instant sur une chose très remarquable : c'est la raison que donne l'ange au prophète pour expliquer le retard apporté à la réponse à sa prière du v. 13. Dès le premier jour, ses paroles avaient été entendues, ainsi qu'il arriva lorsque Daniel fit sa confession au chapitre IX ; mais ici, la réponse ne lui parvint que trois semaines après ; il n'est pas rare que Dieu ne réponde pas immédiatement à nos prières ; quoiqu'il exauce, il veut éprouver notre foi et la fortifier, afin que nous comptions sur Lui plus que sur les réponses qu'il veut nous accorder.

L'ange chargé d'apporter la réponse au prophète avait été retenu auprès du roi de Perse qui lui résista pendant vingt et un jours ; un autre ange, Micaël, appelé un des premiers chefs, et mentionné encore au v. 21 (1), vint à son secours. Lorsqu'il fut libre,

(1) C'est l'archange de Jude, 9.

il vint s'acquitter de son message. Cela nous montre un peu, chers enfants, ce qui se passe dans le monde invisible, où se meuvent les innombrables êtres spirituels, les anges, qui sont ses « serviteurs accomplissant son bon plaisir » (1). « Ne sont-ils pas tous des esprits administrateurs, envoyés pour servir en faveur de ceux qui vont hériter du salut » (2)? Ce sont les exécuteurs des actes du gouvernement de Dieu, ainsi que nous le voyons dans l'Apocalypse et d'un bout à l'autre de la Parole. Dans le passage qui nous occupe, il s'agissait probablement d'empêcher le roi de Perse d'ordonner quelque mesure contraire au bien des Juifs. On voit dans le livre d'Esdras que les ennemis du peuple rentré en Palestine, « soudoyèrent contre eux des conseillers pour faire échouer leur plan (la reconstruction du temple), durant tous les jours de Cyrus, roi de Perse, et jusqu'au règne de Darius, roi de Perse » (3). Aux v. 20-21, nous voyons que cet ange retourne à la cour de Perse, aidé de Micaël, le chef des anges chargés de veiller aux intérêts du peuple juif. Nous apprenons ainsi que Dieu emploie ces êtres célestes, « ses anges puissants en force, qui exécutent sa parole, écoutant la voix de sa parole » (4), auprès des rois et de ceux qui sont en autorité, afin que, malgré leur volonté propre, ceux-ci accomplissent néanmoins la pensée de Dieu. Il y a d'autres esprits sous l'influence desquels l'homme se trouve placé d'une façon particulière : ce sont les anges déchus, les démons, qui ont à leur tête Satan (5). Ces êtres puissants sont appelés en Ephésiens VI, « des principautés, des autorités,

(1) Psaume CIII, 21.

(2) Hébreux I, 14.

(3) Esdras IV, 5.

(4) Psaume CIII, 20.

(5) Voir Marc III, 22, 23.

les dominateurs des ténèbres, la puissance spirituelle de méchanceté qui est dans les lieux célestes. » Ils sont aussi très actifs dans le domaine qui nous est invisible, s'employant constamment à nuire aux croyants. Le terme de leur activité diabolique dans les lieux célestes nous est montré en Apocalypse XII, 7-12, lorsqu'ils sont précipités sur la terre à la suite d'un combat avec ce même Michel et ses anges. Leur domaine se confine alors à la terre, mais pour un temps très court, puis Satan sera lie pendant le règne de mille ans. Enfin, libéré de nouveau, il égarrera encore les nations jusqu'au moment où il sera précipité dans l'étang de feu et de soufre, préparé pour lui et ses anges (1).

(A suivre.)

(1) Apocalypse XX, 10 ; Matthieu XXIV, 41.

RÉPONSES AUX QUESTIONS SUR L'ÉTUDE BIBLIQUE DU MOIS DE MAI.

1^o 490 ans.

2^o Le rejet de Christ.

3^o Le temps de la grâce.

QUESTIONS :

1^o Pourquoi Daniel ne reçut-il pas une réponse immédiate à sa prière ?

2^o Qui est Micaël ?

3^o En faveur de qui le voit-on agir le plus souvent ?

4^o Quel est le dernier combat qu'il livre en faveur des saints ? Citez le passage.

En Chine.

(Tiré de *One of China's Christians*, par G. H. T.)

(Suite).

Les obstacles étaient nombreux et considérables. Fan ne savait où conduire ces pauvres gens. Ni Hsi, ni les missionnaires ne pouvaient les recevoir chez eux. Fan ne possédait aucune connaissance médicale et ne pouvait entreprendre aucun traitement curatif, même s'il avait eu entre les mains les remèdes nécessaires. Comment donc pouvait-il se présenter à ces malheureux sans leur apporter d'autre aide que la foi ? Aucun d'entre eux n'aurait le courage de s'exposer à la lutte terrible qui s'engage toujours entre le fumeur d'opium désirant la délivrance et l'horrible passion qui le retient captif. Fan sentait qu'il devait leur fournir un secours efficace. Dieu lui avait confié cette mission. Mais comment l'exécuter ?

Fan se mit à prier avec ardeur, et peu à peu une solution lui apparut. Si les patients ne pouvaient se rendre chez le médecin, pourquoi le médecin ne viendrait-il pas auprès des patients ? M. Drake (le docteur de la mission) possédait des remèdes et savait les administrer. Plus que cela, il avait un cœur plein de bonté. La demeure de Fan — une demeure souterraine, comme on en voit souvent en Chine — était assez grande pour héberger une vingtaine de personnes à la fois. Il offrirait l'hospitalité au docteur et aux malades et les entretiendrait aussi longtemps que le besoin s'en ferait sentir. Ainsi chaque fumeur d'opium aurait au moins une chance de salut.

Le cas fut soumis à M. Drake qui approuva tout.

Il portait un grand intérêt à Fan et à son village et consentit à se rendre sur les lieux pendant un mois entier, afin de pouvoir s'occuper sérieusement de tous ceux qui auraient recours à sa science. C'était un début encourageant.

Tout d'abord cependant il ne se trouva que deux hommes assez courageux pour essayer du traitement. Les autres se contentèrent de s'attrouper dans la cour et de s'y presser du matin jusqu'au soir, afin de voir ce qui arriverait. La maison était une construction fort primitive : trois chambres parallèles, creusées en tunnel ; le mur extérieur, formé d'argile, était percé d'une fenêtre pour chaque chambre ; au milieu était la porte. Les trois pièces communiquaient entre elles ; celle du centre servait de salle de réception ; à droite et à gauche étaient les chambres à coucher. L'une était occupée par le médecin et ses malades, l'autre par Fan et sa famille.

Fan était dans son élément ; il s'occupait des malades, préparait de la nourriture et du thé pour ses visiteurs et entre temps prêchait aux foules qui se pressaient toute la journée dans la cour et dans la grande salle. A mesure que les jours s'écoulaient, l'intérêt des spectateurs ne faisait que grandir. Quelle serait l'issue du traitement ? Les malades succomberaient-ils, ou seraient-ils délivrés de leur fléau ?

Enfin, un des deux patients, qui manifestait un grand intérêt pour les choses de Dieu, se trouva dans une telle angoisse, tant physique que morale, qu'il semblait ne pouvoir y résister. Au milieu de la nuit, il appela Fan, le suppliant de crier à Dieu en sa faveur. Plein de confiance, Fan s'agenouilla au chevet du malheureux ; il savait que si les secours de la médecine étaient impuissants pour soulager, le

bras du Seigneur n'était pas raccourci. Il amena le malade aux pieds du Sauveur, dont il réalisait la présence et le cœur rempli de tendresse et de pitié. Une fois de plus, il put constater la puissance de Christ. Le malade éprouva un soulagement immédiat et pouvait à peine attendre le matin pour dire bien haut avec quelle rapidité merveilleuse sa souffrance avait été calmée.

(A suivre.)

Lâ-haut.

Bien loin de cette sombre terre,
 Au-dessus de l'azur du ciel,
 Se trouve la maison du Père,
 Le lieu du repos éternel.

Lâ, plus de deuil et plus de larmes ;
 En la présence du Sauveur
 Plus de tristesse ni d'alarmes :
 La paix de Dieu remplit le cœur.

Près de Lui, plus près que les anges,
 Heureux objets de son amour,
 Nous entonnerons ses louanges
 En l'adorant au saint séjour.

Lâ-haut déjà la place est prête ;
 Bientôt, du ciel, Jésus viendra.
 Loin des flots et de la tempête,
 Vers Lui, soudain, il nous prendra.

Bien loin de cette sombre terre,
 Au-dessus de l'azur du ciel,
 Se trouve la maison du Père,
 Le lieu du bonheur éternel.

Réponses aux questions du mois de mai.

- 1^o Leurs troupeaux (Nombres XXXII).
- 2^o Nombres XXXIII, 55 ; 1 Samuel XIII.
- 3^o Josué X, 11 ; Juges IV, 15 ; 2 Rois XIX, 35.
- 4^o Deutéronome I, 31 ; II, 7 ; 1 Pierre V, 6.
- 5^o Deutéronome IV, 5-6.
- 6^o Nombres XXXV, 14-15.

Questions pour le mois de juin.

A lire : Deutéronome V-XV.

1^o Où la scène du chap. V se trouve-t-elle retracée dans le Nouveau Testament, et quelle impression produisit-elle sur Moïse ?

2^o Pourquoi Israël ne pourrait-il détruire de suite les nations de Canaan ?

3^o Trouvez quatre raisons pour lesquelles Dieu fit marcher son peuple dans le désert « grand et terrible. »

4^o Quelle montagne devait être celle de la malédiction, et quelle montagne, celle de la bénédiction ? Quelle ville se trouve entre les deux montagnes ?

5^o Où l'Israélite devait-il offrir ses holocaustes en Canaan ?

6^o Relevez dans votre lecture trois passages cités par le Seigneur Jésus (avec de légères variantes provenant des différentes traductions).



PHILIPPE MÉLANCHTON

Philippe Mélanchton

(1497-1539)

Au cours de la biographie de Martin Luther, — que nous espérons, Dieu voulant, reprendre très prochainement pour la terminer cette année encore, — nous avons eu, à maintes reprises, l'occasion de citer le nom du fidèle collaborateur et ami du grand Réformateur. Rarement pourtant on a vu deux hommes de tempéraments plus opposés : Luther, ardent, énergique, emporté quelquefois, entier dans ses idées jusqu'à l'obstination, mais admirablement qualifié pour abattre jusque dans la poussière la puissance de l'Eglise catholique ; Mélanchton, au contraire, doux, timide, conciliant à l'extrême, recherchant trop souvent des solutions moyennes, sachant du reste à merveille reconstruire un édifice nouveau sur les ruines que son ami avait amoncelées. Luther écrivait en 1520 : « Je suis bruyant, orageux ; j'aime à lutter avec des bandes armées, avec les démons, à me trouver sur un champ de bataille. Ma tâche, à moi, est de défricher, d'extirper les souches, de faire sauter les pierres, d'enlever les épines et les broussailles, de frayer la route. Quant à maître Philippe, il accomplit son œuvre magiquement, tout doucement ; il bâtit et plante, il sème et se réjouit de voir toutes les récoltes que Dieu lui donne. »

Tous deux du reste se rencontraient dans une seule et même pensée : celle de mettre l'un toute sa force, l'autre toute sa connaissance au service du Seigneur. Lorsque, à quatre siècles de distance, nous considérons quelle fut leur activité, nous ne pouvons nous empêcher de penser à celle de deux autres bien-aimés serviteurs du Seigneur, Paul et Apollon, qui,

selon la belle expression de l'apôtre, étaient « collaborateurs de Dieu. » « Moi, dit Paul, j'ai planté, Apollos a arrosé, mais Dieu a donné l'accroissement. De sorte que ni celui qui plante n'est rien, ni celui qui arrose, mais Dieu qui donne l'accroissement. » (1 Corinthiens III, 6-7.) Que le Seigneur donne à ceux qui lisent ces lignes et qui le connaissent comme leur Sauveur de travailler à son œuvre, chacun dans sa mesure !

Mélancton avait comme nom de famille Schwarzerd, mot qui signifie en allemand *terre noire*, mais, selon un usage assez courant alors parmi les savants, il l'avait traduit en grec, et c'est sous cette forme nouvelle qu'il nous est connu. Ce fut un enfant prodige, remarquablement doué pour les langues mortes qu'il possédait à fond à l'âge de quinze ans. Deux ans plus tard, il était professeur de grec, et peu après on l'appela à Wittemberg pour y enseigner cette langue, ainsi que l'hébreu. En apprenant sa nomination, son oncle, le savant et pieux Reuchlin, lui écrivit pour le féliciter ; puis il ajouta, en citant l'appel d'Abraham (Genèse XII, 1, 2) : « Va-t'en de ton pays et de ta parenté, et de la maison de ton père, dans le pays que je te montrerai, ... et je te bénirai, ... et tu seras une bénédiction. » Reuchlin ne songeait qu'aux bénédictions terrestres qu'il souhaitait à son neveu ; il se doutait bien peu des bénédictions spirituelles, incomparablement plus riches, que le jeune professeur allait recueillir de son séjour dans la ville où il devait rencontrer Luther. Dès ses premières leçons, et bien qu'il n'eût encore aucune notion quelconque des vérités évangéliques, il attira l'attention de ses étudiants sur l'extrême importance qu'il y avait pour eux à posséder l'hébreu et le grec, afin d'arriver par ce moyen à connaître le texte de la Bible dans sa pureté et son intégrité. Jus-

qu'alors, en effet, on n'employait qu'une traduction latine, très défectueuse.

Luther et Mélanchton se lièrent intimement; nous les voyons souvent l'un à côté de l'autre dans les grandes journées de la Réformation; ou bien, si Mélanchton était appelé à rester en arrière, — ainsi il n'accompagna pas Luther à Worms, — nous savons, par sa correspondance, qu'il suivait toujours son ami de ses prières.

Le grand savoir de Mélanchton, le charme de son enseignement, son caractère affable, ne contribuèrent pas peu à accroître la réputation de la jeune université de Wittenberg. Il y avait souvent à ses cours plus de 2,000 étudiants, parmi eux des princes, des comtes, des savants de tous les pays du monde. Il écrit à l'un de ses amis : « Aujourd'hui, nous parlions à table onze langues : le latin, le grec, l'allemand, le hongrois, l'italien, le turc, l'arabe, l'hindou, l'espagnol, etc. » Nul doute que par son moyen des milliers d'auditeurs entendirent la vérité et que beaucoup d'entre eux arrivèrent à la connaissance du salut par Christ.

Nos lecteurs savent déjà le rôle important que joua Mélanchton à la diète d'Augsbourg (1) en vue de laquelle il rédigea la célèbre *Confession de foi*. Malheureusement, au cours de la discussion, il montra un tel désir de conciliation que ses plus chauds partisans eux-mêmes se tournèrent contre lui. Cette tendance s'accrut de plus en plus chez lui après la mort de Luther dont la foi robuste le stimulait. « *In necessariis unitas, in omnibus caritas* : dans les choses nécessaires l'unité, en toutes choses la charité », telle était sa devise, et la seconde partie lui semblait si importante que plus d'une fois il lui

(1) Voir *Bonne Nouvelle* de février et mars 1906.

sacrifia la première. Il alla même jusqu'à déclarer que, par amour pour la paix, il consentirait volontiers au maintien de certaines cérémonies et institutions catholiques et énonça des principes équivoques sur la doctrine de la justification par la foi, cette pierre d'angle de tout le mouvement de la Réformation. Il n'y a certainement pas lieu de supposer que ses convictions personnelles fussent le moins du monde ébranlées. Il est cependant infiniment regrettable de voir un homme, occupant une place aussi en vue que la sienne et si versé dans les doctrines fondamentales de l'Évangile, se laisser aller à des faiblesses bien propres à compromettre toute l'œuvre bénie qui s'était poursuivie jusque-là. Heureusement le Seigneur est au-dessus de nos manquements ; il ne permit pas que les inconséquences de son serviteur portassent préjudice au témoignage qu'il avait suscité.

Mais Mélauchton eut cruellement à souffrir de son manque de fermeté. De toutes parts, il subit des attaques violentes. Tout d'abord, il chercha à y résister, mais ne tarda pas à se lasser, travaillé sans doute par les remords qui devaient troubler sa conscience. Il garda donc le silence, espérant que le calme se rétablirait après l'orage, et qu'il pourrait reprendre plus tard le travail auquel il paraissait plus particulièrement appelé : celui d'affermir les chrétiens et d'organiser les églises, telles que Luther avait trouvé bon de les constituer. Mais le Seigneur ne jugea pas à propos de continuer à l'employer à son service. Fatigué par les luttes qu'il avait soutenues, il tomba malade et demanda instamment au Seigneur de le reprendre auprès de Lui. Sa prière fut exaucée. Sur son lit de mort, il exprima son profond regret au sujet des divisions qui s'étaient glissées parmi les chrétiens et dont, très certaine-

ment, il se sentait en quelque mesure responsable. Il répétait volontiers : « Qu'ils soient un en Christ ! » Quelques instants avant d'expirer, il dit d'une voix faible qu'il n'avait plus qu'un désir, celui d'être avec son Sauveur, et c'est ainsi qu'il s'endormait paisiblement.



Histoire du peuple juif depuis la transportation à Babylone.

LE PROFÈTE DANIEL. (Suite)

CHAPITRE XI.

Comme toutes les autres révélations faites à Daniel, celle qui va nous occuper a pour objet principal les destinées du peuple de Dieu à la fin de la période des 70 semaines. Elle passe rapidement sur la fin de la domination Médo-Perse, donne quelques détails sur l'histoire de deux des quatre rois qui se partagèrent l'empire grec, le *roi du nord* et le *roi du midi*, pour traiter d'une manière plus circonstanciée, d'un méchant roi du nord, terrible ennemi des Juifs, qui, grâce à sa conduite vis-à-vis d'eux, est pris comme type d'un roi semblable aux derniers jours, la petite corne du chap. VIII, « le roi audacieux », le « désolateur » du v. 27 du chap. IX. Puis nous trouvons intercalé dans le cours de cette révélation (v. 36 à 39), ce qui concerne un autre roi dont rien n'a encore été dit dans ces prophéties, savoir l'Antichrist, le faux roi des Juifs, qui surgira dans ce temps effroyable de la fin.

Ainsi que nous l'avons vu à la fin du chapitre précédent, l'ange qui parlait à Daniel lui dit qu'il retournerait pour combattre contre le chef de la Perse et que, lorsqu'il l'aurait quitté, le chef de Javan (de la

Grèce) viendrait. Le temps écoulé de la domination des Mèdes et des Perses, le conquérant grec établirait la sienne. Daniel n'avait rien à craindre pour son peuple, l'archange Micaël tenait ferme pour lui.

Le premier verset a probablement rapport à la prise de Babylone par Darius le Mede, qu'il ne faut pas confondre avec les rois persans du même nom ; l'ange Païda, sans doute, à prendre le pouvoir du second empire et à amener la fin de la captivité de Juda.

Passage de l'empire Médo-Perse à l'empire grec.

Au moment où Daniel eut ces visions, Cyrus était sur le trône, et l'ange déclare que trois rois s'élèveront après lui en Perse. Ces trois rois sont mentionnés au chap. IV du livre d'Esdras ; le premier (v. 6), appelé Assuérus, que l'histoire nomme Cambyse, fils de Cyrus ; le second, Artaxerxès (v. 7) ; c'est le Smerdis de l'histoire, un usurpateur ; le troisième (v. 24) est Darius le Perse, qui porte le même nom dans l'histoire. Il est dit que « le quatrième deviendra riche de grandes richesses plus que tous, et quand il sera devenu fort par ses richesses, il excitera tout contre le royaume de Javan. » Nous avons déjà fait allusion à cela en parlant du bouc du chap. VIII. Ce quatrième roi était le fils de Darius le Perse, Assuérus, le mari d'Esther, appelé Xerxès dans l'histoire. Il organisa une formidable armée de terre et de mer pour venger la défaite essuyée par son père à Marathon en combattant les Athéniens, « excitant tout contre le royaume de Javan. » Mais il ne réussit pas mieux, tout en faisant beaucoup de mal à la Grèce et fut vaincu à Salamine en 480 av. Jésus-Christ. Dès lors les Grecs nourrirent l'espoir de se venger, ce qui eut lieu lorsque le jeune Alexandre, roi de Macédoine, fut

arrivé au pouvoir. Alexandre est donc le roi vaillant du verset 3. Le verset 4 annonce la division de l'empire grec après la mort de son fondateur; nous savons déjà ce qui en est.

Les rois du nord et du midi.

De ces quatre royaumes, deux furent plus puissants que les autres; celui du midi (par rapport à la Palestine), l'Égypte, et celui du nord, la Syrie, que nous avons vu, au v. 9 du chapitre VIII, « s'agrandir vers le midi, le levant et le pays de beauté. » C'est de ces deux rois et de leurs successeurs que parlent les versets 5 à 32. S'ils ont de l'importance aux yeux de Dieu pour qu'il s'occupe de leur histoire dans la prophétie, c'est que seuls de tous les successeurs d'Alexandre le Grand, ils ont eu à faire avec les Juifs.

L'histoire nous apprend que le général d'Alexandre qui devint roi d'Égypte (midi), s'appelait Ptolémée, et celui qui prit la dénomination de roi de Syrie (nord), s'appelait Séleucus. Leurs dynasties respectives durèrent jusqu'à la domination romaine.

Située entre ces deux rois, la Palestine eut beaucoup à souffrir de leurs guerres continuelles; suivant leurs succès, elle passa successivement sous l'autorité de l'un et de l'autre. Au v. 5, il est dit que « le roi du midi sera fort, et un de ses chefs; mais un autre (celui du nord) sera plus fort que lui. » Le verset 6 parle de leurs successeurs: Ptolémée II, surnommé Philadelphe (1), second roi d'Égypte, et Antiochus II, surnommé Théos (2), troisième roi de Syrie. Après avoir été en guerre entre eux, le roi

(1) C'est-à-dire *ami de ses frères*, surnom ironique, parce qu'il fit périr deux de ses frères et en vit disparaître deux autres, non sans plaisir; il fit la guerre au cinquième.

(2) Mot qui signifie *le Dieu*.

d'Égypte offrit sa fille Bérénice en mariage au roi de Syrie à la condition que le fils qui pourrait naître de cette union hériterait du trône de Syrie ; il pensait ainsi « faire un arrangement droit, » c'est-à-dire assurer la paix. Au bout de quelques années, Ptolémée, roi d'Égypte, mourut. Lorsque Antiochus l'apprit, il fit emprisonner son épouse et le fils qu'il en avait eu, pour reprendre Laodice, sa première femme, qu'il avait répudiée pour épouser Bérénice. Mais Laodice ne se laissa pas à son mari, l'empoisonna et fit monter sur le trône son propre fils, Séleucus II, Callinicus (1). Elle chercha à faire périr Bérénice et son fils, ce à quoi elle réussit par trahison. Ainsi arriva littéralement ce que dit le v. 6 : « Elle (la fille du roi d'Égypte) ne connaîtra pas la force de son bras ; et elle sera livrée, elle, et ceux qui l'ont amenée, etc. »

Mais, dit le v. 7, « d'un rejeton de ses racines se lèvera à sa place un homme, et il viendra à l'armée, et il entrera dans la forteresse du roi du nord ; et il agira contre eux et se montrera puissant. » C'est le successeur de Ptolémée II, Ptolémée III. Evergète (2), frère de Bérénice. Il accourt avec une grande armée pour délivrer sa sœur. La trouvant morte, il livre bataille sur bataille et marche victorieusement jusqu'à Babylone, puis rentre en Égypte chargé de butin, de captifs et des faux dieux qu'un des rois de Perse avait enlevés jadis aux Égyptiens. C'est ce que dit le v. 8 : « Et même il emmènera captifs, en Égypte, leurs dieux, et leurs princes, avec leurs objets précieux, l'argent et l'or ; et il subsistera plus d'années que le roi du nord. » A son tour, Callinicus voulut faire une expédition en Égypte, ainsi que nous le voyons au v. 9 ; mais il dut rentrer vaincu

(1) *Le beau vainqueur.*

(2) *Le Bienfaisant.*

dans son pays, et mourut quatre ans avant Ptolémée III. Ainsi s'accomplit à la lettre ce qui est dit au v. 8 : « Il (le roi d'Égypte) subsistera plus d'années que le roi du nord. » Vous voyez, mes jeunes lecteurs, l'exactitude de la Parole, exactitude à laquelle nous nous fions, lors même que l'histoire ne serait pas là pour la justifier. Dieu, qui connaît la fin des choses dès le commencement, révèle aux écrivains sacrés les faits tels que Lui seul peut les connaître, tandis qu'il est souvent très difficile aux historiens profanes de reconstituer certains faits qui ont eu lieu dans un passé bien reculé.

« Mais ses fils s'irriteront et rassembleront une multitude de forces nombreuses ; et l'un d'eux viendra et inondera et passera outre » (v. 10). Ce passage nous parle des deux fils du roi du nord : son successeur Séleucus III, Céraunus (1), qui ne régna que deux ans, et son frère Antiochus III, le Grand, qui le remplaça. C'est de lui que parlent les v. 10-19. Ce fut un prince puissant ; il eut un règne assez long et guerroya contre les rois d'Égypte. La première partie du v. 10, citée plus haut, parle d'une première guerre, mais l'année suivante, Antiochus III revint et attaqua la forteresse de son adversaire, Ptolémée IV, Philopator (2). La rencontre eut lieu près de Raphia, ville forte sur la Méditerranée, au sud de Gaza. Malgré les forces considérables d'Antiochus, Ptolémée fut vainqueur, accomplissant ce que dit le v. 11. Enivré par cette victoire, « son cœur s'exalta » (v. 12), « il fit tomber des myriades, » et suscita une persécution contre les Juifs, parce qu'à son passage à Jérusalem, le souverain sacrificateur n'avait pas voulu le laisser pénétrer dans le temple. Puis il termina son règne dans la mollesse et la

(1) *La foudre.*

(2) *Ami de son père.*

débauche, et son fils, Ptolémée V, Épiphané (1), lui succéda, âgé de cinq ans seulement ; mais sous la tutelle des Romains.

Antiochus voulait profiter de ces circonstances pour venger sa défaite à Raphia et, allié au roi de Macédoine, revint avec une armée nombreuse (v. 13 et 14). Après toute une série de batailles, Antiochus vainquit l'armée égyptienne qui s'était réfugiée dans une forteresse à Sidon (v. 15). La Palestine passa alors sous la domination des Syriens, après avoir beaucoup souffert de ces guerres continuelles. Nous lisons : « Il se tiendra dans le pays de beauté » (v. 16), ce qui indique que ce roi s'arrêtera en Palestine « ayant la destruction dans sa main. »

Feignant de désirer la paix avec le jeune roi d'Égypte, car son ambition le dirigeait ailleurs, Antiochus le Grand lui proposa d'épouser sa fille Cléopâtre, alliance qui ne servit à rien (v. 17), car les Romains secoururent Ptolémée qui s'était placé sous leur protection.

Antiochus quitta donc l'Égypte et se dirigea « vers les îles » de la Grèce qu'il voulait conquérir ; mais il y trouva les Romains encore qui le forcèrent de se retirer en Asie, et là il rencontra « le chef qui mit fin à son opprobre » (v. 18). Le consul Scipion, à la tête des légions romaines, le défit entièrement à Magnésie, ville du royaume de Lydie, et lui imposa de dures conditions de paix : il dut livrer son fils en otage aux vainqueurs et payer un tribut de douze mille talents (2).

Il se retira, découragé, « vers les forteresses de son pays » et, pour faire face aux grandes dépenses occasionnées par ses guerres incessantes, et le tribut dont il était frappé, il voulut piller les temples,

(1) *L'illustré*.

(2) Environ 60 millions de francs.

entre autres celui de Bélus en Susiane, qui contenait de grands trésors ; mais il fut mis à mort par la population révoltée à la vue d'un pareil sacrilège. « Il bronchera et ne sera pas trouvé » (v. 19).

Le v. 20 nous parle de Séleucus IV, Philopator, fils d'Antiochus le Grand. Il régna peu d'années, pendant lesquelles il eut beaucoup de peine à recueillir les sommes nécessaires pour payer le tribut que les Romains avaient imposé à son père. « Il fera passer l'exacteur par la gloire du royaume. » Il mourut empoisonné par un de ses ministres qui voulut ensuite usurper la couronne de Syrie « Il sera brisé, non par colère ni par guerre. »

(A suivre.)



RÉPONSES AUX QUESTIONS SUR L'ÉTUDE BIBLIQUE DU MOIS DE JUIN.

1° Parce que l'ange chargé de lui apporter la réponse avait été retenu à la cour de Perse.

2° Un archange ou chef d'anges.

3° En faveur des Juifs.

4° Le combat contre le dragon et ses anges. (Apocalypse XII, 7-9.)

QUESTIONS :

1° Sous quels noms la Parole désigne-t-elle les trois rois de Daniel XI, 2 ? Quel livre parle du quatrième et quel nom y porte-t-il ?

2° Quel est le roi vaillant du v. 3 ? Quel empire fonda-t-il ?

3° Sur quels pays régnèrent les rois du nord et du midi ?

4° Quels noms portent les deux premiers ?

En Chine.

(Tiré de *One of China's Christians*, par G. H. T.)*(Suite et fin).*

« Les remèdes ont du bon, disaient entre eux les observateurs, mais la prière semble plus efficace encore. »

Bientôt M. Drake eut dix-neuf nouveaux malades sous ses soins. Afin de les distraire et surtout pour profiter de l'occasion qui lui était offerte, le missionnaire leur enseignait des cantiques et des passages de l'Écriture ; puis, matin et soir, il lisait et priait avec ses pensionnaires. Les jours passèrent lentement, puis enfin le succès vint couronner les efforts des chrétiens. Tous les malades furent guéris et, qui plus est, retournèrent chez eux avec des cœurs renouvelés. M. Drake quitta le village, et Fan se trouva seul à la tête d'une œuvre qui ne devait que grandir.

En effet, tous les fumeurs d'opium du voisinage vinrent chercher du secours auprès de Fan. M. Drake envoyait des remèdes et Hsi prodiguait ses visites qui étaient d'un puissant secours spirituel. Peu à peu cependant, les missionnaires, accablés d'ouvrage, s'occupèrent moins du Refuge et Fan commença à compter de plus en plus sur les prières et sur l'influence de Hsi, à l'exclusion de tout autre secours humain.

Les choses continuèrent ainsi pendant une année. Le Refuge ne désemplissait pas et de nombreux malades avaient été guéris. Au commencement de l'année 1883, plusieurs patients étaient en traitement, lorsque la provision de remèdes indispensables pour ces cas difficiles se trouva épuisée. Fan, comme il

en avait l'habitude, envoya un messenger à la ville pour chercher ce qui lui manquait, mais à sa consternation, celui-ci revint les mains vides. Là aussi la provision de pilules était finie et les missionnaires étaient absents pour un temps prolongé.

Que faire ? A ce moment Hsi, qui ignorait ces circonstances, se sentit pressé de se rendre au Refuge, où il fut reçu avec enthousiasme.

— Oh ! frère aimé ! s'écria Fan, sûrement le Seigneur t'a envoyé ici pour nous délivrer. Nous sommes semblables à des hommes qui chercheraient à sortir d'un puits fangeux. Nous ne pouvons ni monter ni descendre. Je t'en supplie, trouve au plus vite un moyen de nous tirer de cette impasse.

La situation était en effet difficile. Hsi, pas plus que Fan, ne pouvait en découvrir l'issue. Mais d'une chose, il était persuadé.

— L'œuvre est de Dieu, dit-il ; ne crains rien. Distribue à tes malades les remèdes qui te restent. Je retournerai à la maison et verrai ce qu'il y a à faire.

Courageusement Hsi se remit en route, parcourant de nouveau les trente kilomètres qui le séparaient de sa demeure. Chemin faisant, il priait avec instance. Quelqu'un devait secourir ces hommes et les secourir immédiatement. Dieu lui donnerait la lumière, car lui seul semblait appelé à leur venir en aide. Déjà, à plusieurs reprises, une pensée avait traversé son esprit. Si Dieu voulait se servir de la connaissance qu'il avait de la vertu des plantes et des drogues indigènes pour l'amener à composer une médecine qui remplacerait celle qui manquait ? L'idée semblait téméraire et cependant elle le poursuivait sans cesse. En arrivant chez lui, il était prêt à tenter l'entreprise. « Je priai et jeûnai longtemps, écrit-il, m'attendant au Seigneur et le suppliant de

m'indiquer les ingrédients nécessaires ; je lui demandai aussi son secours et sa force, afin que je fusse rendu capable de préparer rapidement les pilules et de les porter au Refuge, avant que les malades n'eussent été réduits au désespoir par l'attente. »

Alors, très simplement, il comprit comment le remède devait se préparer. Dans ses provisions il trouva les choses nécessaires, il les mêla, en forma des pilules et, en toute hâte, retourna au Refuge.

Alors I-si et Fan, persuadés que le remède venait de Dieu, l'administrèrent aux malades. L'effet désiré fut produit et, d'un cœur reconnaissant, ils rendirent à Dieu leurs actions de grâces.

Les nouvelles pilules remplissaient exactement leur but. Peu coûteuses et faciles à confectionner, on pouvait en obtenir une grande quantité à bref délai. Ceci changea absolument le caractère de l'œuvre du Refuge. Elle devint indépendante et prit bientôt une grande extension. Dieu se servit de cette circonstance pour amener beaucoup d'âmes sous l'influence de l'Évangile, et un grand nombre se tournèrent des idoles vers Dieu.

Une fidèle servante du Seigneur.

La mémoire du juste
est en bénédiction.
(Prov. X, 7).

Le voyageur qui traverse le beau et grand village de B., dans le Jura Vaudois, ne remarque pas une petite maison de modeste apparence, située au bord de la route. C'est là que demeurait une humble et

fidèle chrétienne qui a laissé ici-bas quelque chose de plus précieux qu'un héritage important : l'exemple, assez rare, d'une vie de dévouement et de prières. Nanette X a quitté il y a plus de trente ans la scène de ce monde; néanmoins, encore maintenant, son souvenir est en bénédiction à ceux qui ont eu le privilège de la connaître. Puisse le simple récit qui va suivre être béni aussi pour chacun de mes jeunes lecteurs !

Les parents de Nanette étaient loin d'être à leur aise; aussi la fillette fit-elle de bonne heure connaissance avec les peines et les difficultés de la vie, mais cela n'eut pas pour effet d'assombrir son caractère; au contraire, la gaieté particulière à cet âge était exubérante chez elle, ce qui ne l'empêchait pas d'accomplir les petits travaux qui lui incombait à la maison; elle y mettait tel soin qu'elle finit par devenir très habile dans toutes les occupations domestiques, et cela lui fut bien utile dans la suite.

Non seulement la jeune fille fut des plus laborieuses, mais elle était aussi honnête et remarquablement droite. Toutefois, hélas ! comme la plupart des gens, jeunes ou âgés, de son village, elle était dépourvue des choses qui rendent le cœur véritablement heureux, ignorant le moyen de salut que Dieu, dans sa grâce, a procuré au pécheur encore éloigné de Lui.

Au lieu de venir à la « source des eaux vives » (Jérémie II, 13) pour étancher la soif de bonheur qu'éprouve le cœur de l'homme dès la jeunesse, il se tourne malheureusement vers le monde et les choses qu'il renferme : citernes crevassées et qui ne contiennent pas d'eau. Nanette ne fit pas exception. Comme elle était d'un caractère enjoué, on la recherchait dans les réunions de jeunes gens; elle

avait le talent d'intéresser et de divertir son entourage sans s'écarter cependant des règles dictées par la bienséance.

Mais le bonheur n'était pas là : il fallait le chercher ailleurs. Un jeune homme, rangé et laborieux pria Nanette en sincère affection et elle devint la compagne de sa vie ; le début ne fut pas brillant, mais, en épouse dévouée, Nanette seconda dignement son mari dans l'accomplissement de sa tâche, se faisant aimer et estimer de chacun par sa bonté et son honnêteté.

Le trait suivant donnera à connaître ce qu'était cette jeune femme, contrairement à ce qui existe malheureusement aujourd'hui, un peu partout. Un jour elle eut besoin de cinq francs ; elle alla les emprunter chez une voisine en promettant de les rendre dans quelques jours. Ne pouvant remplir sa promesse, elle emprunta ailleurs pour rendre cet argent, ce qu'elle fit plusieurs fois, pour ne pas manquer de parole.

Il lui fallait travailler et peiner, de concert avec son mari, pour faire face à leurs petites affaires, et le bonheur, loin d'être atteint par les deux époux, semblait s'enfuir, comme le mirage du désert. Ils le cherchaient toujours où il n'était pas, comme les femmes qui cherchaient le Seigneur dans le tombeau lorsqu'il fut ressuscité.

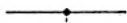
C'est en possédant la vie éternelle, en jouissant de la faveur de Dieu meilleure que la vie, que le cœur est heureux. Nanette, avec ses qualités, si appréciables qu'elles fussent à leur place, était incapable d'y avoir accès : le Sauveur, que Dieu, dans sa grâce, nous a envoyé, est le seul chemin qui nous y conduit, et les pensées de l'homme laissé à lui-même ne le portent nullement de ce côté-là. Combien sont vraies dans l'histoire de chacun de nous,

ces paroles du livre inspiré : « Il n'y a point d'homme qui recherche Dieu ». (Romains III, 12).

Mais le Dieu-Sauveur, dont les pensées sont de bénir et de rendre heureux, avait les yeux sur ce humble couple, auquel il se proposait d'accorder un trésor infiniment plus précieux que tous ceux que le monde peut offrir. Il allait les amener à la connaissance de son Fils, le Sauveur qu'il nous a donné. Abondant en grâce et riche en moyens, il se servit d'un songe pour faire entendre sa voix à Nanette.

Elle songea qu'elle se trouvait sur le seuil de la porte du four communal, avec un homme du village, lorsqu'un étranger traversa la place. Elle eut immédiatement le sentiment que ce personnage était le Seigneur Jésus : dans sa surprise elle s'écria aussitôt : « C'est le Seigneur ! » et elle se mit à le suivre. Ils cheminaient ensemble et arrivèrent devant la maison qu'elle habitait. Elle invita son auguste compagnon à entrer, ce à quoi il consentit sur le champ. Ils montèrent côte à côte un mauvais escalier, mais, arrivés en haut, ce fut le vide, — un vide immense, qui s'offrit à leurs regards ; la pauvre femme fut remplie de frayeur, mais aussitôt le Seigneur la saisit par la main et ne la lâcha plus. La suite de ce rêve devint une bienheureuse réalité : le Seigneur, en effet, venait de saisir cette âme, la délivrant du danger imminent sur lequel elle s'acheminait sans s'en douter. Nanette, une fois réveillée en son âme, fut profondément affligée à la pensée d'avoir perdu sa jeunesse, la meilleure partie de sa vie, l'ayant consacrée au monde et à ses plaisirs plutôt qu'à son Créateur qu'elle avait oublié d'une façon coupable.

(A suivre).



Le bon Berger

(Psaume XXIII)

Jamais je n'aurai de disette :
Seigneur, n'es-tu pas mon berger ?
Car sous ta paisible houlette
Je suis à l'abri du danger.

Je trouve en ton vert pâturage,
Auprès de limpides ruisseaux,
La nourriture et le breuvage
De mon âme, et le vrai repos.

En ton sentier tu veux conduire
Mes pas, pour l'amour de ton nom :
Qui peut sonder et qui peut dire
O Seigneur ! combien tu es bon ?

Au sein de la vallée obscure,
Tu veux rester auprès de moi,
Car ta présence me rassure ;
Elle dissipe tout effroi.

Devant moi, dressant une table
En regard de mes ennemis,
Tu prends plaisir — grâce ineffable ! —
A me bénir : tu l'as promis.

Tu veux encore oindre ma tête,
Sainte et précieuse onction.
Que manque-t-il ? .. C'est une fête,
Quand tu deviens ma portion.

La grâce m'entoure sans cesse :
Elle me prévient chaque jour.
Je suis l'objet de ta tendresse,
De ton inexprimable amour.

Et puis, bientôt viendra le terme
De mon séjour en ces bas lieux ;
Mon espérance est douce et ferme :
C'est d'être avec Toi dans les cieux.

Réponses aux questions du mois de mai.

- 1^o Hébreux XII, 18-21.
- 2^o Deutéronome VII, 22.
- 3^o Afin de Pharaon, de l'éprouver, pour connaître ce qui était dans son cœur, pour lui faire du bien à la fin. (Deutéronome VIII, 2-16.)
- 4^o Etal et Garizim. (Deutéronome XI, 29); Sichem. (Juges IX, 7.)
- 5^o Deutéronome XII, 4-5.
- 6^o Deutéronome VIII, 3; VI, 16; VI, 13; Matthieu IV, 4-7, 10.

Questions pour le mois de juin.

A lire : Deutéronome XVI-XXVI.

1^o Quel était le caractère spécial de la fête des Tabernacles ? Trois occasions où elle fut célébrée.

2^o Nommez quatre rois d'Israël ou de Juda qui manquèrent en tout ou en partie aux ordonnances prescrites en Deutéronome XVII, 16, 17, 18, et XVIII, 14.

3^o Combien de fois trouvez-vous dans votre lecture : « Tu ôteras le mal du milieu de toi » ?

4^o Qu'est-ce que l'Israélite devait faire des premiers fruits de la terre ?

5^o Quelle allusion trouvez-vous dans le Nouveau Testament à Deutéronome XXI, 22-23 ?

6^o Quelle prophétie relative à Christ relevez-vous dans votre lecture ?



Souvenir d'une vieille amie.

Madame K. était veuve; c'était une grande et belle femme, à l'accueil toujours aimable et souriant. Très propre et soignée dans sa mise, un bonnet blanc encadrait son visage calme et serein. Elle occupait, dans une charmante ville des bords du lac Léman, un tout petit appartement clair où elle entretenait une propreté minutieuse. Pendant de longues années, elle y vécut seule, se demandant pourquoi le Seigneur la laissait dans ce monde, surtout depuis le

moment, très dur pour elle, où ses forces ne lui permettant plus de se suffire par son travail, elleⁱ avait dû accepter les secours de l'amour fraternel. Elle pria beaucoup et pensait que peut-être c'était pour ce service que Dieu la laissait ici-bas ; l'assemblée du Seigneur était son unique intérêt.

Mes parents l'invitaient chaque été à faire un séjour à la maison ; c'était une joie pour tous de la voir arriver ; elle n'était jamais de trop et savait d'ailleurs se rendre utile. C'est alors qu'elle nous racontait sa vie, si remplie d'épreuves et de douleurs. Convertie assez jeune, elle avait fait partie, au début de sa carrière chrétienne, d'une assemblée dissidente. Son mari était batelier ; elle n'en parlait pas ; nous ne sûmes jamais s'il l'avait rendue heureuse ; il la laissa veuve encore jeune, avec deux enfants en bas âge. Elle avait gardé un souvenir terrible de sa mort et ne la mentionnait qu'en frissonnant. Il était atteint d'une maladie de poitrine, que son métier avait bien vite aggravée. Un soir, quelques bateliers de ses amis étaient venus le voir et avaient emmené le petit garçon pour en débarrasser sa mère qui veillait seule auprès du mourant. Pendant la nuit, l'agonie commença, et en même temps, une affreuse tempête se déchaîna sur la contrée ; la pauvre mère entendait mugir le lac en tourmente, et une horrible angoisse lui étreignait le cœur en pensant à son pauvre enfant que les bateliers avaient pris avec eux dans la barque, pour aller de l'autre côté du lac où ils conduisaient des marchandises, pendant que d'un moment à l'autre elle attendait le dernier soupir du père. Au matin, tout était fini ; son mari était mort ; mais, par la bonté de Dieu, on lui ramena son fils sain et sauf.

M^{me} K. était couturière ; mais il lui était difficile de gagner assez pour suffire à tout ; aussi eut-elle

des temps bien pénibles. D'un caractère fier et réservé, pour rien au monde elle n'aurait parlé de ses privations; elle mangeait à peine pour que ses enfants eussent le nécessaire. A la longue, sa tête s'affaiblit et elle en vint à se dire que, puisque Dieu permettait qu'elle n'eût pas suffisamment à manger, c'est qu'il voulait faire un miracle et la laisser vivre sans nourriture; de là à un accès de folie, il n'y avait qu'un pas. Il fallut la mettre dans une maison de santé, où, grâce à de bons soins, elle recouvra bientôt sa raison et ses forces. Cela eut un bon résultat en ce que, dès lors, ses deux chrétiens s'occupèrent d'elle et ne la laissèrent plus arriver à une telle extrémité.

Elle élevait ses enfants avec beaucoup de soin, dans la crainte de Dieu et le sentiment du devoir; ils étaient très attachés à leur mère et ne lui donnaient que du plaisir; pendant la semaine, le travail incessant et les devoirs d'école remplissaient le temps, et le dimanche, les réunions et une jolie promenade dans la campagne, l'après-midi, leur faisaient passer agréablement la journée.

Le garçon grandissait et la mère s'aperçut avec chagrin qu'il n'avait plus le même plaisir à se promener avec elle; des camarades s'étaient moqués de lui et l'engageaient à venir jouer avec eux, le dimanche, au lieu de rester comme un bébé auprès de sa mère. Elle lui parla sérieusement du danger des mauvaises compagnies. Il n'écouta rien, et un triste dimanche, il refusa d'accompagner sa mère et sa sœur et partit avec ses amis. La pauvre femme eut recours à sa seule ressource: elle supplia le Seigneur de parler à la conscience de son fils et de ne pas permettre qu'il trouvât de la joie dans le chemin qu'il avait choisi. Elle fut exaucée; son garçon qui l'aimait tendrement, fut si malheureux tout

L'après-midi en pensant au chagrin de sa mère, et les propos grossiers de ces garçons mal élevés lui déplurent tellement, qu'il revint vers elle, bien décidé à ne plus la quitter. Elle eut la joie de le voir converti très jeune; mais, hélas! elle ne tarda pas à comprendre qu'il n'était pas pour longtemps dans ce monde. Cet enfant qui, à vues humaines, semblait devoir être le soutien de sa vieillesse, ne lui était que prêtés pour peu de temps. Elle ne murmura pas; elle savait que Dieu s'était chargé de la veuve et qu'il serait son appui jusqu'au bout de la course. Elle n'eut plus que de la reconnaissance pour la joie que lui avait donnée son bien-aimé Jean. Il avait environ treize ans quand la phthisie se déclara; quoique malade pendant plusieurs mois, il se montra si heureux, si facile à soigner, que sa mère ne conservait qu'un doux souvenir de ce temps de maladie. Le dimanche matin, elle allait au culte avec sa fille et laissait Jean dans son lit, lui recommandant de rester bien tranquille et d'attendre leur retour pour se lever; mais il leur arrivait parfois, en rentrant, d'entendre depuis le corridor les petits sabots de bois trottant dans la cuisine; et elles trouvaient le cher garçon préparant la table pour le dîner, faisant son possible pour leur épargner de la peine. La fin arriva calme, paisible; il souffrait peu, mais la faiblesse était si grande qu'il pouvait à peine parler. Une demi-heure avant sa mort, un pasteur dissident, ancien ami de sa mère, vint le voir et crut devoir l'éprouver, lui disant : « Tu peux mourir en paix, mon cher Jean; tu as été un brave enfant, tu n'as donné que de la joie à ta mère. » Il eut l'air tout attristé, fit un pénible effort pour ôter son bonnet et dit en joignant les mains : « Le sang de Jésus-Christ. » Ce furent ses dernières paroles.

Les quelques années qui suivirent furent heureuses

et paisibles pour la veuve; sa fille avait appris à raccommo-der des dentelles fines et travaillait avec habileté; son travail et celui de sa mère leur permettaient de vivre aisément. Félise était une fille pieuse, tendre et dévouée pour sa mère, et marchait avec elle dans le chemin de la fidélité au Seigneur. Hélas ! notre pauvre amie n'était pas au bout de ses épreuves ; elle devait perdre encore sa fille chérie, sa dernière joie terrestre. La maladie qui avait emporté le père et le fils, atteignit aussi Félise qui s'endormit heureuse, en confiant sa mère au Seigneur.

C'était pour M^{me} K. la solitude complète et cela au moment où la vieillesse se faisait déjà sentir ; mais elle avait appris à l'école de Dieu. Elle continua paisiblement son chemin, travaillant aussi longtemps que ses forces le lui permirent, conduisant son petit ménage avec une grande économie. Elle était devenue humble et recevait avec reconnaissance les secours de ses amis. Un jour entre autres, ma mère lui offrit, un peu en tremblant, une étoffe que quelques sœurs avaient achetée pour lui faire une robe ; on craignait de lui faire de la peine, mais elle en fut très touchée et nous raconta que jusque-là elle avait porté les robes de sa fille, mais qu'elle était au bout et n'en possédait plus qu'une tout usée, que cela lui avait donné quelque inquiétude ; puis elle avait dit au Seigneur : « Tu as promis de me vêtir, mais tu n'as pas promis une robe pour les jours de semaine et une autre pour le dimanche. » Elle se trouva heureuse d'en posséder de nouveau deux.

En ce temps-là, une personne habitant un village éloigné, demandait un matin au Seigneur de la conduire en tout ce qu'elle avait à faire dans la journée. Une voix intérieure lui dit : « Envoie un secours à M^{me} K. ; elle doit avoir besoin de quelque vêtement. » Elle chargea aussitôt une amie de lui porter son don,

qui arriva bien à propos, car Mme K. allait se confectionner le vêtement dont elle avait besoin avec le dernier châle que lui avait laissé sa fille. Sa joyeuse confiance en Dieu n'a jamais été trompée; elle n'a manqué de rien; ses amis ont entouré son lit de mort; un frère qu'elle tenait comme son fils lui a fermé les yeux.

Elle a laissé à ceux qui l'ont connue un doux souvenir, qui chez moi, en particulier, se lie à ce passage de 1 Pierre III, 3-6. « Un esprit doux et paisible qui est d'un grand prix devant Dieu. » C'est la parure d'une sainte femme qui espérait en Dieu.

Puisse cette simple histoire, chers jeunes lecteurs, vous engager sincèrement à suivre le chemin de la crainte du Seigneur et de la confiance en Dieu, ce qui le glorifiera dans toute votre conduite et amènera sur vous sa précieuse bénédiction, la seule qui enrichisse pour le temps et l'éternité



Histoire du peuple juif depuis la transportation à Babylone.

LE PROPHÈTE DANIEL. (Suite)

CHAPITRE XI. (Suite)

Les versets 21-32 traitent enfin d'Antiochus IV Epiphane, frère du précédent, et que son père avait remis comme otage aux Romains, personnage si cruel envers les Juifs, que la Parole de Dieu le présente comme type de leur terrible ennemi de la fin, le dernier roi du nord. C'est « l'homme méprisé » qui s'élève à la place du précédent. Il fut en effet méprisable et méprisé : « On ne lui donna pas l'honneur du royaume, » c'est lui-même qui se l'at-

tribua. Au moment où son frère fut mis à mort, il revenait de Rome. La couronne n'aurait pas dû lui échoir car Séleucus IV avait un fils à qui appartenait « l'honneur du royaume ; » néanmoins il monta sur le trône et il prit possession par des intrigues, des flatteries, ainsi que l'Esprit de Dieu, par la bouche de Daniel, l'avait dit longtemps à l'avance (v. 21).

Les versets 22 à 32 nous parlent des rapports de cet odieux personnage avec les Juifs qui étaient alors dans un triste état moral. Ils abandonnaient de plus en plus la loi ; les coutumes des nations s'implantaient dans Jérusalem où l'on prenait goût aux divertissements en usage chez les Grecs. Un indigne membre de la famille sacerdotale, nommé Jason, acheta d'Antiochus Épiphanes la charge de souverain sacrificateur, et supplanta ainsi son frère, un homme pieux. A son tour, il fut mis de côté par un autre de ses frères, Ménélas, qui, ayant offert au roi 300 talents de plus que Jason, obtint la sacrificature, à laquelle était alors lié le pouvoir temporel. Pour plaire à Antiochus, il alla jusqu'à lui promettre de faire cesser la religion juive à Jérusalem et reçut pleins pouvoirs à cet effet. Les v. 22-23 font allusion à cela. « Le prince de l'alliance, » terme qui désigne le souverain sacrificateur, est brisé devant lui, ainsi que toutes les forces qui lui résistent. Le roi s'associe le misérable sacrificateur apostat ; il agit avec fraude ; il est fort avec peu de gens, parce qu'il a à Jérusalem des partisans qui abandonnent la loi et auxquels il distribue des biens. Dans sa manière d'agir envers le peuple juif, il fait ce qu'aucun de ses pères n'a fait.

Antiochus déclara aussi la guerre au roi d'Égypte (v. 25), qui était alors Ptolémée VI Philométor (1),

(1) *Ami de sa mère.*

son propre neveu, très jeune encore. Il remporta sur lui une victoire facile, et la campagne se termina soi-disant par une sorte d'entente apparente, laissant Ptolémée sur son trône. Mais derrière tout cela, il n'y avait qu'intrigue et ambition, bien qu'on se flattât mutuellement et qu'on fit ensemble bonne chère. « Ces deux rois auront à cœur de faire du mal, » et diront des mensonges à une même table ; mais cela ne réussira pas. » (v. 27.) Finalement le roi de Syrie quitta l'Égypte avec de grandes richesses et passa à Jérusalem (v. 28), où il assouvit sa nature sanguinaire en châtiant les Juifs qui, l'ayant cru mort, avaient osé s'en réjouir. Il assiégea la ville qui fut prise et pillée ; un grand nombre des habitants furent mis à mort et un plus grand nombre vendus comme esclaves. Antiochus pénétra même dans le sanctuaire qu'il profana de la façon la plus outrageante, sacrifiant, dit-on, un porc sur l'autel, puis il emporta tous les ustensiles d'or qu'il trouva dans le temple.

« Au temps déterminé il retournera et viendra dans le midi ; mais il n'en sera pas la dernière fois comme la première. » (v. 29.) Le jeune Ptolémée, qu'Antiochus avait laissé sur son trône, avait un frère que les habitants d'Alexandrie, mécontents de Philométor, proclamèrent roi ; de sorte que les deux frères étaient rivaux. Antiochus espérait que les troubles ainsi occasionnés affaibliraient le pays à son propre avantage. Les deux jeunes princes comprirent les intentions de leur oncle et s'accordèrent pour régner conjointement. Antiochus l'ayant appris accourut en Égypte, pour la dernière fois, afin de punir ses neveux. Pour commencer, tout alla à souhait pour le roi du nord, et tout aurait continué de même, s'il n'avait eu à compter avec les Romains, sous la protection desquels les jeunes princes s'étaient placés. Au moment où il allait entrer à Alexandrie, les am-

bassadeurs du sénat romain y arrivaient aussi. Antiochus, reconnaissant en l'un d'eux, nommé Popilius, un de ses anciens amis de Rome, chercha à fraterniser avec lui ; mais le Romain voulut s'acquitter de son message avant tout, et lui tendit les conditions que lui imposait le sénat, conques en ces termes : « Tu t'abstiendras de faire la guerre aux Ptolémées. » Epiphane répondit qu'il en conférerait avec ses amis ; mais Popilius traça autour de lui un cercle dans le sable et le somma de répondre avant d'en sortir. Surpris, la rage au cœur, Antiochus déclara qu'il obéirait. Forcé lui fut de cesser la guerre. C'est ainsi que « il n'en fut pas la dernière fois comme la première. » Cette intervention de Rome est indiquée par l'arrivée « des navires de Kittim, » au v. 30. Les Romains sont désignés ainsi, parce qu'ils ne pouvaient arriver que par mer, venant du côté de Kittim (Chypre).

« Il sera découragé, et retournera, et sera courroucé contre la sainte alliance » (même verset). L'orgueilleux roi, profondément blessé dans son amour-propre, donna essor à sa fureur contre les malheureux Juifs. « Des forces se tiendront là de sa part, et elles profaneront le sanctuaire de la forteresse, et ôteront le sacrifice continué, et elles placeront l'abomination qui cause la désolation » (v. 31). Antiochus ne vint pas en personne à Jérusalem ; il envoya un de ses généraux, nommé Apollonius, qui profita d'un jour de sabbat pour s'emparer de la ville et la saccagea ; il rendit le temple absolument impropre à servir au culte de l'Éternel et y plaça une idole.

Rentré dans son pays, Antiochus proclama l'unité de religion dans tout son royaume. Il employa pour cela des flatteries, « de douces paroles, pour entraîner à l'impiété ceux qui agissent méchamment à

l'égard de la sainte alliance » (v. 32), c'est-à-dire ceux qui apostasiaient. Cette dernière iniquité ranima la vie et le zèle pour la loi de Dieu chez beaucoup. « Mais le peuple qui connaît son Dieu sera fort et vigra. » Il s'éleva de fidèles et vaillants hommes qui enseignèrent leurs concitoyens et donnèrent l'exemple de la fidélité. Ils purent tenir tête aux forces qu'Antiochus envoya à plusieurs reprises pour anéantir si possible ceux qui demeuraient attachés à la loi. Ce fut le temps des *Macchabées*. Au commencement de cette période surtout, les fidèles souffrirent les plus atroces supplices, dont plusieurs sont racontés avec détails dans le *livre des Macchabées* (1).

Lorsque les Juifs pieux eurent un peu de répit, quelques années plus tard, le temple fut purifié et le service rétabli. C'est probablement cette purification qui est indiquée au chap. VIII, 14, comme devant avoir lieu au bout de 2300 jours. Il y eut à cette occasion une grande fête qui se célébrait chaque année, et que les Juifs appelaient encore aux jours du Seigneur la fête de la Dédicace (2).

Quant à l'infâme Antiochus Épiphane, il mourut quelques années plus tard, d'une affreuse maladie, en revenant de piller des temples en Orient pour se procurer de l'argent dont il était toujours à court.

La prophétie ne poursuit pas plus loin l'histoire des rois du nord et du midi. Le but de Dieu était d'arriver au personnage qui sert de type à celui de la fin, que nous retrouverons aux versets 40 à 45.

Ce que nous lisons dans les v. 33 à 35 a eu un accomplissement partiel dans les temps dont nous venons de parler, où des sages se levèrent pour enseigner les fidèles et où plusieurs tombèrent par l'épée

(1) Livres apocryphes (qui ne sont pas inspirés) dont les récits sont généralement conformes à la vérité.

(2) Jean X, 22.

et la flamme; mais tout cela se renouvellera aux jours de la fin, lorsque le résidu d'Israël passera par des persécutions plus terribles encore. Dieu permettra alors que, d'entre les sages, il en tombe pour l'épreuve des autres, afin que, de toutes manières, ces fidèles soient purifiés et blanchis en vue de la réception du Messie glorieux.

Le roi.

Maintenant surgit un autre personnage (v. 35-39), qui n'est un descendant ni des rois du nord, ni de ceux du midi. Le v. 37 nous fait connaître sa nationalité. C'est un Juif puisqu'il est dit que « il n'aura point égard au Dieu de ses pères, ni à l'objet du désir des femmes. » Esaïe ayant annoncé que le Messie naîtrait d'une vierge, (1) toutes les femmes pieuses en Israël désiraient avoir cet honneur. Ce roi est l'antéchrist, le faux roi d'Israël, qui se présentera au peuple rentré dans son pays; on comprend qu'il n'aura pas égard au Christ. C'est de lui que le Seigneur parle, lorsqu'il dit aux Juifs: « Moi, je suis venu au nom de mon Père, et vous ne me recevrez pas; si un autre vient en son propre nom, celui-là vous le recevrez » (2). Cet « autre » est l'antéchrist. « Il agira selon son bon plaisir, » il n'écouterà que sa volonté, tandis que le vrai roi, le Seigneur Jésus, est venu pour faire la volonté de son Père (3).

« Il s'élèvera contre tout dieu, et proférera des choses impies contre le Dieu des dieux; et il prospérera jusqu'à ce que l'indignation soit accomplie » (v. 36). Il est tellement rempli de lui-même qu'il ne se soucie pas plus des dieux des nations que du

(1) Esaïe VII, 14.

(2) Jean V, 43.

(3) Jean V, 30.

Dieu de ses pères, « il s'agrandira au-dessus de tout. » L'apôtre Paul le décrit en ces termes : « Le fils de perdition, qui s'oppose et s'élève contre tout ce qui est appelé Dieu ou qui est un objet de vénération, en sorte que lui-même s'assiéra au temple de Dieu, se présentant lui-même comme étant Dieu » (1). Il y a pourtant un dieu qu'il honorerait, quelque chose de nouveau, appelé « le Dieu des forteresses, » une puissance quelconque qu'il utilisera. Il multipliera la gloire à ceux qui le reconnaîtront et leur partagera le pays, agissant absolument comme s'il possédait le pouvoir absolu. Nous savons, par d'autres portions des Écritures, que ce pouvoir est satanique et qu'il ne sera pas de longue durée, fort heureusement pour le résidu ; ce roi est consumé par le soufflé de la bouche du Seigneur, lorsqu'il vient pour établir son règne et délivrer le résidu (2). Il est le faux prophète d'Apoc. XIX, 20, qui est jeté avec la bête — le chef de l'empire romain — dans l'étang ardent de feu et de soufre.

(A suivre.)



RÉPONSES AUX QUESTIONS SUR L'ÉTUDE BIBLIQUE DU MOIS DE JUILLET.

1° Assuérus, Artaxerxès, Darius le Perse. — Le livre d'Esther. — Assuérus.

2° Alexandre, fondateur de l'empire grec.

3° Sur la Syrie et l'Égypte.

4° Séleucus et Ptolémée.

(1) 2 Thess. II, 4.

(2) 2 Thess. II, 8.

QUESTIONS :

- 1^o Où avons-nous déjà trouvé le « chef » dont parlent les v. 21-32 ?
- 2^o Qui est le roi des v. 36-39 ?
- 3^o Qui est « l'objet du désir des femmes » ?

Le petit Irlandais et sa Bible (1).

Au point de vue religieux, l'Irlande est plongée dans les ténèbres les plus profondes. Même un observateur superficiel se rend compte de ce fait, mais ceux-là seulement qui ont habité l'île pendant de longues années et ont étudié les coutumes et la vie des habitants, peuvent dire quelles ruses l'Ennemi emploie pour empêcher l'annonce de la bonne nouvelle du salut par Christ, parmi les milliers d'âmes qui peuplent « la verte Erin. » Surtout au milieu des classes pauvres et plus particulièrement encore dans les campagnes, règne une obscurité spirituelle absolue. Mais, Dieu soit loué, ceux qui ont constaté cet état de choses témoignent aussi de la surabondante grâce du Seigneur qui s'est montrée de temps à autre, soit par de grands réveils, soit par la conversion d'âmes isolées. Parfois ces conversions ont été constatées chez des gens placés dans les circonstances les moins favorables en ap-

(1) Les anciens abonnés de *La Bonne Nouvelle* ont déjà lu la première partie de ce récit. Nous ne doutons pas cependant qu'ils éprouveront du plaisir à le relire, légèrement modifié, d'autant plus que la suite, encore inédite, leur apprendra quelque chose de plus des voies merveilleuses du Seigneur.

parence, et qui n'avaient jamais entendu parler du salut par Jésus-Christ, qui connaissaient à peine l'existence de la Bible, ou qui, si le saint Livre leur était tombé entre les mains, n'auraient pas été capables de le lire. Du reste, on enseigne à ces malheureux que c'est un péché pour eux que de vouloir connaître le contenu de la Bible; que leurs péchés ne peuvent être pardonnés que s'ils les confessent à un prêtre. Celui-ci les reprimande et, si le péché se répète, leur inflige de sévères pénitences. Ces pauvres gens pensent qu'ils doivent, par leurs propres bonnes œuvres, compléter l'œuvre parfaite du Fils de Dieu pour s'en approprier ainsi l'efficacité et qu'ils auront à passer par les flammes du purgatoire avant d'oser se présenter devant Dieu.

Mais la Parole du Seigneur n'est pas liée. Lorsque le Sauveur était ici-bas, un simple attouchement — fût-ce même le contact du bord de son vêtement — suffisait pour guérir; et maintenant encore un seul regard dirigé sur Celui qui mourut afin de nous acquérir la vie, donne la paix à l'âme qui désormais appartient à Christ, et personne ne pourra la ravir de sa main.

Dans une des régions les plus incultes et les plus sauvages de l'île, vivait, il y a près de trente-cinq ans, le jeune Edouard K., connu dans le voisinage sous le nom de Neddie. La chaumière de ses parents était bâtie sur une lande désolée, dominant la vaste étendue de l'Océan Atlantique. Neddie grandit dans des conditions relativement favorables. Sa famille jouissait d'une certaine aisance et tous ses membres étaient doués de l'esprit éveillé et ouvert propre à la race irlandaise. Neddie fréquenta l'école du village et apprit à lire et à écrire. Mais avec les années, les

forces physiques de l'enfant commencèrent à décliner. Un mal intérieur le minait. Ses parents, inquiets de voir pâlir les jones roses de leur fils, cherchèrent à lui éviter tous les ouvrages pénibles ; sa mère, à force d'économie, réussit à lui procurer une nourriture plus fortifiante que celle des paysans ; tout fut inutile. Le jeune garçon dépérissait à vue d'œil, et lorsque Neddie eut atteint l'âge de dix-sept ans, il devint évident pour tous ceux qui le connaissaient qu'il n'atteindrait jamais le printemps suivant. Le jour de son délogement approchait. Mais où s'en irait-il ?

Il arriva à ce moment-là que le Seigneur mit au cœur d'une chrétienne, séjournant dans le voisinage, d'aller voir Neddie. Cette dame connaissait fort bien les doctrines dont le peuple irlandais est imbu et elle n'osait espérer obtenir la permission de parler au malade ; cependant elle s'en vint frapper à la porte de la chaumière, désireuse d'offrir quelque friandise au jeune garçon.

Mais Dieu, qui aimait Neddie d'un amour éternel, aplanit le chemin. Il dirige toutes choses dans les cieux et sur la terre, et il lui est facile de renverser les murailles et de briser les barrières d'airain. Les parents du malade se montrèrent enchantés de l'aimable attention de leur visiteuse ; ils l'invitèrent à entrer dans la chaumière et même lui ouvrirent toute grande la porte de la chambre de Neddie, l'engageant à s'asseoir et à lier conversation. « Ça le distraira, » disaient-ils. Mais laissons maintenant la parole à notre amie.

Pendant ma première visite, nous raconta t-elle, je me bornai à m'informer de la situation extérieure du jeune malade et de la nature de sa maladie. Je ne parlai que peu du Seigneur. Au cours de la conversation, j'appris que le prêtre de la paroisse, un

homme très violent et un partisan fanatique de l'église romaine, était en ce moment en voyage. Je vis là une preuve de la bonté de Dieu.

Peu de temps après, je renouvelai ma visite. Cette fois-ci je m'entretins longuement avec Neddie de l'amour de Dieu pour les pécheurs perdus et de l'œuvre parfaite de Jésus-Christ accomplie à Golgotha. En le quittant je lui laissai un Nouveau Testament de la version dite de Douay. On sait que cette traduction des Écritures, autorisée par l'église romaine, a déjà apporté à bien des âmes altérées les eaux rafraîchissantes de la vie éternelle.

Il serait à souhaiter que tous ceux qui ont entre leurs mains la Parole de Dieu, qui ont chaque jour l'occasion d'entendre l'Évangile et qui cependant n'attachent aucune importance à ces choses, il serait à souhaiter, dis-je, qu'ils pussent être témoins du sérieux avec lequel Neddie accepta pour lui-même la bonne nouvelle du salut par Christ, comme aussi du zèle avec lequel il lut et relut son Nouveau Testament.

Sa mère, inquiète du changement qu'elle observait chez son fils, le supplia de mettre le livre de côté jusqu'à ce que sa santé se fût raffermie. Hélas! la pauvre femme ne savait que trop que son illusion était mensongère; Neddie déclinait rapidement. Les prières de sa mère semblaient avoir sur lui l'effet contraire de ce qu'elle en attendait. Le malade lisait toujours et ne se lassait pas de parler aux habitants de la chaumière de toutes les précieuses vérités qui lui étaient révélées.

« Il n'arrête pas de nous raconter ce qu'il trouve dans son livre, disait la mère. A tout moment il nous appelle pour nous en lire quelque passage. »

(A suivre).

Une fidèle servante du Seigneur.

(Suite)

Le Seigneur venait de faire de Nanette un objet de sa grâce, il allait lui accorder d'être un témoin de cette grâce et elle fut amenée à comprendre et à réaliser la chose d'une manière remarquable : ayant vécu pour elle-même et pour le monde, le besoin de son cœur était de consacrer dorénavant sa vie à Celui qui l'avait si tendrement aimée. Nanette jouissait maintenant de la paix avec Dieu et de sa faveur ; que lui fallait-il de plus ? Possédant, par la foi, la vie éternelle, un trésor plus précieux que tous ceux de la terre, elle était maintenant véritablement heureuse ; aussi son désir journalier fut-il de glorifier, en tout et partout, Celui qui l'avait si richement bénie. Mais il lui fallait veiller et prier sans cesse, pour demeurer dans la communion du Seigneur. Elle sentait que la légèreté de son caractère, dont elle avait suivi la tendance au temps de son inconversion, lui était en piège continuellement. A la suite d'une réunion, dans laquelle on avait mis en garde les croyants contre cette disposition fâcheuse, elle s'approcha d'un jeune homme converti et lui dit : « Si tu savais combien j'ai pensé à moi et à toi en entendant ces recommandations ! »

Nanette n'avait jamais été à l'école et la voilà maintenant à l'école du meilleur des maîtres : la suite de sa vie nous fournit la preuve qu'elle fut réellement une élève droite et appliquée, mettant largement à profit les enseignements, qui lui étaient donnés. Puisse-t-il en être de même de tous nos jeunes lecteurs !

« Car moi, par la loi, je suis mort à la loi, afin que je vive à Dieu. Je suis crucifié avec Christ ; et je ne

vis plus, moi, mais Christ vit en moi; et ce que je vis maintenant dans la chair, je le vis dans la foi, la foi au Fils de Dieu, qui m'a aimé et qui s'est livré lui-même pour moi. » (Galates II, 19-20.)

Combien ces paroles, adressées à de jeunes croyants par un serviteur du Seigneur maintenant auprès de Lui, sont importantes à retenir : « Le secret de la paix intérieure et de la puissance pour la marche chrétienne, c'est d'être constamment occupé du Seigneur. »

Au moment où je trace ces lignes, il me semble avoir encore devant les yeux les traits aimés de cette humble chrétienne, dont la vie était le reflet de celle de son Sauveur. De nuit comme de jour, ses pensées se portaient vers Celui qui était devenu le trésor de son âme et le soleil de sa vie, vivant pour Lui-même et pour les autres. Dans ses rêves même se révélait le sujet de ses préoccupations constantes. Une nuit, Nanette se trouvait, en songe, devant sa maison; en ce temps-là, il n'y avait personne à sa connaissance qui fût converti dans un grand village voisin. S'adressant au Seigneur, elle lui dit en lui montrant du doigt la localité : « Seigneur, ne te manifesterais-tu pas à tant d'âmes qui habitent cet endroit ? » La réponse qu'elle reçut fut celle-ci : « Pas maintenant, mais plus tard, et à un grand nombre ! » Ces paroles furent, en quelque sorte, comme une prophétie, car dans cette localité il y a maintenant une assemblée de Dieu nombreuse et bénie.

Une autre fois, Nanette songea qu'elle se trouvait dans les champs du Seigneur pour y glaner, et le Seigneur était auprès d'elle. Considérant le contenu de son tablier rempli d'épis, elle fut surprise de voir que tous étaient des épis d'or. En réalité, Nanette était dans le champ du Seigneur une ouvrière diligente, constamment occupée des intérêts de son divin Maître et des âmes qui l'entouraient.

C'était en 1853. Accompagnée de quelques enfants de Dieu, Nanette s'était rendue dans un village voisin pour assister à une réunion. Il y avait là, en ce moment, un serviteur du Seigneur distingué. On invita celui-ci à venir aussi à B., mais il eut l'air de ne pas vouloir y acquiescer. Nanette s'approcha alors modestement et lui dit : « Si le Seigneur vous met au cœur de venir nous faire visite, ne viendrez-vous pas ? » Il vint en effet, resta environ trois mois dans la contrée, et il y eut alors un certain nombre d'âmes converties par son moyen.

Tout en s'intéressant activement au salut des âmes de ses voisins, Nanette était une épouse dévouée et soumise à son mari en toutes choses. C'est avec son consentement qu'elle se rendit une autre fois dans le même endroit, avec une jeune personne et son père. Ceux-ci furent invités à passer l'après-midi chez des amis du voisinage. C'était un dimanche. Nanette, invitée aussi, répliqua : « J'ai dit à mon mari que je venais ici, en sorte que je ne puis vous accompagner plus loin. » Au retour de ses compagnons, Nanette leur raconta qu'elle avait eu l'occasion de parler du Sauveur à une personne qui était venue dans la maison où elle se trouvait, et elle ajouta : « Ainsi j'ai bien fait de rester, n'est-ce pas ? »

« De l'abondance du cœur la bouche parle. » Le cœur de Nanette était rempli de Christ, et elle éprouvait le constant besoin d'en parler ; elle avait le don de s'adresser à chacun selon son âge et sa position : elle savait être enfant avec les enfants, gaie avec les jeunes gens et grave avec les personnes de son âge et les vieillards ; aussi ne tarda-t-elle pas à posséder la confiance et l'affection de tous ceux qui la connaissaient.

(A suivre.)

Réponses aux questions du mois de juillet.

1° « Tu ne seras que joyeux. » (Deutéronome XVI, 15; Esdras III, 4; Néhémie VIII, 14-18; Jean VII, 2, 14, 37.)

2° Salomon. (1 Rois IV, 6.) David. (2 Samuel III, 2-5.) Les précédents de Josias. (2 Rois XXII, 8-15.) Saül. (1 Samuel XXVIII, 7.)

3° Six fois : Deutéronome XVII, 7, 12; XXI, 21; XXII, 21, 22, 24.

4° Deutéronome XXVI, 1-3.

5° Jean XIV, 31; Galates III, 13.

6° Deutéronome XVIII, 15-19.

Questions pour le mois d'août.

A lire Deutéronome XXVII à Josué III.

1° Donnez une occasion où s'accomplit sur Israël chacune des malédictions suivantes : Deutéronome XXVIII, 23, 25, 29, 36, 49-52, 53, 68.

2° Trouvez dans le chapitre XXX un passage cité par l'apôtre Paul.

3° Combien de fois l'Éternel dit-il à Josué : « Fortifie-toi et sois ferme » ? Quel était le secret de cette force ?

4° Combien de *cantiques* possédons-nous dont Moïse soit l'auteur ?

5° Quelle sera la part du « bien-aimé de l'Éternel » ?

6° Où se trouvait la maison de Rahab et qu'est-ce qui devait faire sa sécurité ?



Le petit Irlandais et sa Bible.

(Suite)

Et pourquoi Neddie tenait-il tant à faire connaître à sa famille le contenu du petit volume? C'est qu'il avait trouvé dans ces pages ce qui remplissait son propre cœur d'une joie abondante. Il avait appris à connaître Celui qui donne à l'âme une vie éternelle; une vie qui ne se gagne pas par des bonnes œuvres, une vie à laquelle on ne parvient pas après avoir passé par le feu du purgatoire, mais une vie que l'on reçoit, dans son plein épanouissement, de la main de Celui qui pour nous a épuisé jusqu'à la lie la coupe du courroux divin.

Peu à peu tous les habitants du village entendirent parler du merveilleux petit livre ; chacun était désireux d'en connaître le contenu et le soir, lorsque les voisins s'assemblaient autour de la chaumière pour causer un peu avec les parents de Neddie, aussitôt on réclamait le Nouveau Testament et quelqu'un faisait à haute voix la lecture d'un chapitre. Des hommes dont les cheveux avaient blanchi sans qu'ils eussent jamais entendu une vraie prière, sans que le message du salut eut jamais retenti à leurs oreilles, tenaient maintenant entre leurs mains le livre de Dieu et pouvaient lire pour eux-mêmes ces précieuses paroles : « Dieu a tant aimé le monde, qu'il a donné son Fils unique, afin que quiconque croit en lui ne périsse pas, mais qu'il ait la vie éternelle. »

Lorsque le Père V. revint au village, il entendit aussitôt parler du mouvement qui s'était produit en son absence, et il demanda à voir le livre. Chose étrange — mais le Seigneur est tout-puissant — il renvoya aussitôt le Nouveau Testament à Neddie avec la remarque que « c'était un bon ouvrage catholique » J'avais fait cadeau au malade d'un recueil de cantiques, mais, inconséquence curieuse, le prêtre exigea qu'il me fût retourné. Avant de le faire cependant, Neddie apprit par cœur un grand nombre d'hymnes qu'il prenait plaisir à chanter, adaptant aux paroles de sauvages mélodies qu'il composait lui-même ; personne n'aurait pu accompagner son chant ; personne ici-bas ne saisissait même le sens des paroles qu'il prononçait. Mais Celui auquel s'adressaient ces accents étranges, les comprenait, et son cœur en était réjoui.

La pensée de Christ comme notre souverain sacrificateur était une de celles qui causaient le plus de joie à Neddie. Autrefois il était poursuivi par la

crainte de mourir subitement sans avoir reçu l'absolution, sans avoir pu se confesser ; mais maintenant il avait appris à connaître Celui qui, pour lui, se tenait devant Dieu, ayant obtenu par Lui même une rédemption éternelle ; et son cœur était rempli d'une paix profonde.

Neddie se mourait dans une époque agitée. Au moment où il approchait de son heure dernière, une grande excitation politique régnait en Irlande. Mais Neddie ne s'en tourmentait pas. Les événements extérieurs n'avaient aucun intérêt pour lui. Penché sur la flamme vacillante d'un feu de tourbe, ou bien, lorsque le temps le permettait, assis dans son fauteuil grossier devant la porte de la chambre, il lisait, lisait toujours. Il apprenait à connaître sa patrie céleste et Celui qui, ayant souffert sur la terre, s'en était allé là-haut lui préparer une place.

Deux heures avant le délogement de Neddie, je me trouvais auprès de lui. Il souffrait beaucoup, mais était très tranquille et très paisible. Une joie céleste illuminait son visage défait, à la pensée d'être ce jour-là même dans le paradis auprès du Seigneur. Après mon départ, Neddie reçut-il « l'extrême onction » ? La chose est probable, mais je n'ai jamais pu l'apprendre avec certitude. Quoi qu'il en soit, un fait demeure assuré : la grâce de Dieu avait pénétré dans la chaumière irlandaise et, dans les siècles à venir, Dieu montrera en Neddie aussi les immenses richesses de sa grâce dans sa bonté envers nous dans le Christ Jésus. (Ephésiens II, 7.)

Longtemps et amèrement la mère de Neddie pleura son fils. Le logis familial lui paraissait vide. Partout et sans cesse elle cherchait en vain la figure pâle du cher disparu. Le Nouveau Testament, ce trésor du malade, soigneusement enveloppé, fut déposé dans le grand bahut de noyer qui se trouve dans presque

chaque chaumière irlandaise. Il resta là pendant des années, comme une relique sacrée du défunt.

Le temps passa. Les frères et sœurs de Neddie suppliaient souvent leur mère de leur prêter « le livre de Neddie. » Mais elle n'acquiesçait que rarement à leur prière, et le précieux volume ne leur était confié que pour quelques instants à la fois. Au bout de huit ans, le fils cadet, nommé Michel, tomba malade à son tour. Son état s'aggrava rapidement. Bientôt il lui fut impossible de prendre part aux jeux des garçons de son âge; plus de courses folles sur la berge, plus d'expéditions aventureuses sur la plage à la recherche des coquillages apportés par l'océan. L'enfant restait couché sur son grabat, ses membres endoloris lui refusant leur service. Le médecin fut appelé, mais ses remèdes n'apportèrent que peu de soulagement au malade. Puis un rhumatisme aigu s'empara du corps tout entier de l'enfant, et bientôt il lui fut impossible de marcher sans l'aide de deux béquilles.

Délaissé par ses camarades, le pauvre Michel s'ennuyait fort. Dans sa solitude, il pensa au « livre de Neddie. » Sa mère ne le lui prêterait-elle pas pour un quart d'heure? Il le lui rendrait bien vite. Cette pensée travaillait son cerveau enfantin et un jour il hasarda sa timide prière. La mère hésita un instant; mais comment refuser quelque chose à son pauvre petit malade? Le livre fut tiré de sa cachette et, après maintes recommandations, il fut placé entre les mains de Michel. Le petit commença à lire. Plus il lisait et plus il sentait grandir son désir de se rendre maître du contenu tout entier du volume. Sa mère, voyant sa joie, ne songea plus à le lui reprendre. Ainsi le Testament devint le compagnon inséparable de l'enfant.

A cette époque, je revins dans les environs du

village; j'étais en visite chez mon oncle, comme huit ans auparavant. Un jour il me dit : « Ne penses-tu pas que nous devrions aller voir le petit Michel? Peut-être pourrions-nous faire quelque chose pour lui. »

J'acceptai joyeusement cette proposition, car il me tardait de recouvrer connaissance avec mes amis d'autrefois. Chemin faisant, mon oncle me fit part de nombreux détails au sujet du malade et de sa famille.

La journée était délicieuse; une matinée calme et radieuse, comme on ne peut en voir qu'en automne. Notre chemin nous conduisait jusqu'à un pont de bois jeté par-dessus un torrent aux ondes bouillonnantes. Nous nous arrêtâmes pendant quelques instants au milieu du pont et nos regards suivaient les vagues frangées d'écume, bondissant de rocher en rocher, se poursuivant sans trêve, et toutes ensemble se hâtant vers la vaste mer. Je me disais tout bas : Quel tableau de la vie humaine ! Des millions d'êtres, semblables à ces flots tumultueux, se hâtent sans relâche vers l'océan sans bornes de l'éternité.

Après avoir traversé un grand pâturage aux larges ondulations, où paissaient de paisibles troupeaux de moutons, nous arrivâmes à la chaumière. M^{me} K. sortit à notre rencontre et nous souhaita chaleureusement la bienvenue. Nous n'en attendions pas moins de la cordialité proverbiale du paysan irlandais. Mais ce qui nous étonna davantage fut ce que M^{me} K. nous raconta du petit malade. Son histoire rappelait à s'y méprendre celle de Neddie.

« Il ne peut faire un seul pas sans béquilles, nous dit la mère; mais, dès que cela lui est possible, il se met à étudier le livre de Neddie. Il ne me laisse aucun repos que je ne le lui aie confié; et voyez,

ajouta-t-elle en montrant du doigt un bouquet de noisetiers adossé à la chaumière, son père lui a arrangé ici un bon siège au soleil. C'est là qu'il passe la plus grande partie de ses journées et semble oublier tout ce qui l'entoure. »

(A suivre.)



Histoire du peuple juif depuis la transportation à Babylone.

CHAPITRE XI. (fin)

Les rois du Nord et du Midi à la fin.

Les versets 40 à 45, reprennent l'histoire des rois du Nord et du Midi qui existeront en même temps que l'Antichrist. Le faux roi des Juifs aura donc pour ennemis ces deux puissants rois. C'est parce qu'il les redoute qu'il fait, avec le chef de l'empire romain, une alliance pour sept ans (chap. IX, 27), croyant par cela échapper au fléau que Dieu envoie sur son peuple apostat pour son jugement.

« Et au temps de la fin, le roi du Midi heurtera contre lui » (v. 40). C'est premièrement le roi du Midi, de l'Égypte, qui l'attaque; puis celui du Nord fondra sur lui comme une tempête, avec une grande armée et des navires, inondera partout et viendra dans le pays de beauté, autour de Jérusalem, qui sera assiégée et prise, ainsi que nous le lisons en Zacharie XIV, 2, et Ésaïe XXIX, 3-6, où ces prophètes parlent de ces mêmes événements. Le roi fera tomber plusieurs pays; mais ceux d'Édom, de Moab et des fils d'Ammon, lui échapperont, non pas qu'ils doivent être épargnés, mais Ésaïe et Ézéchiël ont déjà annoncé qu'ils succomberaient sous la

d'Israël (1), parce qu'ils s'étaient réjouis en voyant les châtimens de l'Éternel tomber sur son peuple.

Vous voyez, chers enfans, combien il est grave aux yeux de Dieu de se réjouir du mal que l'on voit atteindre d'autres, lors même que c'est comme conséquence de leurs fautes. Pour Dieu, le mal est jugé pour ce qu'il est, où qu'il se trouve et dans quelque circonstance qu'il se commette.

Nous apprenons donc qu'au temps de la fin, — qui n'est pas très éloigné, — non seulement Israël se retrouvera sur son territoire, mais aussi les nations qui l'entouraient autrefois (connues peut-être sous d'autres noms), afin d'y recevoir le jugement final dû à leur conduite envers le peuple de Dieu.

Dans cet envahissement de plusieurs pays, l'Égypte n'échappe pas au roi du Nord. Si ses prédécesseurs avaient jadis toujours besoin de trésors et se livraient au pillage pour se les procurer, nous voyons que celui-ci les recherche aussi et en trouve en abondance en Égypte. « Et il aura sous sa puissance les trésors d'or et d'argent, et toutes les choses désirables de l'Égypte. » Il marche de victoire en victoire, puisqu'il soumet les Lybiens et les Éthiopiens (v. 43); ce sont les peuples qui, avec les Égyptiens, occupaient la partie de l'Afrique connue au temps de Daniel. Mais il est arrêté dans cette expédition fructueuse, par des nouvelles effrayantes de l'Orient et du Nord. Il retourne en grande fureur, pensant affronter victorieusement les événements qui l'enrayent dans ses conquêtes, en anéantissant beaucoup de gens. (v. 44.) Il pénètre en Palestine, campe entre la mer Méditerranée et Jérusalem, « la montagne de sainte beauté », et pense sans doute traiter la ville comme lors de son précédent

(1) Esaïe XI, 14, 15. Ézéchiel XXV.

passage; mais tout est changé. La puissance du Seigneur est là pour rétablir son trône et il trouve Celui par lequel sa fin arrive, sans que personne le secoure.

La Parole ne donne pas ici d'autres détails sur sa fin; il disparaît comme l'armée de Sanchérib au temps d'Ézéchias, premier type de la destruction de ce roi du Nord, où, en une nuit, une armée de 185,000 hommes, fut détruite par l'ange de l'Éternel (1).

Ainsi finit, mes chers enfants, une des grandes puissances de ce monde, l'Assyrien, ennemi audacieux et puissant du peuple de Dieu. Avant la transportation des Juifs à Babylone par Nébucadnetsar, lorsque Juda est rentré dans son pays; cet ennemi se voit dans la personne des rois de Syrie, et de nouveau, lorsque les Juifs seront rentrés en Palestine, cet ennemi terrible se retrouvera pour arriver à sa fin.

Nous avons vu que tout ce que dit ce chapitre, jusqu'au v. 31, a eu lieu; l'histoire même le justifie. Daniel recevait de Dieu directement la suite des événements par lesquels son peuple aurait à passer jusqu'au moment de la destruction de ses ennemis; il pouvait ainsi les rapporter d'une manière plus précise encore que les historiens profanes. Il reçut ces révélations dans la troisième année de Cyrus, soit en 534 avant J.-C., deux siècles avant l'établissement de la domination grecque par le « roi vaillant » du v. 3 (qui eut lieu en 332); à partir de cette date, tout ce que l'écrivain inspiré fait passer devant nos yeux jusqu'à la mort d'Antiochus Epiphane (164), s'est accompli dans un espace de 170 ans. Il n'est pas nécessaire de dire que tout ce qui

(1) Esaïe XXXVII, 36.

doit avoir lieu encore s'accomplira avec la même exactitude, car il n'est pas plus difficile pour Dieu d'annoncer ce qui va arriver, des siècles à l'avance, que de décrire les événements écoulés.

Des hommes qui ne croient pas à l'inspiration des Écritures disent et écrivent que tout ce qui est rapporté ici sur les rois de Syrie et d'Égypte est trop exact pour n'avoir pas été écrit au temps d'Antiochus Épiplane; ils ment ainsi que Daniel ait vécu avant ces événements. Détournez vos oreilles de ces insinuations de l'ennemi; ceux qui veulent expliquer la Parole de Dieu par leur propre raison, paraissent avoir pris le parti de trouver la Bible en défaut; car là où l'histoire concorde exactement avec le récit biblique, ainsi que cela a lieu dans notre chapitre, ces raisonneurs n'accordent pas à Dieu la capacité de révéler les choses si exactement à l'avance, et là où l'histoire semble ne pas s'accorder avec la Parole, ils mettent de côté celle-ci pour accréditer le récit profane. Demeurez attachés de tout votre cœur à la Parole de Dieu, telle que nous la possédons. C'est le seul moyen de connaître ce qu'il a plu à Dieu, dans sa grâce infinie, de nous révéler pour notre salut éternel, lumière parfaite au milieu des ténèbres profondes dans lesquelles ce monde se trouve plongé. Attachons-nous donc à cette Parole de vérité, nous souvenant de cette déclaration du psalmiste: « Comment un jeune homme rendra-t-il pure sa voie? Ce sera en y prenant garde selon la parole. » (Psaume CXIX, 9.)

(A suivre).



RÉPONSES AUX QUESTIONS SUR L'ÉTUDE BIBLIQUE DU MOIS D'AOUT.

- 1^o Au chap. X, v. 9-10.
- 2^o L'antichrist ou roi des Juifs.
- 3^o Le Messie.

QUESTIONS :

- 1^o Quelle est la nationalité du chef du v. 18 ?
- 2^o Quand se retrouveront les rois du Nord et du Sud (v. 40 à 45) ?
- 3^o Qui se trouve en Palestine lorsque le roi du Nord y revient depuis l'Égypte (v. 44-45) ?



Une fidèle servante du Seigneur.

(Suite et fin).

Nanette visitait avec soin les malades et les affligés : lire et parler et prier avec eux, c'était une des plus grandes jouissances de sa vie et peu nombreuses sont les maisons du village où elle ne soit pas entrée dans ce but. La vie de cette humble servante du Seigneur était une prédication continuelle : ses paroles simples et cordiales trouvaient généralement le chemin des cœurs, parfois des plus rebelles ; le Seigneur l'encourageait dans son service en lui montrant qu'il n'était pas sans fruit.

Un jour elle alla voir une tante de son mari, qui était malade ; les enfants éplorés, qui entouraient le lit de leur mère, se mirent à genoux à l'arrivée de la visiteuse ; au premier moment, Nanette demeura muette, mais ensuite elle fit monter au trône de

la grâce une prière si fervente qu'elle fit couler bien des larmes. La malade quitta ce monde en paix, de même que le mari qui était un ennemi de l'Évangile. Un des enfants fut amené aussi à la foi, et la bénédiction du Seigneur reposa visiblement sur cette famille durant plusieurs générations. Ayant rencontré plus tard un des fils dont nous venons de parler, la femme de ce dernier monde adressa à Nanette la question suivante : « Qu'y a-t-il, Nanette, entre vous et moi ? Dieu entend vos prières et pas les miennes. » « Ah ! ma fille, » répondit-elle, « tu ne sais pas qu'il y a un abîme qui nous sépare ! » Ensuite elle se mit à annoncer l'Évangile à son interlocutrice d'une manière pressante.

Dans une autre maison, étant auprès d'un malade, on lui demanda de mettre par écrit la prière qu'elle venait d'adresser à Dieu.

« La chose me serait impossible, » répondit-elle, « car le Seigneur me donne, sur le moment même, ce que j'ai à demander pour répondre aux besoins de ceux que je visite. »

Cet humble témoin de Christ montrait sa foi par ses œuvres, marchant journellement et avec patience dans le chemin de l'obéissance à la volonté du Seigneur, là où se trouvent ces bonnes œuvres préparées à l'avance pour ceux qui ont été créés en Jésus-Christ. (Éphésiens II, 10.) Par sa marche fidèle, Nanette gagnait, comme nous l'avons dit, la confiance de bien des gens ; aussi avait-on recours à ses conseils en maintes occasions, lorsqu'un différend venait de survenir au sein d'une famille. Avec un grand amour et un bon sens peu commun, elle arrivait presque toujours à ramener la paix.

A l'école du Seigneur elle était devenue une âme d'élite, glorifiant son bien-aimé Sauveur par ses paroles et par sa conduite. Puisse-t-elle avoir beaucoup

d'imitateurs parmi vous, chers jeunes lecteurs ! La lettre suivante, adressée à une jeune croyante, nous fait connaître d'une façon intime ce cœur dévoué.

« B . . . le 26 août 1867.

Chère sœur et amie,

Que Dieu t'accorde une abondante prospérité dans le Bien aimé.. J'espère que le Soleil de justice resplendira sur toi d'une manière si éclatante que tu ne pourras te représenter cette maison que comme un gras pâturage : le bien sortira pour toi de ce qui te paraîtra fâcheux... Dieu est assez puissant pour arriver à un grand nombre de fins par un seul moyen. La prière fait descendre les bénédictions du Seigneur et quand il bénit, il bénit un grand nombre de personnes : il donne la foi à ceux qui ne l'ont pas, il fortifie la foi, il excite la reconnaissance de ceux qui la possèdent et il leur fait confesser hautement qu'il est celui qui écoute les prières et qui les exauce. Adonnons-nous donc à la prière.

Combien nous serions plus heureux si nous pouvions voir toutes choses à la lumière de Christ et en rapport avec Lui, car comme Joseph et Benjamin étaient plus aimés de Jacob que tous ses autres fils, parce qu'ils étaient enfants de Rachel, de même l'Église doit nous être plus chère que tout au monde, parce qu'elle est chère à Dieu.

Bien chère sœur, étudions-nous à voir chaque chose en rapport avec Christ, au lieu de voir Christ en rapport avec nous-mêmes. Je vois avec plaisir que tu cherches la gloire de Christ avant tout, et que tu reconnais n'avoir pas plus de droit à la grâce de Dieu que les personnes qui t'entourent. Qu'il est précieux d'avoir un Maître si patient ! et si nous ne pouvons le glorifier que dans l'infirmité,

rappelons-nous que ce n'est pas de notre force qu'il a besoin : c'est de notre faiblesse. Oh ! puissions-nous être ranimés en nous tenant plus près de la fournaise de l'éternel amour ! Que le Seigneur veuille rendre nos cœurs sensibles à son amour et les remplir de son Esprit, qu'il fasse déborder ses sources tout autour de nous ! Nous avons été aimés ; n'aimerions-nous pas en retour ?

J'espère, chère sœur, que le Seigneur te ramènera avec une coupe pleine de bénédictions et que tu en laisseras une toute pleine de témoignage dans l'Asie que tu quitteras !

Je demande à Jésus qu'il l'entoure de sa grâce, de même que les trois sœurs qui sont avec toi ; que toujours plus il vous fasse sentir sa précieuse présence, afin que vous sentiez son cœur près de vos cœurs, rafraîchis dans sa douce communion, en attendant le beau jour où tous ensemble nous dirons les louanges de Celui qui nous a rachetés, étant dans la gloire avec Lui pour toujours !

Adieu, chère amie,

Ton affectionnée sœur qui t'aime

Nanette X. »

Les lignes qui précèdent expriment, d'une manière frappante, l'heureux état d'âme de cette chrétienne dévouée, le secret de sa piété et de sa fidélité et la grande place que le Seigneur tenait dans son cœur et dans sa vie. Puissions-nous imiter l'exemple qu'elle nous a laissé, nous souvenant des paroles de l'apôtre Paul : « L'amour du Christ nous étreint, en ce que nous avons jugé ceci, que si un est mort pour tous, tous donc sont morts, et qu'il est mort pour tous, afin que ceux qui vivent ne vivent plus pour eux-mêmes, mais pour Celui qui pour eux est mort et a été ressuscité. » (2 Corinthiens V, 14, 15.)

« Prends garde à l'homme intègre, et regarde l'homme droit, car la fin d'un tel homme est la paix... » (Psaume XXXVII, 37), est-il écrit : telle fut celle de Nanette.

Elle appela, auprès de son lit de mort, ses amies chrétiennes, afin qu'elles chantassent encore une fois ici-bas en sa compagnie les louanges du Seigneur, en attendant le beau moment où, dans la gloire céleste, elle entonnerait avec tous les rachetés, le cantique nouveau à la louange de l'Agneau qui a été immolé. Elle leur fit chanter plusieurs fois cette strophe :

Qui me relève dans mes chutes ?
C'est Jésus-Christ.
Qui soutient mon âme en ses luttes ?
C'est Jésus-Christ.
Jésus a parlé : je veux croire
Que je puis lutter pour sa gloire,
Car mon bouclier, ma victoire,
C'est Jésus-Christ.

Peu après, absente du corps, elle fut présente avec le Seigneur. (2 Corinthiens V, 8.) C'était le 25 octobre 1873.

Bien des cœurs furent affligés en pensant à la grande perte qu'ils venaient de faire, mais la défunte laissait à ceux qu'elle venait de quitter le souvenir le plus doux, selon qu'il est écrit : « La mémoire du juste est en bénédiction. » (Proverbes X, 7.)

Martin Luther.

(Suite)

CHAPITRE XVII.

Les dernières années.

Après la diète d'Augshourg, la vie de Luther ne présente plus d'événements saillants. Non pas certes que l'activité du réformateur se fût ralentie : bien loin de là. A mesure qu'il vieillissait, il semblait au contraire prendre toujours de nouvelles forces, ou plutôt le Seigneur le soutenait d'une façon merveilleuse, tellement est vraie cette parole d'Ésaïe : « Ceux qui s'attendent à l'Éternel renouvelleront leur force;... ils courront et ne se fatigueront pas. » (Ésaïe XI, 31.)

Cependant l'œuvre de la Réformation prospérait journellement. La diète d'Augshourg avait montré aux princes protestants la nécessité urgente qu'il y avait pour eux à rester unis pour défendre leur foi; aussi formèrent-ils une ligue à Smalkalde, en Thuringe, malgré les avertissements de Luther qui n'aimait pas voir la force opposée à la force. Cependant le réformateur finit par reconnaître lui-même la raison d'être de cette alliance, tout en engageant ceux qui en faisaient partie à chercher, par tous les moyens possibles, à éviter un conflit : « Je suis d'avis, écrivait-il, que, si l'empereur veut combattre contre nous, nul ne lui doit obéissance, mais qu'au contraire, Dieu lui interdit d'obéir; que celui qui céderait dans un cas pareil sache qu'il enfreindrait la volonté du Seigneur et s'exposerait à la perte de sa vie et de son âme. . Néanmoins » ajoutait-il, « je dis à tous les Allemands que je ne désire point les exciter à la guerre, mais bien à la paix. » Intimidé

par la ferme attitude de ses adversaires, Charles-Quint conclut avec eux la *paix de Nuremberg*, par laquelle protestants et catholiques promettaient de vivre d'accord les uns avec les autres jusqu'au prochain concile.

Peu après, Luther eut la douleur de perdre un de ses amis et soutiens les plus fidèles, l'électeur de Saxe, Jean le Constant, qui avait succédé à son frère Frédéric. Son fils, Jean-Frédéric, qui le remplaça, était loin d'avoir les hautes qualités et la fermeté de ses prédécesseurs; il avait cependant une piété sincère et, dans sa vie privée, prêchait d'exemple à ses sujets: chaque jour, il réunissait sa famille et son personnel autour de lui pour lire la Parole de Dieu, chanter des cantiques et pour la prière.

Pendant ce temps, la Réforme s'étendait aussi, mais non sans de pénibles luttes, dans le Brandebourg (la Prusse actuelle). L'électeur Joachim se montrait un adversaire véhément de la vérité, bien que, sous d'autres rapports, il fût un prince excellent, ami de l'ordre et vivement opposé aux brigandages que la noblesse se croyait autorisée à pratiquer. A la diète de Worms, il avait voté pour la condamnation de Luther sans miséricorde, estimant que les nouvelles doctrines ne pouvaient être qu'une source d'agitation. Aussi témoigna-t-il d'un vif ressentiment lorsqu'il apprit la conversion de sa propre épouse, Elisabeth.

Douée d'une haute intelligence, d'une volonté forte et tenace, cette femme courageuse lisait les écrits de Luther, malgré les accès de colère, souvent terribles, de son mari. D'année en année, la situation empirait. Néanmoins Elisabeth ne reculait pas et, en 1527, elle reçut, dans ses propres appartements, la communion sous les deux espèces et fit une profession ouverte de sa foi au Seigneur Jésus.

Informé de la chose, l'électeur lui adressa des reproches plus violents que jamais, lui laissant six mois de réflexion pour se rétracter et la menaçant même, dit-on, de la faire emmurer vivante si elle ne rentrait pas dans le giron de l'Église romaine. Arrivée au terme de la période qui lui avait été assignée, Elisabeth se montra inébranlable dans sa foi ; mais, redoutant les suites de la colère de son mari, elle saisit avec empressement une occasion qui se présenta à elle pour prendre la fuite, estimant que le Seigneur lui-même lui offrait ainsi le moyen d'échapper à la mort. Joachim venait de s'absenter pour quelques jours. Après des adieux émouvants à ses enfants, la pauvre femme, profitant d'une nuit de mars sombre et pluvieuse, quitta le palais, déguisée, sous la conduite d'un serviteur dévoué et traversa le parc qui était bordé par la Spree. Une barque l'attendait ; en quelques coups de rames on gagna l'autre rive, et l'on y trouva un char de paysans qui partit aussitôt au triple galop de son attelage. Mais une roue s'étant brisée, la princesse aurait donné son écharpe et son mouchoir pour la réparer, et c'est ainsi que la petite caravane gagna saine et sauve le territoire de Saxe où elle trouva enfin un refuge assuré.

Tous les efforts tentés pour amener une réconciliation entre les deux époux demeurèrent sans effet, Joachim exigeant que sa femme adhérât de nouveau, sans réserves, à l'Église romaine, et Elisabeth affirmant non moins catégoriquement son refus absolu d'abjurer sa foi. Il lui en coûta de terribles souffrances matérielles, causées par la misère profonde où elle tomba, mais elle était trop fière pour accepter quelque secours que ce fût. Enfin la mort de son mari lui permit de rentrer en Prusse. Son fils, qui régnait sous le nom de Joachim II, ne tarda pas à

accepter la Réforme, et ainsi son héroïque mère put passer, paisible, auprès de lui les vingt dernières années de son existence. Sur son lit de mort, elle rendit un beau témoignage de sa foi devant tous ceux qui l'entouraient et, au milieu de ses vives souffrances, presque insupportables pour son pauvre corps, déjà brisé par tant de maux, elle criait au Seigneur, le suppliant de la retirer promptement auprès de Lui, tout en lui demandant la patience pour supporter l'épreuve jusqu'au bout. Son vœu ne tarda pas à être exaucé.

C'est un bel exemple que nous fournit là cette pieuse souveraine et, en songeant à sa carrière, on constate une fois de plus la profonde vérité de cette parole : « La mémoire du juste est en bénédiction » (1).

Quant à Martin Luther, il arrivait au bout de son pèlerinage terrestre. Depuis quelques mois, ses amis remarquaient un profond changement dans les traits de son visage : ses cheveux avaient blanchi, de profondes rides se creusaient dans son front, ses forces diminuaient visiblement. Mais son esprit demeurait aussi lucide que jamais et ses yeux n'avaient rien perdu de leur éclat, ni sa physionomie de sa mâle énergie. Cependant il se sentait fatigué ; il soupirait après le repos : « Je suis, » disait-il, « las de la vie. »

Néanmoins, dans les premiers jours de 1546, appelé comme arbitre à Eisleben pour trancher une difficulté qui avait surgi entre les deux comtes de Mansfeld, il ne crut pas devoir refuser l'invitation qu'il avait reçue et, malgré les vives appréhensions de sa femme, il se mit en route le 23 janvier, accompagné de ses trois fils. Chemin faisant, il fut arrêté

(1) Proverbes X, 7.

trois jours au passage d'une rivière et y contracta un refroidissement qui accentua encore chez lui la difficulté très grande qu'il éprouvait à respirer. Il n'en poursuivit pas moins son voyage et, arrivé à Eisleben, il eut la joie, après de longs efforts, d'obtenir une réponse à ses ardentes prières et d'amener les deux frères rivaux à se réconcilier.

(A suivre).



CANTIQUE

(Sur la mélodie de "Etoile splendide,,). (1)

Mon cœur te réclame,
 Bien-aimé Sauveur :
 Trésor de mon âme,
 Source du bonheur.
 Oh ! quelle allégresse
 Quand nous te verrons ;
 Près de toi, sans cesse,
 Nous demeurerons.

Fruits de ta victoire
 Et de ton amour,
 Les tiens dans la gloire
 Diront, sans retour,
 Ta puissance extrême,
 Vainqueur du tombeau
 Ta bonté suprême,
 O divin Agneau !

(1) Voir l'Almanach Évangélique pour 1906

Réponses aux questions du mois d'août.

1^o 1 Rois XVII, 1; 1 Samuel XXXI, 1; 2 Rois VI, 18; XXV; 2 Chroniques XXXVI, 17-21; 2 Rois VI, 26-30; Jérémie XLIII, 7.

2^o Deutéronome XXX, 12-15; Romains X, 6-9.

3^o Six fois : Deutéronome XXXI, 7, 23; Josué I, 6, 7, 9, 18. « Je serai avec toi » : Deutéronome XXXI, 23.

4^o Trois cantiques : Exode XV; Deutéronome XXXI; Psaume XC.

5^o Deutéronome XXXIII, 12.

6^o Sur la muraille : Josué II, 15. Le cordon d'écarlate : Verset 18.

Questions pour le mois de septembre.

A lire : Josué IV-XII.

1^o Quelle est la première mention que nous ayons de la manne et quelle en est la dernière ?

2^o D'après le Nouveau Testament, par quel moyen tombèrent les murailles de Jéricho ?

3^o Quand s'accomplit la malédiction prononcée en Josué VI, 26 ?

4^o Quelles furent, dans ces chapitres, les deux occasions où le peuple pécha contre l'Éternel ? Quelle fut la racine du mal dans le second cas ?

5^o Quand Josué alla-t-il jusqu'à Sidon et quelle fut la dernière de ses victoires ?

6^o Quel était le point de départ pour le peuple et son lieu de rassemblement après la victoire ?



Tête d'un Fidjien .

Fidji.

Quel mot étrange ! Désigne-t-il une localité, ou un homme, un pays ou une rivière ?

Eh bien ! chers enfants, c'est le nom d'une île, ou plutôt d'un groupe d'îles, situé à bien des milliers de kilomètres de notre vieille Europe, dans les chaudes mers du Sud.

Prenez votre atlas et voyez si vous pouvez découvrir l'archipel des Fidji, dans la partie méridionale de l'océan Pacifique. Ce groupe compte près de deux cents îles ; les unes sont très petites et n'ont point d'habitants ; d'autres atteignent, sans la dépasser,

l'étendue d'un département français de moyenne grandeur.

Notre désir est de servir de guide à nos jeunes lecteurs pour leur faire parcourir en pensée ces îles lointaines et nous voudrions éveiller dans leurs cœurs un grand intérêt pour les noirs habitants de ces contrées et pour l'œuvre que Dieu a commencée parmi eux.

Les îles Fidji, bien que découvertes il y a plus de deux cents ans, n'ont été que peu connues jusqu'au commencement du siècle dernier. De temps en temps un navire était obligé d'y atterrir et les matelots racontaient de lugubres histoires sur les mœurs et les coutumes des habitants.

Si jamais, par malheur, un navire faisait naufrage sur les côtes de Fidji, l'équipage en était invariablement massacré, rôti et dévoré.

Quelle horreur ! vous criez-vous. Oui, vous avez raison ; ces scènes sont épouvantables, mais je ne pourrais jamais trouver de mots pour vous décrire la millième partie des abominations qui se pratiquaient dans ce pays de ténèbres.

Depuis bien longtemps, sans doute, ces îles étaient habitées par une race d'hommes cruels et sauvages, et jamais la lumière de l'Évangile n'était parvenue jusqu'à eux. La Bible, ce livre béni qui nous parle de Dieu, de Christ et du ciel, leur était inconnu ; ils n'avaient jamais entendu le nom de Jésus, le Fils bien-aimé de Dieu. Ils vivaient et mouraient « sans Christ, » et « sans espérance » dans ce monde.

Enfants, combien devrions-nous être reconnaissants pour tous les privilèges que nous possédons ! N'oubliez jamais de remercier Dieu pour la Bible et pour tout ce qu'il nous enseigne par son moyen. Les Saintes Écritures sont capables de rendre même de jeunes enfants comme vous « sages à salut. » Pour-

riez-vous trouver dans votre Bible le verset qui nous dit cela ?

Mais les pauvres Fidjiens ne savaient rien de ces choses et leur vies n'étaient qu'une longue série de violences, de corruption, de meurtres, de crimes, trop horribles pour que j'ose vous en parler. Les quatre derniers versets du premier chapitre de l'épître aux Romains nous semblent dépeindre en quelque mesure l'état dans lequel se trouvaient ces malheureux.

Malgré la cruauté des indigènes, le pays qu'ils habitent est d'une beauté merveilleuse. L'auteur de ces lignes a visité Fidji, et il peut vous assurer que le charme de ces îles ne peut être surpassé. Rien en Europe n'est digne de leur être comparé : le soleil y brille d'un éclat incomparable dans un ciel toujours bleu et serein ; la végétation luxuriante y étale de tous côtés la richesse de ses frondaisons magnifiques ; les fleurs revêtent des couleurs éclatantes, inconnues dans nos climats moroses. Des plantes délicates qui, en Europe, sont élevées à grand' peine dans les serres, prospèrent là-bas en plein air et atteignent des proportions étonnantes.

Ce qui pourtant est plus merveilleux que tout le reste, c'est le changement qui s'est produit parmi les insulaires. C'est de ceci que je voudrais vous entretenir maintenant. Donnez-moi toute votre attention pendant que je vous raconterai quelque chose du travail des missions dans ces îles et des hommes courageux et dévoués qui, par amour pour leur Sauveur, quittèrent leur patrie et leurs amis et renoncèrent à tout, afin d'élire domicile au milieu de ce peuple sanguinaire et, au péril de leur vie, lui parler de Dieu et du Seigneur Jésus-Christ.

Mais n'avaient-ils pas peur d'aller à Fidji ? Ah ! chers enfants, ils se sentaient pressés par l'amour

de Christ et ils savaient qu'ils pouvaient se remettre en toute confiance entre les bras de Celui qui était mort pour eux. De plus, bien qu'ils ignorassent si les Fidjiens ne les massacraient pas, ils présentaient leur corps en sacrifice vivant à Dieu, et leur seul désir était que Christ fût magnifié en eux, soit par la vie, soit par la mort.

La Bible nous parle de quelqu'un dont le cœur était rempli de la même pensée. Qui était-ce, le savez-vous ?

J'espère que le récit des travaux et du dévouement de ces hommes et de ces femmes, consacrés au Seigneur, réveillera chez l'auteur de ces lignes et chez ses lecteurs, le sérieux et le zèle dans leur vie chrétienne, et leur fera désirer avec plus d'ardeur la conversion des pauvres pécheurs perdus. Enfants, souvenez-vous qu'il n'est pas nécessaire de s'en aller à des centaines de lieues de l'Europe pour trouver des gens qui ne connaissent pas le Sauveur. Il y a des multitudes à notre porte qui vivent et meurent sans posséder le salut par Christ. Oh ! le connaissez-vous ? Avez-vous mis votre confiance en Lui ? Cherchez-vous à le servir ? Avez-vous un ardent désir de Lui plaire, de travailler pour Lui ?

J'ai souvent entendu des personnes qui dépréciaient les missionnaires et les missions ; mais depuis que j'ai visité Fidji et d'autres pays lointains, j'éprouve le plus profond respect et la plus grande admiration pour les hommes consacrés à cette œuvre et surtout pour ceux qui ont été les pionniers de ce travail ardu.

Mais d'où vint aux premiers missionnaires l'idée d'aller à Fidji ? Quelqu'un les invitait-il à s'y rendre ? Quelqu'un les y envoyait-il ?

Oh ! non, personne dans ce monde ne les y invita, personne ne les y envoya ; mais je suis pleinement

persuadé que Dieu les envoya et que ce fut le Seigneur Jésus-Christ lui-même qui leur dit d'aller dans ces lies lointaines. En vérité, il s'y était rendu avant eux, afin de leur préparer en quelque mesure le chemin, et il les accompagna dans leur voyage, afin de les fortifier dans leur travail et de leur donner l'amour, la patience, la sagesse indispensables pour le mener à bonne fin.

(A suivre.)

Histoire du peuple juif depuis la transportation à Babylone.

CHAPITRE XII.

Les rois du Nord et du Midi à la fin.

Tout en nous annonçant le sort du roi du Nord, la fin du chapitre précédent nous fait comprendre que ce temps-là sera terrible pour le peuple juif, sur lequel le désolateur passera comme une tempête. Le commencement de notre chapitre donne un encouragement aux fidèles d'alors, en disant que, dans ce temps-là, donc à la fin, se lèvera Micaël, le grand chef, l'archange que nous avons déjà vu au chap. XI, qui tiendra pour le peuple comme il l'a déjà fait dans le passé; car, sans cette intervention angélique, les fidèles ne seraient jamais sortis de cette dernière et effroyable crise, tant la puissance du mal sera grande. C'est alors qu'auront lieu les jours dont le Seigneur parle: « car ces jours-là seront une tribulation telle qu'il n'y en a point eu de semblable depuis le commencement de la création que Dieu a créée, jusqu'à maintenant, et qu'il n'y en aura jamais. Et si le Seigneur n'eût abrégé ces

jours, nulle chair n'eût été sauvée ; mais à cause des élus qu'il a élu, il a abrégé les jours. » (1) « En ce temps-là », est-il dit à Daniel, « ton peuple sera délivré : quiconque sera écrit dans le livre » (v. 1), savoir, le résidu demeuré fidèle au milieu du peuple rentré en Palestine dans son incrédulité.

Vous savez déjà, mes jeunes lecteurs, que les Juifs qui rentreront dans leur pays avant ces grandes tribulations, sont les descendants des tribus de Juda et Benjamin, dispersés parmi les nations à la suite du rejet de leur Messie. Ce sont les Juifs connus aujourd'hui. Mais il existe aussi les descendants des dix autres tribus, qui jamais ne sont revenus de leur transportation en Assyrie, et sont inconnus aujourd'hui. Ces tribus se retrouveront et rentreront en Palestine une fois le résidu de Juda délivré. Dieu saura bien les faire sortir du milieu des peuples auxquels ils se sont mélangés ; il les fera passer par un jugement purificateur avant leur retour, de sorte que c'est le résidu croyant qui seul rentrera, pour jouir de la bénédiction sous le sceptre du roi de justice et de paix. Nous l'avons déjà remarqué dans les chap. XX et XXXVII d'Ézéchiel (2). Le verset 2 de notre chapitre nous parle précisément de ce réveil, dont il est aussi fait mention en Ézéchiel XXXVII ; c'est la résurrection morale d'Israël envisagé comme peuple, chose qui aura lieu en ce temps-là « Et plusieurs qui dorment dans la poussière de la terre se réveilleront, les uns pour la vie éternelle » (ils commencent par jouir sur la terre du beau règne de Christ) « et les autres pour l'opprobre, pour être un objet d'horreur éternelle. » Combien cela est solennel ! Ce retour à la conscience de leur existence comme peuple de Dieu, aura pour résultat la bénédiction éter-

(1) Marc, XIII, 19-20.

(2) Voyez la *Bonne Nouvelle* de mars et avril 1905.

nelle des uns et la malédiction éternelle des autres. C'est, du reste, ce qui a lieu chaque fois que la vérité est présentée aux hommes ; pour les uns, c'est une odeur de vie ; pour les autres, hélas ! c'est une odeur de mort (1).

« Les sages » (voir chap. X, 32-35), ceux qui auront enseigné la justice au peuple, ce que le Seigneur a fait lorsqu'il était ici-bas (Psaume XL, 9-10), « brilleront comme la splendeur de l'étoile..., comme les étoiles, à toujours et à perpétuité. » (Vers. 3.)

Vous voyez, chers jeunes amis, que les conséquences de la fidélité seront glorieuses et éternelles pour ceux qui auront annoncé la bonne nouvelle du salut aux pauvres pécheurs.

L'accomplissement de ces paroles étant pour la fin, un temps encore bien éloigné de celui où vivait Daniel, il lui fut dit : « Et toi, Daniel, cache les paroles et scelle le livre jusqu'au temps de la fin. » (Verset 4.) Lorsqu'il s'agit des révélations concernant l'Église, il n'est jamais donné à entendre qu'un long temps doive s'écouler avant la venue du Seigneur pour enlever les saints. L'Église l'attend, selon sa promesse à la fin de l'Apocalypse : « Oui, je viens bientôt, » car il peut arriver d'un instant à l'autre.

Daniel regarda et vit deux personnages qui se tenaient des deux côtés du fleuve (voir vers. 4-5 du chap. X), et l'un d'eux dit à l'homme vêtu de lin : « Jusques à quand la fin de ces merveilles ? » Cette expression « jusques à quand » a été souvent répétée par les fidèles de l'ancienne alliance, désireux de connaître la fin des calamités du peuple de Dieu. (Voir Ésaïe VI, 11 ; Psaume LXXIV, 9-10 ; etc.) L'homme vêtu de lin répondit : « Il leva sa main droite et sa main gauche vers les cieux, et jura par celui qui vit éternellement que ce serait pour un temps détermi-

(1) 2 Corinthiens II, 15-16.

né, et des temps déterminés, et une moitié de temps ; et lorsqu'il aura achevé de briser la force du peuple saint, toutes ces choses seront arrivées. » (Vers. 7.) Il est toujours question de cette période de trois ans et demi, la seconde moitié de la dernière des soixante-dix semaines d'années du chap. IX, qui précédera l'établissement du règne de Christ, et dans laquelle le résidu d'Israël passera par la terrible tribulation mentionnée au premier verset de notre chapitre, et par le Seigneur, en Matthieu XXIV et Marc XIII. Daniel entendit ces paroles, mais ne comprit pas et dit : « Mon Seigneur, quelle sera l'issue de ces choses ? » Il lui fut répondu : « Va, Daniel ; car ces paroles sont cachées et scellées jusqu'au temps de la fin. » (Vers. 8-9.)

Il est donc bien évident que l'accomplissement de ces choses est pour l'avenir. Le cours des événements prophétiques concernant le monde et les Juifs, interrompus pour faire place au rassemblement de l'Église, se poursuivra après son enlèvement ; et alors toutes les prophéties auront leur accomplissement, en vue de l'introduction du règne de Christ. En ce temps-là, « plusieurs seront purifiés et blanchis et affinés, » comme au vers. 35 du chap. XI. « Les méchants agiront méchamment, et aucun des méchants ne comprendra ; mais les sages comprendront. » (Vers. 10.) Au milieu de toutes leurs souffrances, ils seront enseignés de Dieu par ces écrits-là et par d'autres encore. Ils seront encouragés à persévérer dans leurs grandes souffrances en voyant s'écouler le temps fixé — les trois ans et demi — au terme duquel la délivrance arrivera pour eux ; ils sauront discerner aussi les signes indiqués par le Seigneur, en Luc XXI, 28 : « Et quand ces choses commenceront à arriver, regardez en haut, et levez vos têtes, parce que votre rédemption — ou déli-

vance — approche, » tandis que les méchants qui se seront rangés du côté de la bête et du faux prophète, ne connaîtront aucun signe, et « quand ils diront : Paix et sûreté, alors une subite destruction viendra sur eux » (1). Ceux qui vivaient au temps du Seigneur ne savaient pas non plus discerner les signes des temps (2) ; et ils ne purent profiter des bénédictions que leur apportait leur Messie.

Des indications précises sont données ensuite en vue du moment qui doit précéder l'introduction du règne. « Depuis le temps où le sacrifice continué sera ôté, et où l'abomination qui désole sera placée, il y aura mille deux cent quatre-vingt-dix jours. Bienheureux celui qui attend et qui parvient à mille trois cent trente-cinq jours. » (Vers. 11-12). Vous vous souvenez, chers jeunes amis, que nous avons déjà vu, à la fin du chap. IX, que le sacrifice continué est ôté de devant Dieu, ce sacrifice qui brûlait nuit et jour, institué par l'Éternel en Exode XXIX, vers. 38-42. Les Juifs l'offriront de nouveau dans le temple qu'ils construiront à leur retour, pour le rétablissement de leur culte, avant leur alliance coupable avec le chef de l'empire romain. Mais ensuite Dieu étant mis de côté, tout culte et toute gloire étant attribués à la bête et au faux prophète, c'est l'idolâtrie la plus insigne, appelée « l'abomination, » cette abomination qui cause la désolation, répandue par le roi du Nord sur son passage, comme verge de l'Éternel. Vous remarquerez que les trois ans et demi, ou 1260 jours, sont dépassés, dans l'indication donnée au vers. 12, de 30 jours : 1290, et ce dernier chiffre l'est encore de 45 : 1335. La venue du Seigneur se produit, en effet, au bout des trois ans et demi ; mais le royaume ne sera établi complet et paisible qu'à la fin des temps

(1) 1 Thessaloniens V, 3.

(2) Matthieu XVI, 13.

indiqués en dernier lieu. « Les sages comprendront, » car cela les concerne directement. Pour chaque temps, chaque circonstance, Dieu donne aux siens la lumière nécessaire pour qu'ils se conduisent selon sa pensée.

Quant à Daniel personnellement, il lui est dit : « Et toi, va jusqu'à la fin ; et tu te reposeras, et tu te tiendras dans ton lot, à la fin des jours. » (Vers. 13.) Ainsi que nous l'avons déjà remarqué, ceci suffit au prophète, pour attendre son lot là où il se trouvait. Il fait partie de ceux qui « sont morts dans la foi, n'ayant pas reçu les choses promises, mais les ayant vues de loin et saluées » (1). A la venue du Seigneur pour l'accomplissement de ces choses, tous les saints seront avec Lui (2). Mais, auparavant, il sera déjà venu transmuier les croyants actuels qui seront vivants, et ressusciter tous les saints endormis, depuis Abel. Ensuite, auront lieu les noces de l'Agneau ; puis le Seigneur paraîtra avec ses saintes myriades pour accomplir ce qu'Énoch avait déjà prophétisé (3). Daniel sera de ce nombre, et il aura son lot dans la gloire céleste. Cette gloire aura son reflet sur la terre dans le règne de Christ ; et tous ceux que le Seigneur appelle « les bienheureux qui auront cru sans avoir vu, » y auront aussi leur place.

J'aime à penser que tous mes jeunes lecteurs feront partie de ce cortège glorieux. Que tous ceux qui ne peuvent encore se réjouir à la pensée du retour du Seigneur, se hâtent d'accepter le salut que la grâce leur offre, car ce moment n'est pas éloigné ! L'impiété, montant comme une marée, enserrera infailliblement tous ceux qui s'attardent à contempler

(1) Hébreux XI, 13.

(2) Zacharie XIV, 5.

(3) Jude 14-15 ; voyez aussi 2 Thessaloniens I, 7-10 ; Apocalypse XIX, 6-16.

les vanités mensongères dont le prince de ce monde a rempli son royaume ; pendant qu'ils se laissent ainsi distraire par toutes ces choses, le Seigneur peut venir, et alors, il sera TROP TARD pour jouir du salut et de la bénédiction, *la porte sera fermée.*

Hâte-toi, le temps passe
Et ne reviendra plus.
Aujourd'hui, jour de grâce,
Viens à Jésus.

RÉPONSES AUX QUESTIONS SUR L'ÉTUDE BIBLIQUE DU MOIS DE SEPTEMBRE

- 1° Il était Romain.
- 2° A la fin.
- 3° Le Seigneur.

QUESTIONS :

- 1° Que signifie le réveil de la poussière de la terre dont parle le verset 2 ?
- 2° Qui sont ceux qui brilleront dans le règne de Christ ?
- 3° Dans quel passage du Nouveau Testament le Seigneur fait-il allusion au verset 11 ?
- 4° Où Daniel aura-t-il son lot pendant le règne de Christ ?



Martin Luther.

(Suite)

CHAPITRE XVII.

Les dernières années.

Sa tâche étant ainsi terminée, il se préparait à repartir pour Wittemberg; mais le dimanche, 14 février, sa faiblesse était si grande qu'il ne put pas terminer son sermon; il avait parlé, avec une solennité toute particulière, comme s'il pressentait que c'était là son message d'adieu, sur ce passage: « Ne les craignez donc pas; car il n'y a rien de couvert qui ne sera révélé, ni rien de secret qui ne sera connu. Ce que je vous dis dans les ténèbres, dites-le dans la lumière; et ce qui vous est dit à l'oreille, prêchez-le sur les toits. Et ne craignez pas ceux qui tuent le corps et qui ne peuvent tuer l'âme; mais craignez plutôt celui qui peut détruire et l'âme et le corps, dans la géhenne. Ne vend-on pas deux passereaux pour un sou? Et pas un seul d'entre eux ne tombe en terre, sans votre Père. Et pour vous, les cheveux même de votre tête sont tous comptés » (1).

Fort inquiets sur son compte, ses amis insistèrent auprès de lui pour qu'il différât son départ. Luther y consentit, non sans ajouter: « C'est à Eisleben que j'ai été baptisé, c'est ici donc que je dois mourir. » Le mal dont il souffrait empira rapidement, mais le réformateur ne perdit rien de la sérénité d'esprit et, dans les intervalles de calme que lui laissaient ses vives souffrances, il continua à s'entretenir avec ses amis du Seigneur et de la certitude absolue qu'il avait en Lui pour son avenir. On lui prodigua les soins les plus dévoués; son ami intime, le docteur Jonas, ne

(1) Matthieu X, 26-31.

quitta pas son cheval. Pendant deux jours, on put se demander si sa robuste constitution ne reprendrait pas le dessus; mais, le 17 février, des symptômes alarmants se manifestèrent. Il se plaignait de douleurs aiguës à la poitrine, ne pouvait rester longtemps étendu, se levait, se recouchait, en proie à une agitation fébrile, se promenait dans sa chambre ou priait debout devant la fenêtre.

Pendant, vers le soir, il retrouva un peu de calme et voulut même aller souper, avec ses amis, dans la grande salle. Sa conversation était enjouée, quoique ne roulant que sur des sujets sérieux : l'éternité, la vie à venir. Le repas terminé, il regagna sa chambre; bientôt ses souffrances le saisirent de nouveau. Deux de ses fils, Paul et Martin, âgés de treize et quatorze ans, déclarèrent qu'ils veilleraient auprès de lui, et trois de ses amis insistèrent pour en faire autant. Tard dans la soirée, le comte et la comtesse Albert de Mansfeld, informés de l'aggravation de son état, vinrent le voir, accompagnés de deux médecins, et lui apportèrent de la râpure de corne de la licorne de mer, remède fort coûteux, et dont l'efficacité passait pour souveraine. Il trouva du moins un peu de sommeil; mais, vers dix heures, s'éveilla fort angoissé. Il voulut se promener dans la chambre, mais n'y réussit pas et dut se recoucher. De nouveau il s'assoupit; mais, à une heure du matin, il s'éveilla encore, se plaignant du froid et demandant qu'on allumât un grand feu. Hélas! il n'était plus au pouvoir des hommes de combattre l'engourdissement qui le gagnait peu à peu. La sueur couvrait son visage; le docteur Jouas exprima l'avis que c'était un signe de bon augure, mais Luther répondit :

— C'est la froide sueur de la mort; la maladie avance; je vois bien que je m'en vais.

Puis il se mit à prier tout haut, avec ferveur, en disant :

« Père céleste, Dieu et Père de notre Seigneur Jésus-Christ, Dieu de toute consolation, je te bénis de ce que tu m'as révélé ton Fils bien-aimé, auquel je crois, que j'ai pu annoncer à d'autres, que j'aime et j'adore comme mon Sauveur et mon Rédempteur ! Seigneur Jésus, je me recommande à toi ! Père céleste, maintenant que je dois quitter ce corps et être retiré de cette vie, je sais avec pleine certitude que je demeurerai éternellement avec toi et que nul ne me ravira de la main. »

Puis, il répéta par trois fois : « Père, je remets mon esprit entre tes mains. Tu m'as racheté par le sang de ton Fils. Oui, en vérité, Dieu a tant aimé le monde. »

Puis il demeura immobile ; on chercha à le ranimer par des frictions, mais en vain. Alors le docteur Jonas, pour la consolation de ceux qui avaient reçu la vérité par sa parole, lui dit à haute voix dans l'oreille :

« Père vénéré, n'est-ce pas, vous vous endormez en vous confiant pleinement en Christ et fidèle à la doctrine que vous avez constamment prêchée ? »

Le mourant répondit d'une voix intelligible et joyeuse : « Oui ! »

Ce fut son dernier mot. Il se tourna sur le côté et s'assoupit. On approcha une lumière de son visage : la pâleur de la mort le couvrait graduellement ; les extrémités se refroidissaient.

À quatre heures du matin, il soupira doucement et, les mains jointes sur la poitrine, il s'endormit, sans lutte et sans agonie, à la scène de ce monde. Son âme, absente du corps, était pour toujours présente avec le Seigneur.

C'était le 18 février 1546; Luther avait donc près de soixante-trois ans. Et dans le cœur de ceux qui restaient en arrière et qui pleuraient, ces paroles prenaient une signification toute particulière: « Où est, ô mort, ton aiguillon? où est, ô mort, ta victoire?... Mais grâces à Dieu, qui nous donne la victoire par notre Seigneur Jésus-Christ » (1).

On habilla de blanc le corps de Luther et on le déposa dans un cercueil, devant lequel défila une foule immense, jusqu'au moment où le cortège funèbre fut prêt à partir pour Wittemberg. Les comtes de Mansfeld suivaient le convoi avec une escorte de cinquante hommes à cheval et accompagnés d'un représentant de l'électeur de Saxe et de plusieurs princes, comtes et barons. Dans les villages qu'on traversait, on tintait le glas funèbre. A la porte des villes, magistrats, clergé, bourgeois et artisans, vêtus de deuil, venaient se mêler à la procession en chantant des hymnes de deuil, mais de foi et d'espérance, composés par Luther lui-même. A Halle, la dernière localité où l'on dut passer la nuit avant d'atteindre Wittemberg, le cercueil fut déposé dans une église, au milieu d'une nombreuse assistance, et l'on entonna un cantique de Luther, souvent coupé par les larmes et les sanglots, dont le sens correspond fort exactement aux strophes bien connues:

Du sein de la faiblesse
Nous regardons en haut.

A Wittemberg, la nouvelle de la mort de Luther produisit une émotion intense. Elle fut communiquée aux étudiants par Mélanchton, qui l'avait apprise grâce à un envoyé spécial dépêché par l'électeur de Saxe. La veuve du réformateur, ses enfants orphe-

(1) 1 Corinthiens XV, 55-57.

lins, un grand nombre de représentants de l'université et de la bourgeoisie allèrent au-devant du convoi funèbre et le suivirent à travers les rues qui remplissait une foule innombrable, silencieuse et recueillie, jusqu'à l'église paroissiale où Luther avait l'habitude de prêcher.

(A suivre).



Le petit Irlandais et sa Bible.

(Suite et fin.)

Suivant des yeux la direction que nous indiquait la bonne femme, nous découvrîmes une sorte de berceau en osier caché sous le feuillage. Dans ce berceau était couché Michel, les yeux perdus dans l'azur du ciel qu'il apercevait entre les branches. Il semblait tout à fait inconscient de notre présence. La mère me fit signe du doigt, et ensemble nous nous approchâmes de l'enfant. C'était un garçon pâle et fluet, sur la figure intelligente duquel la souffrance avait déjà imprimé ses traces indélébiles. Ses joues étaient amaigries, ses traits étirés, mais ses yeux brillaient d'un vif éclat. Dans la poche de sa jaquette il portait le livre bien connu. « Il le lit sans cesse, répéta la mère, c'est son compagnon inséparable. »

Je m'assis aux côtés de Michel et m'entretins assez longuement avec lui. Je le trouvai encore très ignorant, mais rempli du désir d'apprendre à connaître davantage le Seigneur Jésus. Notre visite parut lui causer une grande joie.

Une année se passa ; l'automne était revenu et je retrouvai Michel exactement dans le même état de santé que la première fois ; mais sa vie spirituelle avait beaucoup progressé. La lecture de la Parole de Dieu n'avait pas été inutile. Sa connaissance des choses divines avait remarquablement augmenté.

Un jour où je le visitais, il me parut très perplexe au sujet de l'adoration que l'Église romaine offre à la vierge Marie. J'ouvris ma Bible et dirigeai son attention sur le premier chapitre de l'évangile de Luc, lui montrant les premières paroles que prononce Marie dans son cantique : « Mon âme loue le Seigneur et mon esprit s'est réjoui en Dieu, mon Sauveur. » (v. 46 et 47.) « Tu vois ici, lui dis-je, que Marie elle-même savait très bien et reconnaissait avec une profonde humilité qu'elle avait besoin d'un Sauveur tout autant que les autres hommes ; car par nature il n'y avait aucune différence entre elle et nous. Elle était une pauvre pécheresse, impure et souillée, bien que Dieu l'eût choisie et bénie entre les femmes ; ses péchés ont dû être lavés par le sang de Christ tout comme les nôtres. »

Le jeune garçon semblait boire mes paroles ; il n'acceptait pas la vérité sans la contrôler ; mais, l'ayant une fois reconnue comme étant *la vérité*, il lui laissait toute son autorité sur son cœur et sa conscience. Le Nouveau Testament demeurait son guide et son compagnon habituel. Un jour, je lui demandai s'il ne se sentait pas bien seul le dimanche, quand toute sa famille le quittait pour se rendre à la messe. « Oh ! non, répondit-il en souriant, j'ai alors tout le temps de lire. »

Ainsi, jour après jour, Michel croissait dans la connaissance du Seigneur. A ses côtés se tenait un Ami fidèle, invisible aux yeux de la chair, mais que sa foi connaissait bien : Celui qui a pitié des faibles et des ignorants, qui les conduit avec tendresse et leur révèle lentement peut-être, mais toujours sûrement, les choses merveilleuses de Dieu.

Je lus à l'enfant les récits si touchants du fils prodigue et du brigand sur la croix, afin de lui montrer l'amour infini de notre Dieu et le salut parfait

que Christ nous a acquis par sa mort sur la croix. Ma lecture finie, j'aurais désiré connaître l'impression qu'elle avait produite sur mon jeune auditeur; je lui adressai quelques questions auxquelles il répondit à peine, mais dans ses yeux brillait une joie céleste qui disait assez avec quel bonheur il recevait le divin message. Lorsque je quittai de nouveau le pays, je remis au petit malade un recueil de cantiques et pris congé de lui en le recommandant aux soins du bon Berger.

Je suis convaincue que le Seigneur, qui a commencé une bonne œuvre dans le cœur du jeune garçon, l'achèvera jusqu'en la journée de Jésus-Christ.

Peut-être ceux qui liront ce simple récit se sentiront-ils poussés à prier pour Michel, afin que Dieu bénisse toujours davantage pour son âme la lecture du Nouveau Testament et que, par son moyen, d'autres membres de sa famille soient amenés à la connaissance de la vérité.

Ainsi se termina le récit de notre amie. Dès lors quelques années se sont écoulées. Je ne puis vous dire si Michel vit encore. Si tel est le cas, il est maintenant un homme et, espérons-le, un homme qui glorifie le Seigneur par ses paroles et par sa marche. Quant à nous, puissions-nous, en lisant cette histoire, sentir notre grande responsabilité et l'immense privilège que nous possédons. Les lecteurs de la *Bonne Nouvelle* peuvent entendre la Parole de Dieu aussi souvent qu'ils le désirent; tous, ils ont ce précieux volume entre les mains. Mais trouverait-on chez eux cette soif de la vérité, cet ardent désir de connaître Christ qui caractérisaient ce garçon ignorant? Ah! combien de Bibles, combien de Nouveaux Testaments restent fermés pendant des journées, pendant des semaines entières! Combien de jeunes

gens, de jeunes filles grandissent dans un entourage chrétien, où ils entendent chaque matin parler de l'Évangile, qui pourtant s'en vont par leur propre chemin loin de Jésus, à la rencontre de la perdition éternelle ! Combien de mes lecteurs et de mes lectrices qui peut-être ont reçu dans leur cœur l'assurance du salut et qui ont goûté la joie du Seigneur, sont-ils maintenant devenus paresseux ; paresseux quant à la lecture de la Parole, paresseux quant à la prière, et par conséquent paresseux quant au témoignage et au service !

Dieu veuille bénir ce simple récit et s'en servir pour réveiller les âmes de leur sommeil et les rendre attentives à leur immense responsabilité. Oh ! puissions-nous ne jamais oublier ce qui est écrit : « A quiconque il aura été beaucoup donné, il sera beaucoup redemandé ; et à celui à qui il aura été beaucoup confié, il sera plus redemandé. » (Luc XII, 48.)

A l'Agneau.

Oh ! quel moment béni que celui qui s'avance,
Où, pour toujours, enfin, Seigneur, nous te verrons !
Quand, portant ton image, en ta sainte présence,
Sans nous lasser jamais, nous te célébrerons.

Oui, quel parfait bonheur, quelle immense allégresse !
Alors seront comblés nos besoins, nos désirs.
La souffrance a pris fin, ainsi que la détresse :
Auprès de toi, Jésus, sont les divins plaisirs.

Nos bouches s'ouvriront pour publier ta grâce,
Ta force, ton pouvoir, ta suprême grandeur :
Tes nombreux rachetés, heureux devant ta face,
Te serviront sans cesse, ô divin Rédempteur !

Oh ! toi, céleste *Agneau*, que la gloire couronne,
Toi qui souffris pour nous les douleurs de la croix :
Agneau victorieux, maintenant sur le trône,
Déjà, pour te louer, nous élevons nos voix.

Mais quel moment béni que celui qui s'avance,
 Où, pour toujours, enfin, Seigneur, nous te verrons !
 Quand, portant ton image, en ta sainte présence,
 Sans nous lasser jamais, nous te célébrerons !



Réponses aux questions du mois de septembre

- 1^o Exode XVI, 13-36; Apocalypse II, 17.
- 2^o Hébreux XI, 30.
- 3^o 1 Rois XVI, 34.
- 4^o Josué VII ; IX ; verset 14.
- 5^o Josué XI, 8, 10.
- 6^o Guilgal : Josué V, 6 ; X, 43, etc.

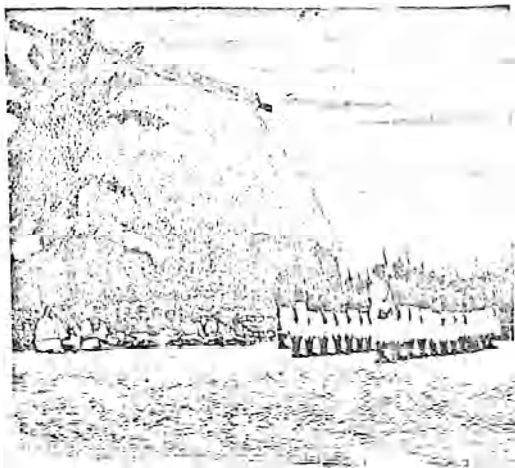


Questions pour le mois de septembre.

A lire : Josué XIII-XXIII.

- 1^o Qui est-ce qui prit Hébron ? Que savez-vous quant à l'ancienneté de cette ville ?
- 2^o Qui y fut enseveli ? Quel roi y régna ?
- 3^o Où Josué avait-il transporté le camp et le tabernacle ?
- 4^o En quoi consista la rébellion des Rubénites, des Gadites et de la demi-tribu de Manassé ?
- 5^o Pouvez-vous certifier que les Israélites avaient déjà du temps de Josué, des dieux étrangers ?
- 6^o Quelle fut la part choisie par Josué pour lui et pour sa maison ?





Soldats Fidjiens.

Fidji. (Suite.)

A près de 300 kilomètres à l'est de cet archipel inhospitalier se trouve un second groupe d'îles appelées les Îles des Amis, habitées par un peuple nommé les Tongans. Ces Tongans ont toujours été d'excellents marins et se sont ainsi mis en rapport avec la plupart des autres insulaires de l'Océan Pacifique méridional. Ils visitèrent entre autres les Fidjiens; ils furent même parfois obligés de le faire contre leur gré, car le vent de mer souffle le plus souvent de l'est à l'ouest, et leurs canots étaient constamment poussés vers ces redoutables côtes où

ceux qui échappaient au naufrage étaient toujours tués et dévorés.

Il semblerait cependant que quelques-uns des Tongans réussirent à échapper à cette loi terrible et à prendre pied dans ces Iles; des colonies s'y établirent et y habitèrent sans être molestées par les féroces cannibales. Ces étrangers se fixèrent surtout dans l'île Lakemba, celle des Fidji qui se trouve la plus rapprochée des Iles des Amis.

Vers le commencement du siècle dernier, on entendit parler en Angleterre de la condition déplorable dans laquelle se trouvaient les insulaires du Pacifique, et le cœur de beaucoup de chrétiens sérieux en fut ému, au point qu'ils ne connurent plus aucun repos avant d'avoir réussi à envoyer à ces malheureux l'Évangile de la paix et de la joie.

Ils sentaient avec raison que la civilisation ne pouvait pénétrer chez eux que si elle était précédée par l'opération de la puissance et de l'amour de Dieu. En d'autres termes, ces chrétiens sentaient que ces pauvres païens avaient besoin de connaître Christ comme leur Sauveur; ils prirent la ferme résolution de mettre à leur portée le seul moyen qui pût remédier à l'affreux état dans lequel le péché avait plongé ces malheureux.

Il fallait que les Fidjiens et les Tongans fussent convertis et c'est ce dont vous avez besoin, vous aussi qui lisez ces lignes, si vous ne connaissez pas encore le Seigneur comme votre Sauveur.

Enfin, une troupe d'hommes et de femmes dévoués firent voile vers les Iles des Amis et y arrivèrent après une traversée difficile et mouvementée. Ces gens n'étaient poussés par aucun désir de gain; ils n'étaient arrêtés par aucune crainte du sort affreux qui les attendait, mais leurs cœurs brûlaient de l'ar-

dent désir de glorifier leur précieux Sauveur et de sauver un peuple déchu et dégradé.

Le travail des missionnaires fut richement béni par le Seigneur et un grand nombre de Tongans abandonnèrent leurs faux dieux et les pratiques du paganisme pour confesser le nom du Christ. Un complet changement dans leur vie témoigna de la réalité et de la profondeur de l'œuvre accomplie en eux.

Ces Tongans convertis furent les premiers missionnaires qui portèrent l'Évangile aux pauvres Fidjiens.

— Comment cela se peut-il ? demandez-vous.

Vous vous souvenez de ce que je vous ai dit des vents qui souvent poussaient les canots des Tongans vers les îles Fidji ? Eh bien ! Dieu permit que parmi ceux qui montaient ces frêles embarcations se trouvassent quelques-uns des indigènes nouvellement convertis. Ceux-ci, mis en contact avec cette race avilie et dépravée, plongée dans le borbier du vice et du péché, sentirent naître en leurs âmes le besoin de parler à ces misérables de l'Évangile par lequel ils avaient obtenu eux-mêmes la lumière, la joie et la liberté. C'est là ce qui arrive toujours, chers enfants, quand nous avons appris à connaître pour nous-mêmes l'amour du Seigneur Jésus-Christ. Nous souhaitons alors ardemment de partager ce bonheur avec d'autres. Lisez le premier chapitre de l'évangile de Jean et vous comprendrez ce que j'entends. André, aussitôt converti, s'en va trouver son propre frère et l'amène à Jésus. (Vers. 41-42.) Plus loin, dès que Philippe est converti, il cherche Nathanaël. Laissez-moi poser une question à chacun de mes petits lecteurs : « Avez-vous déjà amené quelqu'un à Jésus ? Avez-vous jamais prié pour le salut de quelqu'un de vos camarades ? » Ayons à cœur de prier chaque jour pour quelqu'un, en le nommant devant le Sei-

gneur. Surtout, prenons garde à nos actions et à nos paroles, afin que partout nous glorifions le Seigneur Jésus, que nous ornions en toutes choses l'enseignement qui est de notre Dieu Sauveur. (Titel II, 10.)

En l'année 1834, un grand réveil spirituel se produisit dans les Iles des Amis. Des milliers d'âmes se tournèrent des idoles vers Dieu; ce ne fut pas chez elles un simple changement extérieur, mais le résultat d'un travail sérieux et profond de l'Esprit de Dieu dans les cœurs. Dès ce moment-là, d'ardentes prières montèrent vers le trône de la grâce, afin que le Seigneur ouvrit le chemin pour que la bonne nouvelle du salut et du pardon parvienne jusqu'aux Iles de Fidji. Mais qui seraient les messagers assez hardis pour affronter les dangers d'un séjour au milieu de cette population sanguinaire et farouche? Qui répondrait à cet appel: « Allez dans TOUT le monde et prêchez l'Évangile à toute la création? » Qui s'écrierait: « Me voici, envoie-moi. »

Dans une réunion tenue dans les Iles des Amis, en décembre 1834, la chose fut mûrement débattue. Les assistants reconnurent que l'œuvre commencée à Tonga demandait toutes les forces des missionnaires qui s'y trouvaient à ce moment-là. Mais les cœurs de ces hommes étaient émus par les nouvelles qui leur parvenaient constamment de Fidji. Ils avaient de grandes raisons pour rester où ils étaient. Ils n'étaient plus jeunes; leurs foyers étaient organisés; leurs enfants grandissaient autour d'eux; ils commençaient à recueillir le fruit des labeurs, des fatigues et des dangers qu'ils avaient affrontés. Mais dans le cri de sauvage passion qui leur parvenait de ces régions lointaines, ils distinguaient le gémissement des cœurs brisés par le péché. Dans leurs mains, ils tenaient le remède et la consolation, et la voix du Seigneur retentissait distinctement à

leurs oreilles : « Allez dans tout le monde et prêchez l'Évangile à toute la création. » Ils ne furent pas désobéissants à l'appel céleste et, du fond de leurs cœurs, ils répondirent par un solennel « Amen ». Deux d'entre eux décidèrent de partir pour Fidji.

Tous les arrangements furent pris, et MM. Cross et Gargill, avec leurs femmes et leurs enfants, attendirent patiemment qu'un vaisseau de passage vint les conduire dans leur nouvelle sphère de travail. Le 8 octobre 1835, un schooner toucha le port de Tonga et, le 12 du même mois, leva l'ancre pour Lakemba.

(A suivre.)

Histoire du peuple juif depuis la transportation à Babylone.

ESDRAS

L'Édit de Cyrus.

CHAPITRE I.

Nous avons vu, chers enfants, dans le livre de Daniel, que le terme de la captivité des Juifs à Babylone était arrivé ; captivité qui avait duré 70 ans, soit le temps pendant lequel l'empire babylonien a existé (1). Cet empire, vous vous en souvenez, fut remplacé par celui des Mèdes et des Perses ; Babylone ayant été prise la nuit mémorable du festin de Belshatsar.

Cyrus gouvernait l'empire Médo-Perse. La première année de son règne, dit Esdras (v. 1), l'Eter-

(1) Jérémie XXV, 11, 12.

nel réveilla son esprit pour qu'il accomplît la parole que Jérémie avait prononcée, disant : « Lorsque soixante-dix ans seront accomplis pour Babyïone, je vous visiterai, et j'accomplirai envers vous ma bonne parole pour vous faire revenir en ce lieu » (1). Plus de 150 ans avant son avènement, l'Éternel avait désigné Cyrus, en Ésaïe, comme le conquérant de Babyïone et comme le roi qui renverrait libre son peuple, en donnant des ordres pour rebâtir le temple et la ville de Jérusalem (2).

Vous voyez, chers jeunes lecteurs, que tout ce qui arrive est prévu par Dieu, soit les événements qu'il a trouvés bon d'annoncer, soit ceux qui peuvent arriver sans avoir été prédits ; cela donne l'assurance que tout ce qui est encore à venir, pour l'accomplissement des voies de Dieu, se réalisera à la lettre. Aussi, combien ne devons-nous pas nous en tenir à ce que dit la Bible à tous égards, et rejeter les raisonnements qui tendent à faire douter de la parole de Dieu.

Donc, au moment voulu, Dieu réveilla l'esprit de Cyrus. Le roi fit publier dans tout son royaume une proclamation dans laquelle il reconnaissait que l'Éternel est Dieu, qu'il lui avait donné tous les royaumes de la terre et qu'il l'avait chargé de lui bâtir une maison à Jérusalem. Puis il invitait tous ceux qui faisaient partie de Son peuple à monter à Jérusalem pour construire le temple, et ordonnait qu'on leur remît de l'argent, de l'or, des biens, du bétail, outre des offrandes volontaires pour la maison de Dieu. (v. 1-4.)

Le peuple se rassembla et les habitants du pays leur aidèrent avec zèle. Cyrus fit remettre à Zorobabel, un prince de Juda qui était à la tête des Juifs,

(1) Jérémie XXIX, 10-14.

(2) Ésaïe XLIV, 28 et XLV, 1, 13.

les ustensiles de la maison de l'Éternel que Nébucadnetsar avait transportés à Babylone. (v. 5-11.)

Quel beau jour pour ce pauvre peuple, surtout pour les fidèles qui avaient gémi et pleuré en se souvenant de Jérusalem, loin de la terre bien-aimée, et avaient suspendu leurs harpes aux saules du rivage des fleuves de la Babylonie, disant à ceux qui leur demandaient de chanter des cantiques : « Comment chanterions-nous un cantique de l'Éternel sur un sol étranger (1) ? »

CHAPITRE II.

Le dénombrement.

Le peuple fut dénombré par familles, ce qui donna un total de 42,360 personnes, sans compter les serviteurs et les servantes qui étaient au nombre de 7337. Mais tous ceux qui se présentèrent ne purent être reconnus comme ayant droit aux privilèges d'Israël. Ce temps d'exil avait été salutaire aux Juifs. Ils avaient compris que leur mépris de la loi de l'Éternel avait été la cause des terribles jugements qu'ils avaient subis.

Aussi les voyons-nous rechercher la pensée de Dieu et s'y conformer dès le début. D'abord ils exigèrent que tous ceux qui se présentaient pour rentrer au pays prouvassent leur descendance, ne voulant aucun mélange possible avec le peuple de Dieu. De même pour les sacrificateurs : ceux qui ne trouvèrent pas leur inscription généalogique furent exclus, comme profanes, de la sacrificature, conformément à la pensée de l'Éternel qui avait choisi la tribu de Lévi pour le service du tabernacle, disant que l'étranger qui s'approcherait pour ce service serait mis à mort (2).

(1) Psaume CXXXVII.

(2) Nombres III, 10 et 88.

Il vient un jour, chers enfants, bien plus solennel que celui où les Israélites rentraient dans leur pays, où l'inscription généalogique de chacun devra être trouvée, sous peine d'être exclu pour l'éternité de la Canaan céleste. Vous avez sans doute lu ces terribles paroles, en Apocalypse XX, 15. Lorsque les livres furent ouverts devant le grand trône blanc, il est dit : « Si quelqu'un n'était pas trouvé écrit dans le livre de vie, il était jeté dans l'étang de feu. » A qui faut-il appartenir pour entrer dans le ciel ? La chair et le sang n'héritent pas du royaume de Dieu. Il ne suffit pas d'appartenir à des parents chrétiens et d'avoir une conduite plus ou moins irréprochable aux yeux des hommes. Non : il faut être, en vérité, de la famille de Dieu, et la grâce seule nous confère ce droit, ainsi que nous le lisons en Jean I, 12 : « Mais à tous ceux qui l'ont reçu (Christ), il leur a donné le droit d'être enfants de Dieu, savoir à ceux qui croient en son nom ; lesquels sont nés, non pas de sang, ni de la volonté de la chair, ni de la volonté de l'homme, mais de Dieu. » Le Seigneur dit à Nicodème : « Il vous faut être nés de nouveau. » Ainsi ceux qui croient en Jésus, qui le reçoivent pour leur Sauveur, ce sont ceux-là dont les noms seront trouvés écrits dans le livre de vie, car ils sont enfants de Dieu ; la grâce leur a accordé ce privilège, tandis que, par leurs péchés, ils étaient devenus des enfants de colère. Le Seigneur Jésus ayant subi à leur place tout le courroux de Dieu, ils sont les heureux rachetés qui entreront bientôt dans la gloire éternelle. Pouvez-vous tous, mes jeunes lecteurs, prouver maintenant votre descendance en disant : « Par la grâce de Dieu, je suis né de nouveau » ? Si non, ne vous accordez aucun repos jusqu'à ce que, par la foi, vous sachiez que vous avez la vie éternelle ; car, ainsi que Zorobabel se leva pour introduire les Juifs

dans leur pays, le Seigneur peut se lever aujourd'hui même pour introduire dans la gloire son peuple racheté.

CHAPITRE III, 1-5.

L'autel de l'Éternel.

Une fois arrivé dans le pays, le peuple prit possession de ses villes et s'assembla comme un seul homme, le septième mois, à Jérusalem. Il n'y avait ni temple, ni murailles, la ville ayant été complètement ruinée; cependant, c'était la ville de l'Éternel, où la foi venait rechercher sa présence et sa protection. Jéshua, le grand sacrificateur, avec Zorobabel et ses frères, bâtirent l'autel du Dieu d'Israël sur son emplacement, pour y offrir des holocaustes, d'après la loi de Moïse. C'était le mois dans lequel avait lieu la fête des tabernacles (1), qu'ils célébrèrent pendant sept jours, selon qu'il est écrit; ils rétablirent les sacrifices quotidiens et les offrandes volontaires.

Quelle différence entre l'état actuel de ces pauvres Juifs et celui dans lequel ils étaient avant la transportation! Alors, Jérusalem était dans toute sa splendeur, le magnifique temple debout, et le roi sur le trône de David. L'orgueilleux Juif pouvait contempler fièrement cette gloire extérieure; mais l'autel de l'Éternel était abandonné et, au lieu de rendre culte au Dieu d'Israël, on adorait les faux dieux, on foulait la loi aux pieds. Au retour de la captivité, Jérusalem n'existait que de nom; il n'y avait ni temple, ni autel, ni roi, ni palais, et un petit peuple chétif était témoin de la ruine des splendeurs d'autrefois. Une seule chose restait: la parole de l'Éternel qui avait été abandonnée; cette parole vivante que

(1) Lévitique XXIII, 33-36.

rien ne peut anéantir, ni modifier. Le peuple ayant compris que tous ses maux provenaient de ce qu'il l'avait méprisé relève l'autel, le moyen de s'approcher de Dieu, et rétablit, selon la Parole, le service dû à l'Éternel. Au milieu de ces ruines, le cœur de ce faible résidu était pour Dieu, tandis qu'au sein de l'opulence de Jérusalem avec un peuple idolâtre, il n'y avait rien pour Lui. Il en est de même aujourd'hui quant à l'Église; vous savez, chers enfants, qu'elle n'est plus extérieurement ce qu'elle était au temps des apôtres; comme le temple de l'Éternel au retour de la captivité, elle est en ruine; mais la parole de Dieu demeure et ceux qui veulent s'y conformer et lui obéir, peuvent jouir de la présence du Seigneur et des bénédictions qui en découlent, le Seigneur ayant dit : « Là où deux ou trois sont assemblés en mon nom, je suis là au milieu d'eux »(1).

Dans tous les temps, l'obéissance à sa Parole lui est agréable. Dans l'obéissance seulement, vous jouirez d'un vrai bonheur. (A suivre.)

RÉPONSES AUX QUESTIONS SUR L'ÉTUDE BIBLIQUE DU MOIS D'OCTOBRE

- 1° La résurrection morale du peuple d'Israël.
- 2° Les sages, ceux qui ont annoncé l'Évangile à la multitude.
- 3° Matthieu XXIV, 15; Marc XIII, 14.
- 4° Dans la gloire céleste.

QUESTIONS :

- 1° Citer deux faits historiques qui ont duré soixante-dix ans.
 - 2° Indiquer deux noms donnés à Cyrus en Ésaïe.
- (1) Matthieu XVIII, 20.

Martin Luther

(Suite)

Mélancton et le pasteur Bugenhagen prirent la parole, mais l'un et l'autre étaient si émus que, plus d'une fois, ils durent interrompre leur discours, tandis que dans l'assistance aussi on entendait de tous côtés des sanglots. Puis le cercueil fut déposé dans un caveau aménagé dans l'église même. On y scella une plaque de métal avec une inscription, qui se voit encore aujourd'hui.

Telle fut la fin de cet homme remarquable, suscité par Dieu pour remettre en lumière les vérités fondamentales du salut, depuis si longtemps méconnues, et appelé à livrer contre l'ennemi un combat tel que même les plus vaillants généraux n'en ont jamais soutenu de pareil. Le deuil fut grand dans l'Allemagne entière, mais le Seigneur permit que celui-là même qu'on pleurait fût un instrument de consolation, grâce à l'exemple qu'il avait donné, à ses enseignements, aux encouragements qu'il avait si souvent prodigués à ceux qui l'entouraient. Voici entre autres la traduction de quelques vers, écrits par le poète Hans Sachs, à l'adresse de « l'église protestante d'Allemagne » :

« Les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre toi. Renonce donc à ta tristesse. Le docteur Martin Luther est entré, par la bonté de Dieu, dans un repos éternel, après avoir remporté la victoire sur l'adversaire ; ce fut un vaillant défenseur de la vérité ; il a brisé la puissance de l'adversaire, et maintenant il est à l'abri de toutes les privations et de toutes les angoisses. Que le Seigneur nous soit en aide à tous ! »

Et tandis que Mélancton, toujours prompt à se

décourager, s'écriait : « Ah ! c'est le chariot d'Israël et son conducteur qui nous a quittés » (1), un autre des amis du réformateur pouvait dire, du fond du cœur : « Non ! le docteur Luther n'est pas mort ; il ne peut mourir ; il vit et il vivra toujours au milieu de nous par ses écrits. » Rien n'est plus vrai et, mieux que tout le reste, Luther a laissé à ses concitoyens un monument impérissable : sa traduction de la Bible en langue allemande. C'est ainsi qu'étant mort, il parle encore (2).

CHAPITRE XVIII.

L'homme dans le réformateur.

Dieu avait admirablement qualifié son serviteur à tous égards, pour la tâche à laquelle il l'appelait. Il l'avait lui-même armé en vue de la lutte qu'il dut soutenir et qui était bien « contre les principautés, contre les autorités, contre les dominateurs de ces ténèbres, contre la puissance spirituelle de méchanceté qui est dans les lieux célestes » (3).

Luther était avant tout un homme fort, non pas tant physiquement — il était de santé plutôt délicate et fut plusieurs fois gravement malade — mais il possédait une force morale extraordinaire. Il avait une volonté puissante, une énergie indomptable, qui devraient servir d'exemple à la jeune génération d'aujourd'hui, qui en manque si souvent. C'était un caractère vigoureusement trempé à l'école de la pauvreté, des privations de tout genre, des combats. Chez lui, aucune légèreté, jamais d'insouciance. Même comme jeune garçon, il frappait par le sérieux qu'il mettait à accomplir les devoirs les plus ordinaires ; il était

(1) 2 Rois II, 12.

(2) Hébreux XI, 4.

(3) Éphésiens VI, 12.

gai, il aimait à jouer, mais mettait toujours tout son cœur à ce qu'il faisait.

Sans doute, on remarque souvent dans sa carrière des doutes, des hésitations. Qu'on ne les prenne cependant pas pour des défaillances ou des symptômes de faiblesse. Il faut y voir, au contraire, une preuve nouvelle de son désir de trouver partout un terrain solide, car il avait horreur des demi-résolutions, des compromis. Il cherchait en toutes choses la vérité ; il la poursuivait avec acharnement jusqu'à ce qu'il l'eût saisie et contrôlée par la parole de Dieu. Une fois qu'il la possédait, on le voyait prêt à tout endurer pour elle. « Il combat, » disait un de ses contemporains, « le combat de Dieu contre les scribes et les pharisiens de nos jours. Qu'il y périsse ou qu'il en revienne vivant, la bataille n'en sera pas moins gagnée. Ce n'est pas seulement contre le mensonge qu'il combat ; c'est pour la vérité et pour conserver la position qu'il a conquise... Le secret de sa force, c'est qu'il croit à chacune des paroles qu'il prononce. Il parle comme d'autres travaillent, comme si chaque coup devait porter. »

C'est que Luther fut essentiellement, comme nous l'avons souvent remarqué, un homme de combat ; le champ de bataille convenait à son tempérament. Que de luttes il avait d'abord soutenues contre lui-même lorsque, par ses propres efforts, il cherchait à gagner le salut et qu'il retombait sans cesse ! Que de fois il dut répéter : « Misérable homme que je suis, qui me délivrera de ce corps de mort ? (1) » Mais, une fois affranchi, avec quels transports de joie nous l'entendons ajouter : « Je rends grâce à Dieu par Jésus-Christ notre Seigneur. » Son ami Staupitz lui disait, un jour qu'il le voyait particulièrement abattu : « Ne gémissiez pas tant, frère Martin ! Vous ignorez

(1) Romains VII, 24.

que la tentation vous est bonne et nécessaire ; sans elle, vous ne produiriez jamais rien d'utile. » Luther devait lui donner raison ; il s'est plus tard exprimé de la sorte : « Si Satan ne m'avait si souvent tenté et maltraité, je ne serais pas devenu son ennemi comme je le suis, et n'aurais pas combattu contre lui comme je l'ai fait... Ma destinée, c'est de vivre sur un champ de bataille ; mes écrits respirent guerres et tempêtes. J'ai à déraciner, à défricher, à assainir ; tel un vigoureux bûcheron qui doit se frayer un chemin. »

Des qualités pareilles sont bien propres à exciter notre admiration, mais nous savons, et Luther le savait mieux que personne, d'où il avait reçu ces dons remarquables. En effet, nous lisons : « Qu'as-tu, que tu n'aies reçu ? Et si aussi tu l'as reçu, pourquoi aussi le glorifies-tu, comme si tu ne l'avais pas reçu ? (1) » Et encore : « Tout ce qui nous est donné de bon et tout don parfait descend d'en haut, du Père des lumières (2). » Mais s'il possédait la force, il connaissait aussi le secret de l'entretenir. Peu d'hommes ont, autant que lui, réalisé au plus profond de leurs cœurs, ce que peut et ce que doit être pour le chrétien la parole de Dieu. On est frappé, en suivant de près sa carrière, de voir quelle place éminente la Bible y occupe. Dès le jour où il en découvrit un exemplaire, fixé à la muraille par une chaîne, dans le couvent des Augustins, à Erfurt, on peut dire qu'elle s'empara de son cœur et acquit sur lui la toute-puissance. « L'Écriture, » a-t-il écrit, « mais l'Écriture sans commentaires, c'est le soleil qui dispense sa lumière sur tous les docteurs... Les tentations m'ont, pour ainsi dire, pourchassé jusque dans la Bible que j'ai lue avec soin et, Dieu

(1) 1 Corinthiens IV, 7.

(2) Jacques I, 17.

soit loué, j'ai fini par la comprendre. • Et ailleurs, parlant de la Bible qu'il compare à un jardin : « Il s'y trouve peu d'arbres que je n'aie secoués et qui ne m'aient donné du fruit. » Dans ses polémiques avec les docteurs catholiques, dans les disputes publiques, comme devant la diète de Worms, toujours et partout nous le voyons manier « l'épée de l'Esprit » avec une dextérité admirable, s'appuyant sur la Bible et sur la Bible seule, pour réfuter ses adversaires, refusant de lutter sur n'importe quel autre terrain que sur celui-là.

Pour lui, il y a un centre dans l'Écriture : c'est la personne de Christ, Christ tel qu'il est vu dans les évangiles et dans les écrits de Paul. Il est rempli du sentiment de la présence de Dieu, de la grandeur et de la puissance du Créateur, de notre misère et de notre néant; mais il a aussi pleinement réalisé ce que c'est que la liberté des enfants de Dieu et l'affranchissement du chrétien. Aussi a-t-il toujours considéré la prière comme sa grande ressource. « La prière, » écrivait-il, « c'est la grande affaire du chrétien. » Peu d'hommes ont, autant que lui, mis en pratique la recommandation de l'apôtre de « prier sans cesse; » il était, pour ainsi dire, constamment à genoux. On voit aussi dans ses prières avec quelle pleine confiance il s'adressait au Seigneur, lui exposant toutes choses, telles qu'elles étaient, lui ouvrant son cœur comme un enfant devant son père. Sa femme disait : « Les prières de mon mari ressemblent quelquefois aux supplications confiantes que notre petit Jean emploie avec lui; d'autres fois, elles ressemblent à la lutte d'un géant dans l'ardeur du combat. »

Malgré ces hautes qualités, qui lui donnèrent un grand ascendant sur tous ceux qui l'approchaient, Luther n'en demeure pas moins un homme dans

l'acceptation la plus noble du terme. Sa force même lui inspira une grande sympathie pour les petits et les faibles. Il plaignait vivement les opprimés. Les souffrances des paysans l'émeurent profondément et si, une fois, il se déclara contre eux, lors des atrocités sans nom qu'ils commirent quand ils se révoltèrent contre les seigneurs, ce ne fut qu'à son corps défendant. Jamais il n'oublia qu'il était lui-même enfant du peuple, fils d'un simple mineur; jamais il n'eut honte de son humble origine.

Il appréciait par-dessus tout les joies de la vie de famille et trouva en Catherine de Bora une compagne et une aide qui lui correspondait en tout point. D'un caractère réservé, douée d'une grande dignité naturelle, douce et simple, c'était bien « la femme vertueuse, » décrite au chap. XXXI des Proverbes. Sa sérénité, son tact soutenaient son mari dans ses heures d'accablement; elle savait partager ses soucis, s'intéresser à ses préoccupations. Si elle le voyait accablé d'une tristesse trop profonde pour qu'elle y pût rien, elle se glissait hors de la maison et appelait l'un de ses amis pour venir le reconforter et le consoler. Elle restait le plus possible auprès de Luther tandis qu'il travaillait, car il affirmait que sa présence l'encourageait.

Catherine tenait sa maison avec la plus stricte économie et rendait ainsi le plus grand service à son mari qui était, lui, d'une générosité exagérée. Une fois que sa femme était malade, il donna son argenterie à un étudiant dans la misère. A un autre qui lui demandait un secours pour pouvoir retourner chez lui, il lui glissa dans la main un gobelet de grand prix, malgré les regards de reproche de Catherine, en disant, pour s'excuser, qu'il n'était pas nécessaire de boire dans un vase d'argent. Jamais il ne voulut rien recevoir des étudiants auxquels il

donnait des leçons, ni des éditeurs qui publiaient ses ouvrages. Sans la sage prévoyance de sa femme, il aurait été sans doute réduit à la misère noire. Mais, malgré ces quelques divergences, les deux époux donnaient un bel exemple de vie conjugale, véritable modèle pour ceux qui les entouraient, marchant ensemble sous le regard du Seigneur, étroitement unis de pensées en Lui, et s'attendant aussi à Lui seul pour toutes choses.

Ils eurent cinq enfants : trois fils et deux filles. Luther leur témoignait à tous la plus profonde affection. Quelques-unes des lettres qu'il leur adressait lorsqu'il était en voyage nous ont été conservées ; elles sont charmantes de gaieté et d'enjouement. A son retour à la maison, il apportait toujours un petit cadeau à chacun. De ses enfants, quatre lui survécurent ; tous menèrent une vie honorable à tous égards, mais aucun ne montra les mêmes talents que leur père. L'aîné, Jean, devint juriste ; le second, Martin, fit des études de théologie, mais étant délicat de santé, il n'occupa jamais de poste public et mourut jeune encore ; quant au troisième, Paul, il fut médecin. Les deux filles de Luther se nommaient Madeleine et Marguerite ; il eut le grand chagrin de perdre l'aînée, qui lui ressemblait beaucoup de caractère, à l'âge de treize ans.

Pendant toute la durée de sa maladie, son père l'entoura des soins les plus tendres. « Elle m'est bien chère, » s'écriait-il ; « mais, Seigneur, si c'est ta volonté de la reprendre, je serai content de la savoir auprès de toi. »

— Madelinette, ma petite fille, » disait-il à l'enfant, « tu voudrais rester avec ton père, ici-bas ; et cependant tu es contente d'aller vers ton Père là-haut, n'est-ce pas ? »

— Oui, » répondit-elle; « oui, cher père, ce que le Seigneur voudra.

— Mon enfant chérie, l'esprit est prompt, mais la chair est faible (1). Ah, oui! » ajoutait-il en détournant la tête, « elle m'est si chère. Ah! si la chair est si forte, qu'en sera-t-il de l'esprit? Depuis mille ans, Dieu n'a accordé à aucun prélat de l'Église les dons magnifiques qu'il m'a faits; nous devons nous réjouir de ses dons. Je suis fâché contre moi-même de ce qu'à cette heure je ne puis me réjouir en ma fille, ni rendre des actions de grâce à son sujet. De temps en temps, je puis chanter un cantique au Seigneur, le remercier un peu, mais c'est tout. Prenons courage, car soit que nous vivions, soit que nous mourions, nous sommes au Seigneur.

— Je voudrais garder ma fille, » disait-il encore, « si le Seigneur veut me la laisser; car je l'aime tendrement. Mais que sa volonté soit faite! Rien ne saurait être meilleur pour elle. »

L'enfant expira dans les bras de son père; sa mère était aussi dans la chambre, mais assise à quelque distance à cause de sa désolation. Luther composa lui-même, en vers, l'épithaphe que l'on grava sur la tombe; elle était ainsi conçue :

« Je repose ici, petite Madeleine, la fille du docteur Luther. Je me suis endormie en Christ, mon précieux Sauveur, avec d'autres bienheureux, jusqu'au jour où, avec puissance, il ressuscitera mon corps. Le péché n'a plus de pouvoir sur moi; c'est à toi, Seigneur Jésus, que je le dois. C'est pourquoi je puis te louer, pendant toute l'éternité, pour ton immense grâce. »

La maison de Luther voyait aussi arriver de nombreux amis qui tous y recevaient un accueil des plus hospitaliers et, parfois, des conseils judicieux, des encouragements, des réprimandes quand il le

(1) Voir Matthieu XXVI, 41.

fallait. Mais on sentait chez l'hôte un tel amour, un désintéressement si complet, que les remarques qu'il jugeait bon de faire étaient toujours reçues de bon cœur. Les repas étaient particulièrement animés; Luther y montrait en général beaucoup d'entrain, sauf pourtant quelquefois, lorsqu'un souci pressant l'accablait. Alors il demeurait complètement silencieux et tous se taisaient, quel que fût le nombre des convives, tellement on craignait de briser le fil de ses méditations. Mais c'était là de rares exceptions; le plus souvent Luther montrait beaucoup de verve, sans du reste dépasser les bornes de la convenance; mais il excellait dans l'art d'aborder les sujets les plus sérieux de façon à les rendre attrayants pour tous ou bien de résumer, sous une forme piquante, une pensée qu'il voulait graver dans la mémoire de ses auditeurs.

(A suivre).



Pourquoi ?

Souvent le mot : *Pourquoi ?* revient sur notre bouche;
 Quand nous sommes frustrés d'un prétendu bonheur :
 Si Dieu vient nous ravir ce qui de près nous touche,
 Tout de suite il s'élève au fond de notre cœur.

Hélas ! nous ignorons la bonté, la tendresse
 De Dieu, notre bon Père, envers nous chaque jour ;
 Nous voulons limiter sa parfaite sagesse,
 Au lieu de nous fier aux soins de son amour.

Bientôt nous comprendrons, heureux devant sa face,
 Les desseins du Seigneur qui suivait tous nos pas ;
 Et nous le bénirons pour sa divine grâce
 Qui demeure en tout temps et qui ne change pas.



Réponses aux questions du mois d'octobre

- 1° Caleb (Josué XIV, 6-15); Nombres XIII, 23.
- 2° Sara (Genèse XXIII, 17-20); Abraham (Genèse XXV, 9); Isaac (Genèse XXXV, 27-29); Jacob (Genèse IV, 13); David y régna (2 Samuel V, 5.)
- 3° A Silo; (Josué XVIII, 1-9).
- 4° Josué XXII, 9-10.
- 5° Josué XXIV, 14.
- 6° Josué XXIV, 15 (fin du verset),

Questions pour le mois de novembre.

A lire : Juges I-XIV

1° Dressez une liste des juges d'Israël dont les noms se trouvent dans ces chapitres, en indiquant, si possible, la tribu à laquelle ils appartenait; le peuple contre lequel ils eurent à lutter et combien d'années ils gouvernèrent.

2° Que savons-nous de l'état du pays et du peuple aux jours de Shamgar?

3° Qui étaient les Kéniens dont il est question dans ces chapitres?

4° Dans quel verset trouvez-vous ce qui fit la force de Gédéon?

5° Trouvez dans ces chapitres un récit qui illustre la première partie de Proverbes XI, 18.



Un héros.

Un majestueux vapeur fendait les flots d'azur du Pacifique; de nombreux passagers, debout sur le pont, interrogeaient l'horizon d'un œil scrutateur. Dans quelques heures, le but de leur long voyage serait atteint. On approchait de terre.

Soudain, un cri d'alarme retentit : « Au feu ! Au feu ! » D'une façon inexplicable, des matériaux entassés au fond du navire s'étaient enflammés. Longtemps l'incendie avait dû couvrir inaperçu, puis, tout à coup, les flammes s'étaient frayé un chemin à travers les cloisons et maintenant l'élément destructeur éclatait de toutes parts. Essayer d'enrayer ses ravages n'était plus possible. Un seul espoir restait encore. Peut-être pourrait-on atteindre le rivage avant que le vaisseau tout entier ne fût devenu la proie des flammes.

Sur un commandement du capitaine, tous les passagers se réfugièrent sur le pont supérieur et sur le gaillard d'avant. Ils s'y trouvaient momentanément

à l'abri, le vent poussant le brasier vers l'arrière du bâtiment. Cependant, il était indispensable que quelqu'un demeurât dans la zone dangereuse; le pilote ne pouvait abandonner son poste. Si, pour un instant, il oubliait son devoir, tout était perdu.

Toutes voiles dehors, le navire semblait voler sur l'onde, mais la rapidité même de sa course activait les ravages de l'incendie. Les flammes jaillissaient impétueuses; la fumée tourbillonnait âcre, aveuglante; des craquements sinistres se mêlaient au pétitement du feu; un mur embrasé, infranchissable, séparait maintenant le fidèle pilote du reste de l'équipage.

— Jean, cria le capitaine, peux-tu y tenir?

— Je ferai mon devoir tant que mes forces me le permettront, capitaine, répondit Jean, dont la voix était déjà presque étouffée par la fumée.

La terre n'est plus loin, tous reprennent courage. Seul, Jean ne voit rien. Les flammes et la fumée l'enserrent toujours davantage. De nouveau, le capitaine appelle :

— Jean, encore cinq minutes et nous arrivons; peux-tu rester un instant de plus au gouvernail?

— Oui, capitaine, répond une voix affaiblie, avec l'aide de Dieu.

Qui dira les souffrances qu'endura l'héroïque marin? Ses cheveux et sa barbe sont consumés; maintenant les flammes impitoyables s'attaquent à ses vêtements; le pilote est toujours debout. Son bras droit n'est plus qu'une plaie; il retombe inerte; de sa main gauche, il saisit la barre et, d'un effort puissant, il donne un dernier élan au navire. Le port est atteint!

Mais les forces de Jean sont épuisées; il perd connaissance et tombe par dessus bord. Une mort rapide au milieu des vagues vient mettre un terme à son agonie. Il avait donné sa vie pour sauver un grand

nombre de créatures humaines, parmi lesquelles se trouvaient beaucoup d'enfants de votre âge.

En vérité, Jean était un héros.

Cher lecteur, ce très véridique récit ne te rappelle-t-il pas un autre fait bien plus grand, bien plus merveilleux encore? Écoute, enfant! Il est un feu qui ne s'éteint point, des tourments qui ne cesseront JAMAIS, en enfer, le lieu de la condamnation *éternelle*. Tu cours un danger terrible; dans ce moment, ce feu te menace; car tu as encouru le juste courroux de Dieu à cause de tes péchés; tu n'es pas en état d'échapper à la sentence qu'il a prononcée contre toi. Si quelqu'un n'intervient, si tu ne trouves pas de sauveur, tu es perdu pour l'éternité. Oh! l'ÉTERNITÉ! Sais-tu bien ce que signifie ce mot effrayant? Les années s'ajoutant aux années, les siècles s'ajoutant aux siècles, sans fin et sans trêve, et toujours tu seras loin de Dieu, séparé de Lui pour jamais.

Mais grâces soient rendues à Dieu pour son amour merveilleux. Dès longtemps, il a connu le péril auquel tu étais exposé, et il a envoyé Jésus, son Fils unique, son Bien-aimé, pour sauver les pécheurs, tels que toi et moi. Jésus est venu et, sur la croix, il a enduré pour toi toutes les angoisses, toutes les souffrances du juste jugement de Dieu contre le péché, afin que les flammes de l'enfer ne puissent plus l'atteindre. Dieu n'exige plus rien de toi, sinon que tu acceptes le Seigneur Jésus-Christ comme ton Sauveur, ton Maître et ton Guide.

Il faut que le Seigneur Jésus, tout comme le vaillant pilote dont tu viens de lire l'histoire, tienne le gouvernail de ton embarcation. S'il est là, tu peux être sûr que tu ne feras pas naufrage; il te conduira sûrement au port, où tout est paix, joie et lumière. Il te sauve de la colère qui vient.

Seulement, mon petit ami, ne renvoie pas cette

question du salut au temps de la vieillesse. Combien d'enfants de ton âge, plus jeunes que toi encore, la mort n'a-t-elle pas déjà moissonnés? Les voilà dans l'éternité. Qu'en est-il de leur âme? Qui te dit que tu verras la fin de cette année dans laquelle tu es entré si gaiement? Si Dieu te retirait ton souffle ce soir, où t'en irais-tu?

Le navire dont je t'ai parlé commença son voyage le plus heureusement du monde; mais subitement le danger surgit, terrible. Que serait-il devenu si un héros, un sauveur ne s'était pas trouvé là? A toi aussi, il te faut un Sauveur. Ne remets pas à demain; viens ce soir au Seigneur Jésus. C'est Lui qui veut te conduire, à travers ce monde de péché et de mort, jusqu'à la maison du Père où ta place est prête.

Viens à Jésus, Il t'appelle,
Il t'appelle aujourd'hui.
Trop longtemps tu fus rebelle;
AUJOURD'HUI, VIENS A LUI.

Histoire du peuple juif depuis la transportation à Babyloue.

ESDRAS (*Fin*).

CHAPITRE III, 5-13.

La reconstruction du Temple.

L'autel était dressé en son lieu; mais les fondements du temple n'étaient pas encore posés. Les chefs du peuple se servirent de l'autorisation de

Cyrus pour faire venir des bois de cèdre depuis le Liban. Ils donnèrent de l'argent aux tailleurs de pierre et aux charpentiers, et des vivres, des boissons et de l'huile aux Sidoniens et aux Tyriens, afin qu'ils amenassent des bois de cèdre à la mer de Japho (1).

La seconde année, les travaux commencèrent sous la direction de Zorobabel, des sacrificateurs et des lévites. Lorsque les fondements se posèrent, les sacrificateurs, revêtus de leurs robes, avec des trompettes, ainsi que les lévites, fils d'Asaph, avec des cymbales, louèrent l'Éternel selon les directions de David. Ils s'entre-répondaient en louant l'Éternel et disaient : « Car il est bon, car sa bonté demeure à toujours. » Et tout le peuple poussait de grands cris, parce qu'on posait les fondements du temple.

Le peuple pouvait en effet chanter à l'Éternel : « Il est bon, car sa bonté demeure à toujours. » Sans cette bonté fidèle, le peuple fût demeuré sous les conséquences de sa désobéissance. La première fois qu'il exprima sa reconnaissance à l'Éternel, ce fut lorsque David ramenait l'arche, après son long séjour dans la maison d'Obed-Édom, depuis que les Philistins l'avaient renvoyée. C'était bien par la bonté de Dieu que l'arche, ce signe de Sa présence, se retrouvait au milieu du peuple, après avoir été livrée aux Philistins, grâce à l'infidélité d'Israël (2).

Au milieu des louanges du peuple, on entendait aussi des pleurs, de telle sorte qu'on ne pouvait les distinguer des cris de joie. Pourquoi donc verser des larmes en un jour de si grande réjouissance ?

(1) C'est-à-dire qu'ils amenaient ces bois en radeau par la Méditerranée, jusqu'à Japho.

(2) Voyez 1 Chroniques XVI, 7 et 34, ainsi qu'un grand nombre de Psaumes.

Les anciens, qui se souvenaient de la splendeur du temple détruit par Nébucadnetsar, ne pouvaient que pleurer en considérant l'infériorité du nouveau, tandis que ceux qui étaient nés pendant la captivité ou qui ne se souvenaient pas de celui qu'avait bâti Salomon, poussaient des cris de joie en voyant enfin les fondations de ce temple dont ils avaient tant entendu parler. Ces pleurs et ces cris d'allégresse étaient chacun à leur place; ce sont des sentiments qui existent aussi chez tout croyant fidèle, dans ces temps où l'Église est en ruine. Si nous comparons la manière dont nous réalisons aujourd'hui ce qu'est l'Assemblée, avec ce qui existait au commencement, nous pouvons bien pleurer; et si, comme le peuple révenu de la captivité, nous réalisons à nouveau les bénédictions perdues pendant les siècles ténébreux de l'histoire de l'Église, nous pouvons nous réjouir.

CHAPITRE IV. 1-3.

Opposition de l'ennemi par ruse.

Jamais un acte de fidélité et d'obéissance n'a lieu sans exposer ceux qui en sont les auteurs aux attaques de l'ennemi qui ne peut supporter que l'homme rende à Dieu ce qui lui est dû. Pour cela, il emploie la ruse, les flatteries, aussi bien que la violence, pour chercher à gâter l'œuvre de Dieu et détourner les fidèles de l'obéissance à sa volonté.

Le peuple de Juda n'était pas seul dans le pays; il y avait encore les descendants des habitants que le roi d'Assyrie y avait fait transporter à la place des Juifs, lorsqu'il avait emmené ceux-ci en captivité sous le règne d'Osée. Ce peuple idolâtre, amené de diverses contrées en Samarie, était en proie aux lions, à cause des abominations dont il souillait

le pays de l'Éternel. Aussi le roi d'Assyrie, afin de lui faire éviter les jugements auxquels il s'exposait, avait fait revenir des sacrificateurs pour l'instruire dans la religion d'Israël. Mais comme ces gens n'abandonnèrent pas toutes leurs pratiques païennes, leur religion fut un mélange de judaïsme et de paganisme (1). C'est de ce peuple que descendaient les Samaritains qui existaient au temps où le Seigneur était sur la terre.

Lorsque ces gens virent les Juifs à l'œuvre pour reconstruire le temple, ils vinrent dire à Zorobabel et aux chefs qu'ils voulaient bâtir avec eux, se prévalant de ce que, depuis les jours des rois d'Assyrie qui les avaient établis dans le pays, ils recherchaient l'Éternel. Les chefs leur répondirent qu'ils n'avaient rien à faire avec eux pour reconstruire la maison de Dieu, que c'était à eux seuls qu'incombait ce soin comme Cyrus le leur avait commandé.

Il était difficile de découvrir du mal dans une proposition aussi gracieuse. Mais le fidèle doit juger des avances que le monde peut lui faire, non d'après son amabilité, mais d'après la parole de Dieu.

Dieu avait un peuple, et les chefs de Juda l'avaient bien compris, puisqu'ils avaient écarté ceux qui n'avaient pu prouver leur descendance. Ce peuple avait seul le devoir et le privilège de rebâtir la maison de l'Éternel. Un étranger ne pouvait reconnaître la grâce qui accordait au peuple de Dieu un tel privilège et ne pouvait avoir aucune part au service dû à l'Éternel. Du reste, l'étranger avait toujours été un piège à Israël, et maintenant qu'il recommençait à marcher avec Dieu, conduit par sa Parole, il ne voulait aucun mélange.

Le moyen le plus sûr que Satan emploie pour cor-

(1) Voir 2 Rois XVII.

rompre le peuple de Dieu et détruire le témoignage qu'il a à rendre, c'est le mélange avec le monde. Il ne peut y avoir de bénédiction que dans une séparation absolue. C'est pourquoi, chers enfants, vos parents font leur possible pour vous élever selon les enseignements du Seigneur. Il vous serait peut-être très agréable de participer à telle ou telle chose dans laquelle, dit-on, il n'y a pas de mal; mais vos parents, qui ont la parole de Dieu pour guide, savent que ces choses sont du monde qui git dans le méchant (1 Jean V, 19), et vous sont offertes par l'ennemi en vue de vous attirer sur son terrain. C'est pourquoi ils ne vous permettent pas d'y participer, sachant qu'une bénédiction infiniment plus grande sera votre part, si vous êtes obéissants, sans parler du devoir qu'ils ont, de la part du Seigneur, de vous élever sous sa discipline, devoir auquel ils ne manqueraient pas impunément.

Opposition par violence.

Ayant essuyé un refus si positif, les habitants du pays montrèrent bientôt que ce n'était pas par intérêt pour Dieu et le peuple qu'ils désiraient participer à la reconstruction du temple. Ils rendirent lâches les mains du peuple et soudoyèrent contre lui des conseillers à la cour du roi pour entraver son travail. Cela eut lieu pendant le reste du règne de Cyrus, et sous Assuérus et Artaxerxès, jusqu'aux jours de Darius (1), une quinzaine d'années environ. Ils rédigèrent une lettre d'accusation contre le peuple, sous le règne d'Assuérus; puis, sous celui d'Artaxerxès, ils écrivirent au roi, lui représentant Jé-

(1) Voir ce que nous avons dit de ces rois dans *La Bonne Nouvelle*, année 1906, page 127.

rusalem comme une ville rebelle, détruite à cause de ses séditions et du préjudice qu'elle avait porté aux rois et ajoutant que, si la ville se rebâtissait, ses habitants s'affranchiraient des impôts qu'ils devaient au roi. Ils se présentèrent ainsi comme portant un grand intérêt à leur souverain. Celui-ci répondit qu'en effet cette ville s'était soulevée contre ses prédécesseurs. Il ordonna donc d'interrompre le travail, ce qui eut lieu jusqu'à la seconde année de Darius.

Vous voyez que, lorsque l'ennemi ne peut nuire au peuple de Dieu par flatterie, il use de violence pour arriver à ses fins. Mais Dieu est au-dessus de tout et veille sur les siens; ils n'ont qu'à se confier en Lui et à ne pas s'effrayer par les menaces des hommes. Malheureusement, le peuple se laissa décourager par toutes les manœuvres de ses ennemis et, au lieu de dire comme le Psalmiste: « L'Éternel est pour moi, je ne craindrai pas; que me fera l'homme » (1), nous apprenons, par le prophète Aggée, qu'il eut peur et abandonna le travail de la maison de Dieu. Par contre, les Juifs se bâtirent des maisons, car l'ennemi supporte bien que le croyant travaille pour lui-même, pourvu qu'il renonce au service du Seigneur. L'Éternel, toujours fidèle et plein de bonté, eut pitié de son peuple opprimé et lui envoya les prophètes Aggée et Zacharie pour l'encourager à se remettre à l'œuvre.

(1) Psaume CXVIII, 6.

RÉPONSES AUX QUESTIONS SUR L'ÉTUDE
BIBLIQUE DU MOIS DE NOVEMBRE

1^o La captivité de Juda et le royaume de Babylone.

2^o « Berger » et « Oint. »

QUESTIONS :

1^o A quelle occasion Israël a-t-il célébré la bonté de l'Éternel pour la première fois?

2^o Dans quel passage est-il fait mention d'Assuérus, d'Artaxerxès et de Darius?

3^o De qui descendaient les Samaritains que nous trouvons aux jours où le Seigneur était sur la terre?

4^o Pourquoi le peuple abandonna-t-il le travail de la maison de Dieu et combien de temps dura l'inter-
ruption ?



Martin Luther

(*Suite et fin*)

Luther aimait beaucoup la campagne et avait un vif sentiment de la nature. On lui avait donné comme demeure l'ancien couvent des Augustins de Wittemberg où il avait passé quelques années comme moine. Il y trouva un vaste jardin qui faisait ses délices. Rien n'était plus beau que les enseignements qu'il savait tirer des oiseaux, des fleurs, des plantes, des dons les plus simples de Dieu. A table, une assiette de fruit lui révélait tout un volume de la magnificence du Créateur ; une rose qu'il venait de cueillir lui était sujet à réflexions. « Un homme qui ferait

une rose, » disait-il volontiers, « serait un être étonnant ; et cependant, Dieu répand à profusion autour de nous des fleurs pareilles à celles-ci ; mais l'abondance même de ses dons nous y rend insensibles. » Un soir, il écoutait un petit oiseau gazouiller sa dernière chanson avant de s'endormir. « Ah ! cher petit oiseau, » s'écria-t-il, « tu t'es choisi un abri ; tu te berces doucement pour t'endormir, sans souci du lendemain ; tu te tiens à ton rameau, laissant à Dieu le soin de pourvoir à ce qu'il te faut. »

« Celui qui n'aurait jamais vu le printemps, » disait-il encore à la fin de l'hiver, en regardant des bourgeons, « aurait-il pu deviner, il y a deux mois, que ces branches, mortes en apparence, recélaient une pareille puissance de vie ? Il en sera de même pour nous à la résurrection. »

Voici encore un fragment de lettre qu'il écrivait à l'un de ses amis :

« Sous nos fenêtres est un bosquet, ou plutôt une petite forêt, où les corneilles et les corbeaux ont convoqué une diète (1). On entend dans ce bosquet, des allées et des venues continuelles, un vrai tumulte tout le jour et toute la nuit ; on dirait que c'est le vin qui les égaie et les rend presque fous. Les jeunes et les vieux babillent avec tant de feu que je m'étonne qu'ils n'en perdent pas la respiration. J'aimerais bien savoir si quelqu'un de ces nobles chevaliers est de chez vous ; il me semble qu'ils se sont réunis ici un peu de toutes les parties du monde. Je n'ai pas encore vu leur empereur, mais leurs grands dignitaires se prélassent et sautillent continuellement devant nos yeux. Ils ne sont pas richement vêtus, mais sont tous recouverts du même uniforme noir ; ils ont les mêmes yeux gris ; ils chantent tous la

(1) Allusion à la diète de l'Empire.

même chanson ; la seule différence entre eux, c'est la taille et l'âge. Ils n'ont pas pris la peine de se construire un beau palais, ni une grande salle de réunion ; celle où ils tiennent leurs assemblées a pour plafond l'étendue du firmament ; le plancher est jonché de branches vertes et les murs touchent aux extrémités de la terre. Ils ne se servent ni de coursiers, ni d'armures ; ils ont des roues emplumées qui les entraînent à l'approche du danger. Sans aucun doute, ce sont de grands et puissants seigneurs, mais ce qu'ils discutent entre eux, je l'ignore. Cependant, d'après ce que j'ai pu comprendre par le moyen d'un interprète, ils complotent une grande campagne et une puissante expédition contre le blé, l'orge, l'avoine et toute espèce de grains. Plus d'un chevalier y gagnera ses éperons, et nous entendrons raconter plus d'un acte de valeur. Voilà donc notre diète. Nous écoutons avec un vif intérêt ce qui s'y passe et nous y apprenons comment les princes, les seigneurs et autres grands dignitaires de l'empire chantent et mènent joyeuse vie. Nous prenons un grand plaisir à contempler leur démarche fière et cavalière, à les voir aiguïser leurs becs, fourbir leurs armures, afin de remporter la victoire sur le blé et l'avoine. Nous leur souhaitons vie et prospérité. »

C'est ainsi que ce grand réformateur, ce savant si distingué, savait à l'occasion mettre de côté ses graves préoccupations pour se laisser aller à la gaieté. Gardons-nous cependant de le qualifier de superficiel ; nul n'allait comme lui jusqu'au fond des choses, ni ne savait mieux considérer une question sous tous ses différents aspects. Sa science était étonnante : sans parler du latin que tous les professeurs devaient posséder à cette époque, il connaissait aussi parfaitement l'hébreu et le grec, ce qui lui a permis d'étu-

dier les Écritures dans l'original et d'en donner une des traductions les plus exactes qui aient jamais été faites.

Il avait du reste une capacité de travail extraordinaire; jamais il ne perdit les habitudes laborieuses contractées dans sa jeunesse. Voici comment il décrit l'emploi de son temps en 1517, alors qu'il n'était pas encore complètement affranchi de l'Église romaine : « Il me faudrait au moins deux secrétaires ou chanceliers, puisque je ne fais autre chose toute la journée que d'écrire des lettres. Je suis en outre lecteur du couvent (des Augustins) pendant les repas; on m'a demandé de prêcher tous les jours à la paroisse; je suis directeur des études, vicaire du prieur, inspecteur des étangs à poissons de Litzkau, avocat de la cause du peuple de Herzberg à Torgau; je donne des leçons sur l'apôtre Paul et les Psaumes... »

Avec le cours des années et à mesure que s'accroissait l'importance du rôle qu'il était appelé à remplir, l'activité de Luther devint presque écrasante. Les religieux et les religieuses qui avaient renoncé par conscience à leur vie d'oisiveté, les congrégations qui désiraient un pasteur, tous ceux qui éprouvaient des peines de cœur, des maladies, des difficultés, venaient à lui comme à la meilleure tête, au cœur le plus chaud du pays, pour obtenir un conseil ou un secours, et jamais il ne repoussait personne; jamais non plus, il ne faisait attendre la réponse aux lettres innombrables qu'on lui adressait. Combien il devait réaliser cette parole : « Bienheureux l'homme dont la force est en toi!... Il marche de force en force(1). » N'oublions pas non plus

(1) Psaume LXXXIV, 5, 7.

les très nombreux écrits de Luther, qui formeraient, à eux seuls, une bibliothèque entière.

Au milieu de ce labeur incessant, Luther trouvait un délassément dans la musique. Il aimait le chant et la poésie et s'exprimait en vers avec une aisance remarquable. Chez lui, quand il recevait ses amis, pendant les soirées d'hiver, il faisait toujours chanter des hymnes, accompagnés de la harpe ou du luth. Il a beaucoup composé de cantiques, très simples pour la plupart; aussi devinrent-ils rapidement populaires, et on les entendit retentir dans les rues, sur les places de marché, aussi souvent que dans les églises.

Ce qui caractérise les cantiques de Luther, c'est leur grande puissance. Ils sont l'expression de la lutte formidable soutenue par le réformateur. Le peuple a toujours aimé la force. Il la retrouvait dans les cantiques du grand lutteur de Wittemberg, et c'est pour cela qu'ils lui plaisaient. Un païen qui entendait chanter pour la première fois : *C'est un rempart que notre Dieu* et qui apprenait que le morceau était de Luther, disait : « Ce Luther devait être un homme robuste et vaillant; on le sent à son chant. »

Il y aurait encore bien d'autres traits à relever dans la physionomie de Martin Luther. Nous n'avons guère signalé que ses qualités, sans nous appesantir sur certains défauts, sa violence par exemple, qui en sont la triste contre-partie. Luther était un homme et, comme tel, sujet à de nombreuses faiblesses contre lesquelles il avait à lutter, qu'il sentait bien du reste et qu'il déplorait plus que personne. Mais ce que nous en avons dit suffira pour donner à nos lecteurs une idée exacte de cet éminent serviteur de Dieu. Quand on considère son œuvre; quand on songe d'où il est sorti et à quoi il est arrivé; quand on réfléchit surtout à la puissance du mal, enracinée

depuis des siècles, qu'il eut à combattre et qu'il renversa; quand enfin on constate que c'est par son moyen qu'ont été remises en lumière les grandes doctrines de l'Évangile dont nous sommes aujourd'hui bénéficiaires, le cœur ne peut manquer d'être rempli de reconnaissance envers le Seigneur qui suscita, au temps voulu, un témoin si remarquable de la vérité. Mais aussi ces paroles du Psalmiste viennent à la mémoire avec une signification toute particulière : « Non point à nous, ô Éternel ! non point à nous, mais à ton nom donne gloire, à cause de ta bonté, à cause de la vérité (1). »



« Suis-moi. »

(Jean XXI, 1-19.)

Au matin d'un beau jour, sur le lac en silence,
Repose mollement la barque d'un pêcheur :
Pierre et ses compagnons, avec impatience,
En vain ont attendu le fruit de leur labeur.

Une voix de la rive a frappé leur oreille :
« Mes enfants, avez-vous quelque chose à manger ? »
Ils regardent surpris et leur langue s'éveille,
Hélas ! pour dire : « Non, » à ce digne étranger.

« Jetez donc le filet à droite de la barque
Et là vous trouverez, » leur dit-il aussitôt.
Tous s'empressent d'agir et soudain l'on remarque
L'abondance surgir des profondeurs de l'eau.

Simon Pierre est touché jusqu'au fond de son être,
Quand Jean, son compagnon, lui dit : « C'est le Seigneur ! »
Il se ceint promptement pour aller vers son Maître
Et traverse aussitôt les flots avec ardeur.

(1) Psaume CXV, 1.

L'équipage comblé ramène avec courage
 La barque, le filet et son riche butin ;
 Mais une fois à terre, et non loin du rivage,
 Sur la braise, ils ont vu du poisson et du pain.

Jésus ressuscité se trouve sur la rivo ;
 Il veut bénir les siens, les approcher de Lui :
 « Venez, mangez ! » dit-il à ses humbles convives.
 Sa grâce sur eux tous a de nouveau relui.

Il va la déployer, d'une façon touchante,
 A l'égard de Simon qui l'avait méconnu.
 O grâce précieuse, à jamais triomphante !
 Bienheureux est celui que Jésus a connu.

Jésus dit à Simon : « Peux-tu dire : je t'aime
 Plus que ne font ceux-ci, du profond de ton cœur ? »
 — « Tu sais bien, lui dit-il, en ce moment suprême,
 Que ton faible disciple aime encor son Sauveur ! »
 — « Pais mes agneaux, » lui dit Jésus, toujours le Même.

Pour la seconde fois, Jésus lui dit encore :
 « Simon, fils de Jonas, m'aimes-tu, dis-le moi ? »
 — « Je t'aime... » dit Simon... Ces mots viennent d'éclorre
 Quand le divin Seigneur dit au disciple : « A toi
 Je remets mes brebis. » C'est ainsi qu'Il l'honore.

Pour la troisième fois, à Simon il s'adresse :
 « Simon, fils de Jonas, en effet m'aimes-tu ? »
 — « Je t'aime... tu sais tout... » dit Pierre avec tristesse.
 Cette question enfin l'a soudain abattu.
 — « Pais mes brebis, » lui dit Jésus, en sa tendresse.

Jésus, en ce moment, à Pierre se révèle :
 Lui seul reste toujours parfait en son amour ;
 Dès lors, à le servir, à le suivre il l'appelle :
 Il sera son témoin jusqu'à son dernier jour.

« Tu te ceignais, » dit-il, au temps de ta jeunesse ;
 Où ton cœur le voulait tu dirigeais tes pas ;
 Mais quelqu'un te ceindra dans ta blanche vieillesse
 Et te fera marcher où tu ne voudrais pas. »

Simon a reconnu sa complète impuissance,
 Que son amour, à lui, n'est qu'un roseau froissé ;
 Mais la grâce du Christ, sa tendre bienveillance,
 Demeurent constamment l'appui du cœur brisé.

* * *

Croyant, veille sans cesse ! A la source demeure !
 Alors seront comblés tes désirs, tes besoins.
 Restauré, soutenu, chaque jour, à chaque heure,
 Honore ton Sauveur pour tous ses tendres soins.

Jeune ami, c'est en Lui qu'il faut puiser la grâce,
 Pour suivre dans la paix le chemin de la foi.
 Puisses-tu le servir et marcher sur sa trace,
 Car à toi, comme à Pierre, il dit encor : *Suis-moi !*

L. P.

Réponses aux questions du mois de novembre.

1° Othniel, de la tribu de Juda, combattit contre le roi de Mésopotamie et gouverna quarante ans. (Juges III et Nombres XIII, 7.) Ehud, de la tribu de Benjamin; contre Moab. (Juges III.) Shamgar; contre les Philistins. (Juges III.) Déborah, de la tribu d'Éphraïm; contre les Cananéens. (Juges IV, V.) Gédéon, de la tribu de Manassé; contre Madian; quarante ans. (Juges VI-VIII.) Abimélec, de Manassé; trois ans. (Juges IX.) Thola, de la tribu d'Issacar; vingt-trois ans. (Juges X.) Jaïr, de Manassé; vingt-deux ans. (Juges X.) Jephté, de Manassé (Galaadite); contre les Ammonites; six ans. (Juges XI, XII) Ibs-tan; sept ans. Élon, de Zabulon; dix ans; Abdon, d'Éphraïm (?); huit ans. (Juges XII.) Samson, de la tribu de Dan; contre les Philistins. (Juges XIII-XIV.) En tout treize juges.

2^o Juges V, 6-7.

3^o Juges IV, 11 ; Nombres X. 29 ; Juges 1, 16.

4^o Juges VI, 14.

5^o Juges IX.

Questions pour le mois de décembre.

A lire : Juges XV-XXI

1^o Combien de fois Samson fit-il un grand carnage de Philistins ?

2^o En quelle occasion Samson dut-il reconnaître son absolue impuissance à se procurer même le strict nécessaire ?

3^o Qui était sacrificateur et où se trouvait l'arche, au temps de la guerre civile entre les onze tribus et Benjamin ?

4^o Combien de Benjaminites échappèrent ?

5^o Quel verset résume l'état du peuple aux jours des juges ?

6^o Quels juges sont mentionnés dans le Nouveau Testament ?

Bénis ces chers enfants, par la bouche desquels
 Tu daignes, ô Seigneur ! accomplir tes louanges !
 Qu'ils soient de ces petits, dont tu dis que leurs anges
 Contemplant toujours Dieu dans les lieux éternels (1).

(1) Matthieu XVIII, 10.

TABLE DES MATIÈRES

A nos lecteurs	3
Fidèle dans les petites choses	14, 39
En Chine	31, 57, 69, 91 117, 133
L'abeille et le papillon	41
Alfred	61, 95
Les deux pommiers	73
Tyr	81, 101
Philippe Mélanchton	122
Une fidèle servante du Seigneur	135, 157, 170
Souvenir d'une vieille amie	141
La petit Irlandais et sa Bible	153, 161, 196
Fidji	181, 201
Un héros	221
Questions et réponses	20, 40 60, 80, 100, 120, 140, 160, 180, 200, 220, 237
Martin Luther (<i>suite et fin</i>) :	
Chap. XV. Nouveaux progrès de la Ré- forme (<i>fin</i>)	16
XVI. La diète d'Augsbourg	21, 52
XVII. Les dernières années	175, 192, 211
XVIII. L'homme dans le réformateur	212, 230
Histoire du peuple juif depuis la transportation à Babylone :	
Le prophète Daniel. (Chap. VII-XII)	7, 25, 46, 65, 88, 108, 126, 146, 166, 185
Esdras	205, 224

Poésies.

L'an nouveau	6
A l'étranger	39
Retour	59
Ciel étoilé	78
Le nom de Jésus	99
Là-haut	119
Le bon Berger	139
Cantique	179
A l'Agneau	199
Pourquoi ?	219
« Suis-moi »	235
